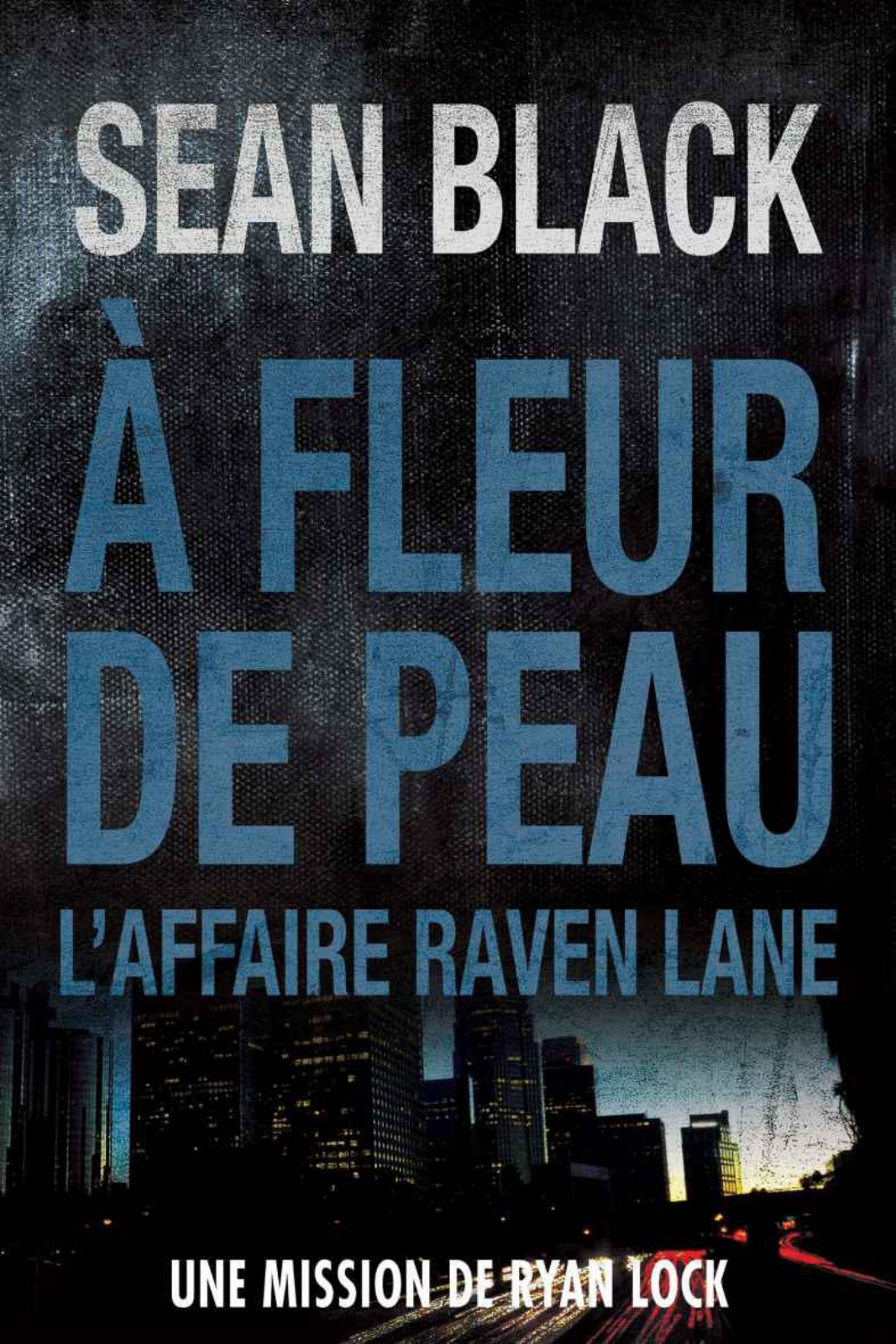
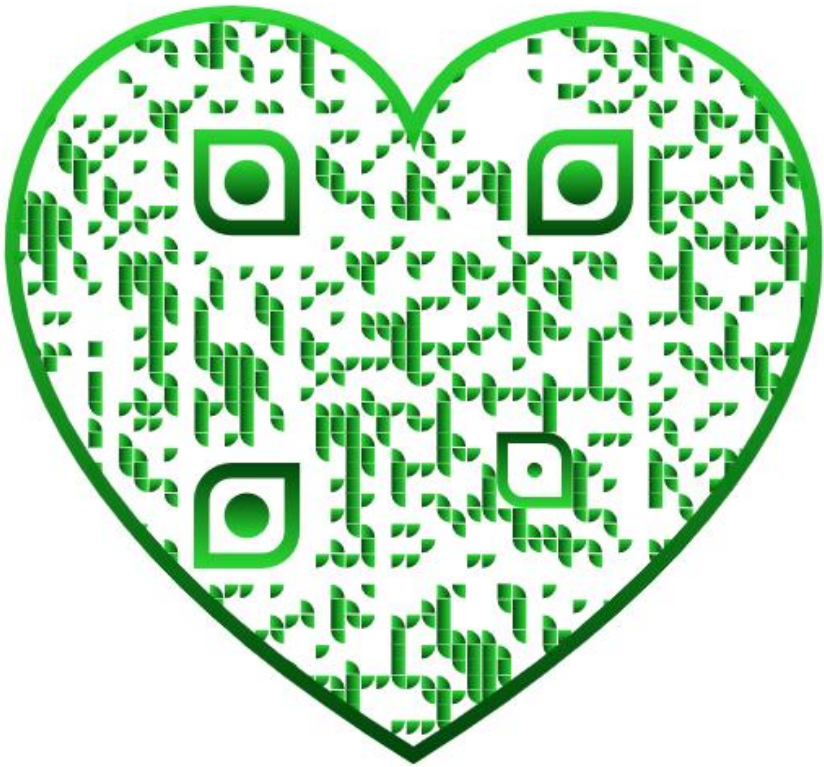
SEAN BLACK

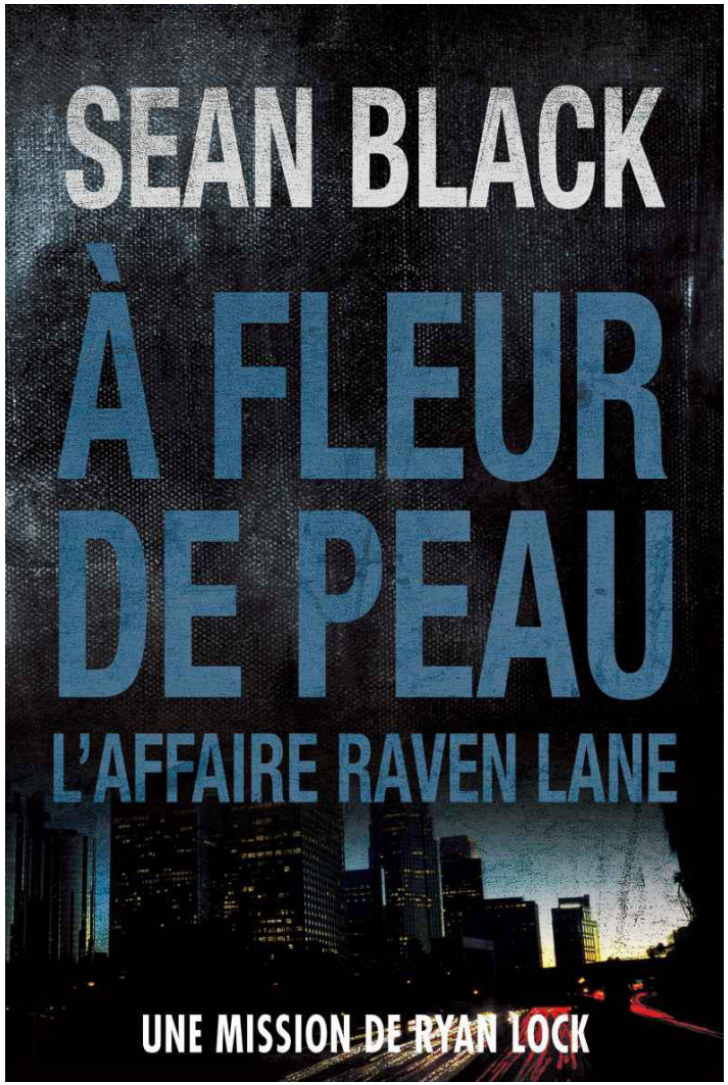
À FLEUR DE PEAU

L'AFFAIRE RAVEN LANE



UNE MISSION DE RYAN LOCK




SEAN BLACK
À FLEUR DE PEAU
L'AFFAIRE RAVEN LANE
UNE MISSION DE RYAN LOCK

À fleur de peau

L'affaire Raven Lane

Une mission de Ryan Lock

SEAN BLACK

Copyright © 2014 Sean Black
Tous droits réservés

Les droits de Sean Black, reconnu comme l'auteur de ce document, sont protégés selon les dispositions de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets (Copyright, Design and Patents Act).

Ce livre est un ouvrage de fiction et, à l’exception des faits historiques, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Prologue

Le dernier jour ouvré de chaque mois, Bert Ely se levait une heure plus tôt que d'habitude et enfilait ses vêtements à la hâte, dans le noir pour ne pas réveiller sa femme. Puis il montait dans sa fougueuse Chevy Impala et avalait la trentaine de kilomètres qui le conduisaient de sa maison de Van Nuys au centre-ville de Los Angeles. Atteindre l'autoroute 101 à six heures au lieu de sept heures, comme il le faisait les autres jours, lui permettait de réduire son trajet de vingt-cinq minutes, bien que gagner du temps ne soit pas sa préoccupation principale. Pendant tout le mois, il attendait avec impatience cette journée spéciale qui débutait toujours par quelques instants de répit au volant de sa voiture.

Il adorait ce rituel, au moins autant que ce qui l'attendait au bout du trajet. Et quand il s'agissait de passer du bon temps, la moitié du plaisir — en tout cas, selon Bert — résidait dans l'attente.

La 101 le conduisit hors de la Vallée de San Fernando, en passant par Hollywood, cœur dégénéré de la ville, avant de le déposer par la bretelle de Broadway au centre-ville de Los Angeles, où il travaillait en tant qu'expert immobilier pour Citicorp. C'était un emploi abrutissant, dans un immeuble de bureaux gris et sans âme plein de bons petits soldats d'entreprise. Sa femme et lui n'avaient plus de rapports sexuels, ses enfants se fichaient bien qu'il soit mort ou vivant, et Bert invoquait le caractère particulièrement insignifiant de son métier pour justifier son petit rituel de fin de mois.

Ce matin, lorsqu'il prit l'embranchement menant de North Broadway à West First Street, un gros véhicule du LAPD, le département de police de Los Angeles, déboîta derrière lui. Son rythme cardiaque s'accéléra légèrement, bien qu'il n'ait aucune raison de se sentir coupable — du moins pas encore. Certes, il soupçonnait ce qu'il s'apprêtait à faire aujourd'hui d'être techniquement illégal, mais il devait surtout son malaise à l'épaisse couche de puritanisme qui imprégnait toujours la société américaine.

Les feux de signalisation devant le Musée national américain japonais étaient rouges. Le véhicule du LAPD s'arrêta à sa hauteur. Bert jeta un coup d'œil sur les deux policiers assis à l'avant. L'un d'eux était à moitié tordu sur son siège et parlait avec une jeune femme latino-américaine perchée sur la banquette arrière. À en juger par ses vêtements et son visage, couvert de cratères et badigeonné de fond de teint, il s'agissait d'une prostituée.

Elle vit que Bert la regardait et le dévisagea fixement, comme si

elle connaissait son secret. Le cœur de Bert s'emballa à nouveau. Elle s'empressa de dresser le majeur de sa main gauche dans sa direction, avant que les feux ne changent de couleur. La voiture de police continua sur First Street tandis que Bert tournait à droite sur South Central Avenue, le cœur battant toujours la chamade.

Il chassa bien vite son image de son esprit et s'engagea dans un parking. Un gardien aux yeux ensommeillés lui tendit son ticket dès qu'il sortit de voiture, son porte-documents à la main.

Le trottoir était toujours humide du nettoyage matinal des rues. Il tourna à gauche et se dirigea vers le Starbucks à l'angle de South Central Avenue et de la Seconde, passant devant le Cuba Central Café et Yogurtland. À la terrasse du Starbucks, quelques chaises et tables étaient déjà empilées, prêtes à être mises en place. Bert dépassa d'un pas vif les trois distributeurs de journaux sur le bord du trottoir, traversa la petite terrasse et poussa la porte. Il s'avança vers le comptoir et passa sa commande sans prendre la peine de jeter un œil au tableau des boissons.

— Café au lait écrémé, sans mousse, dit-il à la serveuse. Oh, et donnez-moi un muffin aux myrtilles.

Le muffin était le petit plaisir quotidien de Bert.

Il attendit tout en évitant soigneusement de regarder à l'extérieur, en direction du dernier distributeur de journaux dont les pieds métalliques étaient plantés dans le trottoir. Il y en avait un noir, un marron et deux rouges. Les clés de son plaisir se trouvaient dans le dernier. À l'intérieur de la machine l'attendaient les exemplaires du journal *LA Xclusive* de la semaine, si l'on pouvait toutefois qualifier de journal ce genre de revue. Aucune nouvelle d'actualité n'y figurait, mais chaque page comportait des publicités pour des services d'hôtesses — majoritairement des femmes, bien qu'un échantillon d'hommes et de prostitués transgenres soit représenté — vendant tous des variantes illimitées de la même marchandise : le sexe.

C'étaient là des variantes infinies sur un thème qui captivait Bert. On y proposait tous types de physiques, d'âges et d'origines ethniques, mais c'était surtout l'éventail des services qui le fascinait, certains étant si exotiques qu'y penser mettait déjà Bert mal à l'aise. Parfois, les publicités étaient accompagnées par des images, même s'il avait appris après quelques rencontres décevantes qu'on ne pouvait pas toujours s'y fier avec certitude.

Pourtant, entre ces pages se trouvait un monde merveilleux de possibilités, comme un immense magasin de bonbons pour adultes. À l'intérieur de ces petites boîtes attendaient toutes sortes de femmes, prêtes à avoir des rapports sexuels avec Bert moyennant finances : depuis les fugueuses du Mid-Ouest élevées au grain, qui se disaient sans doute que leur nouveau gagne-pain n'était somme toute pas

différent de ce qu'elles faisaient chez elle à l'arrière d'une voiture le samedi soir, en passant par les MAA (Mannequins/Actrices/Autres) d'une vingtaine d'années, aux seins siliconés défiant la gravité et à la mine blasée, qui ne réussiraient pas même à figurer à l'affiche d'un navet de série Z, jusqu'aux professionnelles endurcies, qui avaient depuis longtemps abandonné leurs espoirs et leurs rêves, résignées à gagner leur vie en travaillant sur le dos. Au fil des ans, Bert les avait toutes testées.

Depuis peu, cependant, il commençait à trouver l'expérience lassante et à ressentir une solitude et une tristesse profondes une fois la rencontre passée. Là où, autrefois, il se sentait comblé, ses liaisons mensuelles laissaient à présent Bert sur sa faim, comme si ce dont il avait besoin n'était pas uniquement de nature sexuelle — de l'intimité, peut-être ?

Le mois dernier, pendant ces quelques instants de gêne qui suivaient toujours les ébats, et comme il restait officiellement dix minutes sur l'horaire, il était resté allongé avec la jeune rousse qu'il avait choisie, dans un appartement de Playa Del Rey. Il avait osé lui demander s'ils pouvaient se câliner, en position de cuillère, ses bras passés autour d'elle. Elle l'avait alors regardé comme s'il avait perdu l'esprit et l'avait sommé de partir, plongeant la main dans sa table de chevet pour en sortir une arme de poing qui confirmait qu'elle ne plaisantait pas.

Curieusement, il n'avait jamais vraiment culpabilisé de payer des femmes pour coucher avec lui. Il relativisait en se disant qu'une véritable relation impliquant des émotions et des sentiments serait bien plus difficile à vivre pour sa femme. C'était une des raisons pour lesquelles il n'avait jamais rendu visite deux fois à la même femme. Enfin, en plus du fait qu'il aimait la variété, vivre à Los Angeles permettait de rencontrer tout ce que le monde avait à offrir en matière de femmes sans avoir à quitter les limites de la ville. Tant que vous n'aviez pas envie d'un peu de tendresse à la fin.

— Monsieur ? C'est pour emporter ?

La question de la serveuse ramena Bert au petit café dans lequel il se trouvait, qui commençait à se remplir d'employés de bureau.

— Oui, merci, marmonna Bert en tendant dix dollars avant d'attendre la monnaie.

Il glissa les deux billets d'un dollar dans le pot des pourboires et garda les pièces, dont il aurait besoin pour acheter son exemplaire du journal. Puis il récupéra son café et le sac en papier brun contenant son muffin, et il sortit dans le soleil du petit matin californien.

Il resta debout un instant pour trier ses pièces, tout en cherchant à retrouver un peu du sentiment de légèreté qu'il avait ressenti en quittant la maison ; l'agréable sensation qui accompagnait son petit

secret.

À la pause déjeuner, il se faufilerait dans les toilettes des hommes, passerait en revue les femmes offertes cette semaine et donnerait un coup de téléphone. Grâce aux horaires souples que permettait son service, il prendrait le temps qu'il avait économisé en arrivant tôt au bureau et se rendrait à l'appartement de la jeune femme. Il se dit que peut-être, il essaierait quelqu'un d'un peu plus âgé cette fois, quelqu'un qui pourrait ne pas trouver si étrange qu'un homme de son âge veuille échanger des acrobaties sexuelles contre un câlin. Ou peut-être, se dit-il en souriant intérieurement, pourrait-il trouver une petite dévergondée qu'il baiserait jusqu'à lui faire sortir les yeux de la tête.

Ce ne fut qu'à ce moment-là, debout sur le trottoir et perdu dans ses pensées, qu'il remarqua la pile de journaux posée tout au bout des distributeurs. Les pages de l'exemplaire du dessus flottaient dans la brise, alors que les prémices d'un vent chaud de Santa Ana, venu des canyons naturels du bassin de Los Angeles, s'engouffraient dans les gorges de béton du centre-ville.

« Hum », se dit-il à part lui, tout en se baissant légèrement. Quelqu'un, une espèce de Bon Samaritain pervers, avait dû ouvrir la machine et jeter tous les exemplaires sur le sol. Le genou toujours plié et la tête baissée, Bert ramassa un journal au milieu du petit tas. Lorsqu'il releva la tête, il aperçut quelque chose qui envoya une décharge d'adrénaline à travers ses veines. Il en avait le souffle coupé et des fourmis au bout des doigts.

En temps normal, si tous les journaux avaient été achetés, il aurait vu à travers la vitre sale du distributeur la mention RUPTURE DE STOCK imprimée sur un écran au fond du compartiment contenant les journaux. Mais ce n'était pas ce qu'il avait en face de lui en cet instant.

À la place, il y avait du sang — beaucoup de sang. Et au milieu du rideau d'hémoglobine, une paire d'yeux le regardaient fixement.

Une tête. Quelqu'un avait enlevé les journaux pour les remplacer par une tête humaine.

À bout de souffle, Bert se redressa et regarda autour de lui. Un groupe de femmes blanches entre deux âges, en tailleurs-pantalons, passa juste à côté. L'une d'entre elles posa les yeux sur le journal que Bert serrait toujours dans sa main et lui lança un regard de dégoût. Aucune ne sembla apercevoir le distributeur et son contenu.

Peut-être était-ce une farce. Oui, se dit Bert, forcément. Une tête de mannequin et un tube de faux sang. Sans doute des foutues féministes, qui essayaient de dénoncer l'exploitation des femmes ou une connerie de ce genre.

Il regarda à nouveau la tête. Doux Jésus. Si c'était une blague, ils l'avaient rendue particulièrement convaincante.

Une fois le premier choc passé, il commença à se demander

comment réagir. Il ferait mieux de ficher le camp tout de suite, il le savait. Puis une autre pensée le frappa, qui l'empêcha de partir.

S'il y avait des caméras à cette intersection et que l'on découvrait la farce un peu plus tard, la police pourrait croire qu'il était lié à l'affaire et chercherait à lui parler. Ils viendraient peut-être même jusqu'à son domicile. En revanche, s'il alertait immédiatement la police, il pourrait leur dire qu'il l'avait inopinément remarquée en passant devant. Il serait alors perçu comme un citoyen vigilant et non comme quelqu'un qui avait quelque chose à cacher.

Il fit un pas en direction de la machine, ce qui lui permit de mieux voir la tête. Elle était obscurcie par le sang qui maculait le panneau, mais il pouvait suffisamment distinguer les traits — lèvres lisses et pleines, yeux bleus, petit nez en trompette et cheveux teints en blond qui formaient des mèches souples et bouclées le long de ses joues — pour voir qu'il s'agissait d'une femme.

Remets-toi, se dit-il, en glissant deux pièces de vingt-cinq cents dans le distributeur aussi vite qu'il le put avant de tirer la poignée pour l'ouvrir.

La puanteur le frappa comme un poids lourd lancé à pleine vitesse. Il eut beau retenir sa respiration, l'odeur écœurante et sucrée à l'extrême se fraya un chemin jusqu'à sa gorge, et son estomac se tordit, envoyant le peu qui restait de son dîner de la veille maculer ses chaussures et se répandre sur le trottoir. Derrière lui, une femme poussa un hurlement si strident qu'il crut que ses tympans allaient exploser.

À bout de souffle, il baissa les yeux sur l'exemplaire du *LA Xclusive* qu'il tenait toujours dans sa main gauche. Sur la couverture, on apercevait une jeune femme blonde, au maquillage impeccable et au brushing parfait : des lèvres gonflées au collagène, un nez retroussé, des yeux d'un bleu profond et des boucles soyeuses blond platine. C'était la même personne.

Lentement, avec réticence, Bert Ely regarda à nouveau la page de couverture du journal et lut le titre qui accompagnait le visage de la jeune femme : « *Rencontrez Cindy Canyon* ».

Un

Le corps enduit de sueur et d'huile pour bébé, Raven Lane fit claquer ses cheveux contre son cou en soulevant son épaisse crinière d'un noir de jais, cambra le dos et sourit aux trois cents hommes agglutinés devant la petite estrade, tandis que l'hymne heavy-metal de Mötley Crüe, *Girls, Girls, Girls*, jaillissait des deux énormes enceintes de part et d'autre de la scène.

Des billets pleuvaient sur la barrière métallique qui, en plus de deux videurs gonflés aux stéroïdes, séparait Raven de son public. Sans prêter attention aux flots d'argent, elle s'enroula autour de la barre de strip-tease, faisant courir sa main gauche de haut en bas sur le métal froid, de façon suggestive. Sa bouche était ouverte et elle rejeta la tête en arrière, les yeux mi-clos dans une expression d'abandon érotique.

Après des années de tournée, elle connaissait sa chorégraphie sur le bout des doigts. Chaque geste, chaque moue, chaque tour de barre et chaque ondulation de chevelure étaient orchestrés à la seconde près, savamment organisés pour que chaque homme ressorte du club en ayant l'impression que Raven Lane avait dansé pour son seul plaisir.

Elle rouvrit les yeux, prête à passer à l'étape suivante de sa chorégraphie. Du coin de l'œil, elle aperçut un homme à tête de fouine, aux joues creuses et à la barbe en queue de rat, une casquette de baseball John Deere vissée sur le crâne. Il se glissa sous la barrière et se dirigea tout droit vers elle. De toute évidence, il était parvenu à esquiver les deux videurs sans cervelle et fonçait sur elle à toute allure.

Raven se crispa en posant les pieds à terre, se tenant d'une main à la barre. Elle estima sa vitesse et, en tournoyant une dernière fois, elle asséna un talon aussi tranchant qu'une lame de rasoir en plein sur son plexus solaire. L'homme vacilla en arrière et porta la main à sa poitrine, tandis que la foule marquait son approbation par un rugissement primaire. L'un des videurs en profita pour lui sauter dessus, et il fut ramené par les cheveux de l'autre côté de la barrière avant d'être jeté dans la foule par un autre agent de sécurité du club. Malgré sa douleur évidente, il arborait un sourire niais, comme si recevoir un coup de pied en plein torse de la part de Raven Lane représentait le comble de l'excitation.

Raven chassa l'incident de son esprit et poursuivit sa chorégraphie, caressant ses seins nus et présentant sa croupe à la foule, dans un état proche de l'extase. Pendant tout ce temps, les dollars ne cessaient de pleuvoir, à tel point qu'elle perdit presque de vue les visages des

hommes qui avaient déjà payé vingt dollars à l'entrée juste pour voir son corps dénudé.

Huit minutes plus tard et plus riche de presque autant de milliers de dollars, elle fut raccompagnée jusqu'à sa loge, un placard à balai miteux au fond du bar de plain-pied situé en bord de route. Elle se sécha avec une serviette, rafraîchit son maquillage, enfila une micro-robe en soie rouge de chez Frederick's, à Hollywood, et revint prendre des photos avec ses fans et signer des t-shirts.

Les t-shirts coûtaient quinze dollars ; sa signature, dix de plus. Prendre une photo avec elle coûtait aux hommes quinze dollars supplémentaires. Entre son pourcentage sur les entrées et les consommations, ainsi que les billets jetés sur la scène, une prestation de ce genre lui rapportait autour de quinze mille dollars. Pas mal pour quelques heures de travail, pour une jeune femme de vingt-huit ans qui n'avait jamais terminé le lycée, se disait-elle, tandis qu'un autre minable s'avançait pour être pris en photo à ses côtés.

Après avoir passé une décennie à se déshabiller sur scène et dans des films, Raven ne comprenait toujours pas pourquoi les hommes faisaient la queue pour la voir. Avec ses longs cheveux noirs et son corps presque sans défaut, elle comprenait leur attirance, mais elle ne saisissait toujours pas l'intérêt qu'ils y trouvaient. Pour elle, cela revenait à pouvoir visiter le restaurant le plus formidable du monde, mais devoir se contenter de rester dehors, le nez collé contre la vitrine, tandis que d'autres personnes se délectaient des plats.

Peut-être, estimait-elle, était-ce exactement ce qui attirait les hommes : son inaccessibilité. Le fait qu'elle soit un fantasme en chair et en os. Quelqu'un à qui penser quand ils rentraient chez eux et devaient baiser leurs harpies obèses d'épouses qu'ils avaient eux-mêmes créées. Oui, elle vendait du fantasme, se disait-elle, tout en relâchant la tension dans sa nuque et en rejetant ses cheveux en arrière ; c'était forcément cela.

Deux heures plus tard, la main droite douloureuse à cause des centaines de signatures qu'elle avait griffonnées et le fessier tout endolori de s'être assise sur les genoux de tant de fans surexcités pendant qu'on les prenait en photo avec elle, elle retourna enfin dans sa loge. En ouvrant la porte, elle vit un énorme bouquet de roses rouges posé sur la table. Comme c'est original, pensa Raven en prenant l'enveloppe qui ressortait entre les fleurs et en la jetant sur le sol.

Les bosses dans les coins laissaient entendre qu'elle contenait davantage qu'un petit mot. C'était sans doute quelques billets roulés accompagnant un numéro de téléphone. Ces types, souvent de riches

hommes d'affaires de la région, estimaient souvent qu'un millier de dollars en liquide leur assureraient une nuit de passion à raconter à leurs amis au country club du coin lors de leur prochaine partie de golf.

Elle tamponna un filet de sueur qui coulait entre ses seins à l'aide d'une serviette. Ces temps-ci, son corps la faisait beaucoup plus souffrir qu'à ses débuts. Balancer sa chevelure lui causait des déplacements de disques et travailler sur la barre lui provoquait des douleurs lancinantes au niveau des épaules. Elle commençait à endommager son cartilage à force de contorsionner son corps en des postures si peu naturelles, et son sacrum, ce grand os triangulaire à la base de la colonne vertébrale, dont la plupart des gens n'avaient jamais entendu parler, enflait tellement qu'elle devait dormir sur le côté. Et il ne s'agissait là que des douleurs physiques.

Elle aurait pu écrire un livre sur les souffrances psychologiques qu'engendrait un tel métier si l'on n'était pas vigilant : les petits amis de passage qui vous voyaient d'abord comme un trophée, puis comme un ticket-repas ; la tentation constante de noyer ses sentiments dans l'alcool ou la drogue ; les mille et un affronts qu'il fallait encaisser au quotidien, notamment de la part des autres femmes.

Elle tendit la main et ouvrit l'enveloppe. À l'intérieur se trouvait une liasse de papiers, pliés à de nombreuses reprises. C'est reparti, se dit-elle en reconnaissant les caractères d'imprimerie, minutieusement élaborés, et l'odeur à peine perceptible de parfum bon marché.

Du bout de son ongle long et manucuré, elle sortit le petit mot et le tendit sous la lumière pour en examiner le contenu.

S'il te plaît, Raven, souviens-toi que je l'ai fait pour toi. C'est ce que tu voulais. Même si tu ne t'en es peut-être pas encore rendu compte.

Tu es toujours dans mon cœur, bébé.

Fait quoi ? se demanda Raven. Pour l'instant, tout ce qu'elle voulait, c'était que ce taré arrête de lui envoyer des lettres.

Elle laissa tomber le papier sur la table près des fleurs et leva les yeux, s'attendant presque à voir dans le miroir quelqu'un debout derrière elle. Mais la pièce était toujours vide.

Elle avait connu son lot d'obsédés, d'admirateurs monomaniaques et de détraqués. Dans ce milieu, on avait tendance à les collectionner comme d'autres femmes collectionnaient les chaussures. Elle avait déjà une ordonnance restrictive contre un ex petit ami, et elle avait pris contact avec la police de Los Angeles à propos de ce fou qui n'avait cessé de l'appeler et de lui écrire au cours des derniers mois.

Sachant que les policiers auraient besoin de preuves, Raven prit quelques photos des fleurs avec son téléphone portable et mit le mot dans son sac. Puis elle s'habilla aussi vite qu'elle le put.

Après avoir récupéré son argent auprès du propriétaire du club, elle lui demanda d'où venaient les fleurs, mais il ne put lui fournir que peu de détails. Elles étaient arrivées au club alors qu'elle était occupée à saluer ses fans en fin de spectacle. La personne qui les avait déposées avait l'allure d'un livreur classique. Non, il n'avait jamais vu ce type auparavant. Il lui donna une description qui réduisait les possibilités au quart de la population masculine : blanc, moins d'un mètre soixante-dix, cheveux bruns et yeux marron. En d'autres termes, M. Tout-le-Monde. Oui, il jetterait un coup d'œil à la caméra de vidéosurveillance qu'ils avaient à l'entrée, mais il doutait qu'elle révèle quoi que ce soit d'intéressant.

Avec la bagatelle de quinze mille dollars dans son sac, et accompagnée par les deux malabars, elle se dirigea vers sa voiture, une berline BMW série 5 bleu nuit. Le parking se vidait lorsqu'ils se frayèrent un chemin entre les pick-up et les véhicules familiaux — certains équipés de sièges-auto pour enfants — en direction de la voiture de Raven.

Elle jeta son sac sur le siège avant passager, monta à bord et appuya sur le bouton qui verrouillait toutes les portes. Elle resta assise dans sa voiture, accablée par le silence, tandis que les deux videurs retournaient vers le club. Raven ferma les yeux, essayant de rassembler ses pensées. Elle avait une longue route à faire, et préférait ne pas démarrer tant qu'elle était encore agitée. Elle prit quelques longues et profondes inspirations, et visualisa sa crainte et son angoisse sous la forme de petits souffles se détachant de sa bouche à chaque expiration.

Un bruit sourd retentit soudain.

Elle tourna brusquement la tête et elle aperçut une paire d'yeux qui la dévisageaient à travers les fentes noires d'une cagoule. L'inconnu attrapa la poignée de la portière et essaya de l'ouvrir. C'est alors qu'elle remarqua son long couteau, dans le fourreau qui pendait nonchalamment à sa boucle de ceinture. Ses yeux restèrent un moment rivés sur les siens. L'intensité de son regard la paralysait. Les épaisses lèvres roses bordées par la laine de la cagoule articulèrent quelque chose, mais elle ne parvint pas à entendre. Elle maintenait son pied enfoncé avec force sur la pédale d'accélérateur en faisant rugir le moteur.

Puis il cligna des yeux. Le battement de ses paupières suffit à briser le charme. Elle enclencha la marche arrière et sa voiture sortit en trombe de son emplacement. Elle attendit que le système intégré d'aide au stationnement produise un signal sonore continu pour

freiner pile. Puis elle passa la première vitesse et la BMW s'élança en avant. Les phares éclairèrent la silhouette massive de l'homme.

Elle tourna le volant de toutes ses forces pour l'éviter de justesse. Pied au plancher, elle sortit du parking du club et déboucha en pleine rue.

Elle jeta un coup d'œil dans son rétroviseur : la rue derrière elle était déserte. Personne ne la suivait. Ses mains étaient encore tremblantes — en fait, tout son corps semblait ébranlé par la peur, et son cœur cognait à se rompre dans sa poitrine. Elle s'empara de son téléphone, sur le siège passager à côté d'elle, songea à appeler la police, puis se ravisa. Elle avait envie de rentrer chez elle, et non de devoir rester dans un parking pour parler aux policiers.

Elle laissa tomber son téléphone, alluma la radio et augmenta le volume en espérant que la musique chasserait la peur qui lui collait à la peau comme une fine pellicule. Elle plaqua ses paumes contre le volant, sentant son anxiété se muer en rage, et elle s'engagea dans l'allée d'une station-service à un kilomètre de la sortie du club. Elle choisit un emplacement totalement obscur, non loin de la station de lavage hors service. Puis elle attendit en prenant de profondes inspirations pour rassembler ses esprits.

Quelques secondes plus tard, elle remarqua un pick-up qui sortait du parking et effectuait la même manœuvre qu'elle. Raven prit une longue inspiration tout en essayant de distinguer le conducteur. Cela ne pouvait pas être lui. C'était tout simplement impossible.

Le pick-up mordit le terre-plein central et, l'espace d'un instant, elle crut qu'une intervention divine allait lui rendre justice. Mais le conducteur redressa la voiture et continua son chemin comme si de rien n'était.

Elle appuya sur le bouton pour baisser sa vitre, alluma une cigarette et démarra la voiture. Tremblant à la fois de peur et de rage, elle sortit de la station-service obscure et reprit la route.

Deux

Des citrouilles dentelées creusées pour former des lanternes regardaient Raven sans ciller, de leurs yeux taillés en forme de diamants, depuis le porche des maisons du quartier. Elle tourna dans la paisible rue résidentielle qui serpentait au pied de la colline, au sud de Ventura Boulevard. Toujours secouée par ce qui s'était passé à l'extérieur du club, elle avait profité de son long trajet pour se calmer. À présent, ce qu'elle avait à faire lui apparaissait clairement.

Elle s'engagea dans l'allée et appuya sur la commande d'ouverture automatique du garage, accrochée au pare-soleil de sa BMW. La porte s'enroula. Elle attendit une minute avant d'y entrer, s'attardant dans la rue pour s'assurer que le garage était vide.

Constatant avec satisfaction que c'était bien le cas, elle y gara sa BMW tout en laissant volontairement la porte ouverte derrière elle, avant de sortir et de se diriger vers l'avant de la maison. La rue était calme. Quelques voitures étaient garées le long du trottoir, mais c'étaient celles des voisins.

Elle retourna dans la fraîcheur de son garage, ouvrit la portière passager et sortit son sac ainsi que le fourre-tout qui contenait ses costumes de scène. Tout en refermant la porte du garage, elle jeta un coup d'œil sur sa BMW, une habitude qu'elle avait prise lors de ses moments de blues, quand elle avait besoin de se rappeler que sa carrière avait ses bons côtés. C'était un cadeau qu'elle avait reçu de la part d'un homme, qui avait pris pour autre chose ce que Raven considérait comme une stricte relation d'affaires. Elle avait attendu qu'il lui remette le papier rose lui cédant la propriété de la voiture avant de l'éconduire gentiment. Elle n'était pas à vendre, lui avait-elle dit en souriant ; ou du moins pas de la façon dont il voulait l'acheter. Elle ne pouvait être que louée, et même dans ces cas-là, on n'obtenait jamais le forfait intégral.

Au fil des ans, elle avait appris qu'elle devait conserver quelque chose, une petite partie d'elle-même. Sinon, elle aurait le cœur brisé, et dans ce domaine, Raven avait suffisamment souffert pour toute une vie. Elle s'était alors fermée et s'était concentrée sur la vie qu'elle menait avec Kevin. Personne ne pourrait le lui enlever.

Roulant des épaules pour apaiser la tension de sa nuque, elle franchit la porte qui conduisait du garage au vestibule à l'arrière de la maison, avant de pénétrer dans la cuisine. Elle posa son sac à main sur le comptoir, prit une bouteille d'eau dans le réfrigérateur et en but la moitié.

Elle sortit ses tenues de scène de son gros sac et les fourra dans la machine à laver, avant de sortir récupérer son courrier, laissant la porte ouverte pour pouvoir rentrer précipitamment s'il arrivait quelque chose. Mais rien ne se produisit, et le courrier ne comportait aucune mauvaise surprise. Il n'y avait aucune enveloppe écrite à la main, aucune menace de mort, rien de bizarre, seulement les factures et les courriers publicitaires habituels.

Elle revint à l'intérieur et se souvint brusquement de quelque chose. Elle avait perdu ses lunettes de soleil un peu plus tôt dans la semaine — elle avait fouillé la maison de fond en comble, mais elle ne les avait pas trouvées. Elle se rendit à nouveau dans le garage pour inspecter sa voiture. Après avoir laissé son courrier sur le capot, elle chercha dans la boîte à gants, puis sous les sièges. Rien.

Elle s'arrêta et s'efforça de penser à l'endroit où elle aurait pu les avoir laissées. Une idée lui vint. Elle avait déchargé les courses du coffre la veille et, incapable de bien voir dans la pénombre du garage, elle les avait enlevées. Peut-être avait-elle oublié de les récupérer par la suite.

Elle appuya sur la commande d'ouverture du coffre et contourna sa voiture. La lumière intérieure du coffre ne fonctionnait plus, et elle se dirigea vers les interrupteurs de l'autre côté du garage. Les tubes de néon clignotèrent en s'allumant, projetant des fragments de lumière crue et violente à l'intérieur du coffre. Une image terrifiante et immobile se matérialisa sous ses yeux. Puis la lumière se stabilisa et elle put la contempler très distinctement.

Dans la gueule béante du coffre se trouvait un corps à demi nu, le moignon du cou couvert d'une bâche en plastique dont les extrémités étaient maintenues fermées à l'aide d'une ficelle. Elle se mit brusquement à hurler.

Trois

Les minutes s'égrenaient lentement. Raven attendait dans la cuisine l'arrivée des policiers. Elle fuma une cigarette puis en alluma une seconde à partir de la braise de la précédente. Elle songea à se rendre chez l'un de ses voisins, à côté ou en face, mais elle se ravisa. Depuis qu'elle avait emménagé, elle gardait ses distances avec eux, de peur qu'ils ne découvrent qui elle était et ce qu'elle faisait pour gagner sa vie. Quoi qu'il en soit, personne n'était venu quand elle avait crié. Personne. Cette pensée lui fit monter les larmes aux yeux.

Elle se dit qu'elle aurait tout aussi bien pu attendre dehors, sur son carré de pelouse, mais elle était certaine qu'il n'y avait personne dans la maison. Il n'y avait aucun signe d'effraction — pas de verrous forcés ni de fenêtres brisées. Rien qui sorte de l'ordinaire — à l'exception du cadavre décapité dans le coffre de sa voiture.

Elle tendit la main et ouvrit le robinet, éteignant le bout rougi de sa deuxième cigarette avec le jet d'eau, avant de rincer les taches de cendre noire mouillée au fond de l'évier et de jeter le mégot dans le broyeur à déchets, qu'elle déclencha. Puis elle se rapprocha de la porte d'entrée pour attendre les policiers.

Une autre minute s'écoula. Une longue minute. Elle passa la main sous ses yeux et les frotta, noircissant légèrement ses doigts de mascara.

Un éclat de lumière balaya le panneau vitré de la porte d'entrée et elle s'avança. Puis la sonnette retentit. Raven prit quelques inspirations et ouvrit la porte. Une policière se tenait, toute seule, sur le seuil. Un véhicule était garé le long du trottoir. Ses phares mouchetaient les pelouses des voisins et projetaient des lueurs rouges sur les décorations criardes d'Halloween qui ornaient les fenêtres du quartier.

— Madame, vous avez appelé pour signaler la présence d'un cadavre ? demanda l'agent de patrouille, tandis que son associé apparaissait derrière elle, revenant d'une brève inspection sur le côté de la maison.

Raven ouvrit grand la porte pour leur permettre d'entrer, remarquant au passage que ses mains tremblaient toujours. Soudain, tout sembla se refermer sur elle. La pelouse rouge et bleu parut absorbée dans le sol, l'entraînant avec elle dans ses abysses. Les silhouettes d'araignées, de sorcières et de lutins en papier se mirent à danser devant les fenêtres. Elle sentit la force de ses jambes la quitter. Dans le lointain, elle perçut une voix de femme :

— Madame ? Est-ce que ça va ? Madame ?

Raven était assise à l'arrière d'une ambulance, un masque à oxygène lui couvrait la bouche et le nez. Un auxiliaire médical était accroupi près d'elle.

— Restez calme. Vous avez eu un choc, dit-il.

Derrière lui, la rue dans laquelle elle vivait s'était transformée comme par magie en un festival de lumières clignotantes et d'uniformes. Les voisins se tenaient au bord de leurs pelouses parfaitement entretenues, en peignoirs et pantoufles, assistant au spectacle. Les décorations d'Halloween étaient toujours là, mais elles semblaient à nouveau plus festives qu'effrayantes. Au centre du carnaval, l'attraction principale était la maison de Raven. Des gens en costume de plastique entraient et sortaient par la porte principale, et des rubans jaunes indiquant une scène de crime étaient déployés tout autour comme des banderoles.

Pendant une seconde, Raven se demanda ce qu'ils faisaient tous ici, puis les événements des dernières heures lui revinrent en défilant devant ses yeux. Elle en eut à nouveau le tournis, ferma les paupières et inspira profondément des bouffées d'oxygène.

— Elle va pouvoir nous parler ?

Cette fois, lorsqu'elle ouvrit les yeux, un homme et une femme, tous deux en tenue de ville, étaient debout près de l'ambulance. L'homme était afro-américain, avait une cinquantaine d'années et un visage pas vraiment usé par le temps, mais qui exprimait plutôt une intense préoccupation : des paupières lourdes tombantes et un nez épaté de boxeur, complétés par deux grandes oreilles qui lui donnaient l'allure d'un trophée sportif. La femme était un peu plus jeune, une bonne quarantaine d'années peut-être, et ses cheveux blonds étaient coupés court, au carré. Elle avait des yeux bleus pétillants.

— Voici le détective Brogan, fit l'homme, et je suis le détective Wilkins.

— Nous sommes de la division de Van Nuys du département de police de Los Angeles, ajouta Brogan, complétant ce qui semblait être une présentation souvent répétée.

— Où est l'agent Stanner ? demanda Raven.

Les deux détectives se regardèrent avec perplexité.

— Stanner ? demanda Wilkins.

— De l'unité de gestion des menaces. Quelqu'un me harcèle. Je lui ai déjà parlé.

Wilkins et Brogan échangèrent un nouveau regard, puis Brogan s'écarta.

— Je vais parler au chef de l'équipe de veille, dit-elle.

Ses mains s'enfoncèrent dans ses poches tandis qu'elle s'éloignait.

Wilkins regarda son associée partir, puis tourna à nouveau vers Raven son visage d'accidenté de la route.

— Vous vous sentez prête à me raconter ce qui vient de se passer ?

— Vous voulez que je commence à partir de quel moment ? Quand j'ai trouvé ce truc dans mon coffre ou encore avant ?

Wilkins inclina très légèrement la tête sur le côté.

— Quelque chose s'est passé avant que vous ne trouviez le corps ?

— Si on veut, bien que j'ignore quel rapport cela peut avoir, dit-elle.

Elle lui rapporta les événements du club. Quand elle lui expliqua qu'elle faisait du strip-tease, il n'eut aucune réaction. D'habitude, les hommes, quelle que soit leur profession ou la raison pour laquelle ils lui parlaient, exprimaient toujours quelque chose. Un dégoût apparent. De la gêne. Une excitation à peine dissimulée. Mais tout ce que Wilkins avait dit était : « Hum, hum », comme si elle lui avait annoncé qu'elle était serveuse dans un restaurant, avant de l'inviter à poursuivre son histoire. Elle avait apprécié cette absence de réaction, même si pendant toute la durée de son récit, il avait paru l'étudier comme un spécimen à travers un microscope.

Quand elle lui avait parlé de l'homme qui avait cogné contre sa vitre dans le parking, il avait posé beaucoup de questions. Quelle taille faisait le type ? Quel poids ? Des tatouages ? Une fois qu'il se fut assuré qu'elle lui avait dit tout ce dont elle pouvait se souvenir, il lui avait demandé de continuer, passant sur son trajet de retour chez elle pour en arriver au moment où elle avait ouvert le coffre.

Puis l'enquêtrice, Brogan, revint et ils rejoignirent un petit groupe, où ils s'adressèrent à deux policiers en uniforme. Puis ils retournèrent à pas lents vers la maison, devant laquelle ils restèrent à discuter.

Raven prit une profonde inspiration. Elle leva la main et se massa les tempes du bout des index. Au moins, Kevin n'avait pas eu à assister à tout ce cirque. Elle s'estimait heureuse de ce détail.

Brogan et Wilkins échangèrent un regard. Ils étaient associés depuis cinq ans, suffisamment longtemps pour développer une communication qui se passait de mots. Ils aimaient se surnommer les Minority Report, d'après le film de science-fiction. C'était une blague récurrente entre eux, car en raison de leurs origines ethniques, de leurs sexes et, dans le cas de Brogan, de leurs préférences sexuelles, ils disaient représenter toutes les minorités que comptait le LAPD.

Enfin, Brogan parla, en passant une mèche de cheveux rebelle derrière son oreille droite.

— Tu la crois ? demanda-t-elle à Wilkins.

Il leva un instant les yeux au ciel.

— Non, mais je ne vois pas pourquoi elle aurait elle-même passé

l'appel si elle avait tué la victime. Pourquoi ne pas avoir balancé le corps quelque part ? Rouler jusqu'à Baja et la jeter sous un pont.

Brogan y réfléchit une seconde.

— Combien parmi les connards auxquels on a affaire font des choses cohérentes, de toute façon ?

Wilkins sourit.

— Tu veux un pourcentage ?

Brogan hocha la tête.

— Entre zéro et aucun.

— Bon, il est sûrement trop tôt pour tirer des conclusions hâtives. En tout cas, pas avant qu'on ait parlé à ce gars de l'UGM, fit Brogan.

— Faut aussi trouver qui est la victime, ajouta Wilkins. Et ce qui est arrivé à sa tête.

Brogan jeta un coup d'œil dans le garage, au moment où se déclenchait le flash d'un appareil photo de l'équipe médico-légale.

— Je crois que je peux te répondre. Un pote à moi de la Centrale m'a dit qu'ils ont eu un cas hier matin, où ils ont retrouvé une tête de femme fourrée dans un distributeur de journaux près du bâtiment fédéral. Ils se sont dit que c'était peut-être une connerie d'islamistes, mais apparemment la victime est une star du porno. Je lui passerai un coup de fil, pour lui dire qu'on a trouvé le reste.

Wilkins eut un sourire sombre.

— Ce pote de la Centrale, il t'a dit la couleur de cheveux de la victime ?

— Non. Pourquoi ?

— Et bien, si la moquette est assortie aux rideaux, on aura la certitude que c'est la même fille.

Brogan fit la grimace.

— Je doute que sa moquette nous aide beaucoup. Ces filles sont généralement aussi lisses qu'un caillou à ce niveau-là.

Elle marqua une pause.

— Tu as participé à l'affaire des « quatre cadavres » ? demanda-t-elle.

— C'est bien ce cas avec le type star du X, n'est-ce pas ?

— Oui, John Holmes, il s'appelait. Il travaillait comme acteur porno, et il s'en sortait plutôt pas mal, mais il est tombé dans les drogues dures. Il a fini avec trois de ses potes, morts dans un appartement. Puis il y a eu ces meurtres à la machette il y a un ou deux ans. C'était aussi des gens qui bossaient dans le porno.

— Et quel est le rapport avec tout ça ? demanda Wilkins.

— Rien directement, mais c'est une façon vraiment merdique de gagner sa vie. La drogue, les maladies, une bande de paumés. Pour survivre dans ce milieu, il ne faut pas être innocent, dit Brogan.

Wilkins plissa les paupières en jetant un coup d'œil derrière lui, en

direction de Raven.

— Ce qui veut dire qu'elle en sait beaucoup plus que ce qu'elle veut bien nous raconter.

— Je ne vais pas me prendre la tête là-dessus, lâcha Brogan.

— Et pourquoi ça ? demanda Wilkins.

Brogan haussa légèrement les épaules.

— Le corps atterrit à Van Nuys, la tête atterrit à la Centrale. Ce qui signifie que le tout va sûrement atterrir sur le bureau de quelqu'un au bâtiment administratif de la police. Et donc, toute cette affaire, c'est PNO.

— PNO ?

Brogan sourit à son associé.

— Pas nos oignons.

Quatre

Stanner arriva presque une heure plus tard. Ses larges épaules et sa masse de cheveux très bouclés se détachaient aisément parmi la foule. Raven l'avait déjà rencontré deux fois, une fois chez elle et une fois lorsqu'elle lui avait apporté certaines lettres à son bureau de l'unité de gestion des menaces. Elle l'avait apprécié. Il ne la regardait pas comme si elle était un morceau de viande ou comme si elle ne méritait pas d'être protégée à cause de son choix de carrière.

Et lorsque les lettres s'étaient accumulées et que les appels téléphoniques avaient commencé, sans personne à l'autre bout de la ligne, il avait fait bien plus qu'elle ne l'aurait espéré. Il s'était arrangé pour qu'une alarme, à utiliser en cas de danger, soit mise en place chez elle (même si elle avait dû payer pour son installation). Il s'était assuré que des patrouilles supplémentaires passent la nuit, et il avait ajouté son adresse à la liste des « emplacements spéciaux » dans le système de surveillance. Ils avaient cependant rencontré un problème. À la différence de l'immense majorité des cas de ce genre, lui avait-il expliqué, Raven n'avait aucune idée de l'identité de la personne qui la harcelait, et, après plusieurs mois d'enquête, Stanner et le LAPD non plus. Les lettres et les appels téléphoniques silencieux étaient devenus l'équivalent criminel d'un mal de dos chronique, quelque chose qui vous épuisait et pouvait survenir à tout moment. C'était aussi, pourtant, une chose avec laquelle il fallait apprendre à vivre. Raven avait appris à vivre avec beaucoup de désagréments.

— Comment vous sentez-vous ? demanda Stanner.

Raven fixait ses pieds.

— Fatiguée. Secouée. J'ai passé une nuit infernale.

Stanner esquissa un sourire.

— Écoutez, les gens de la DES vont rester ici pendant un bon bout de temps.

— La DES ? lui demanda Raven.

— Division d'enquête scientifique. L'équipe médico-légale.

Raven jeta un coup d'œil derrière elle, en direction de sa maison. La plupart des voisins, de chaque côté, avaient réintégré leurs foyers.

— Que se passera-t-il ensuite ? demanda-t-elle.

— Il y aura une enquête pour homicide, car nous croyons que le corps retrouvé dans votre coffre correspond à une autre découverte effectuée à la division centrale. L'affaire sera donc vraisemblablement transférée à la section spéciale homicides, du service des délits majeurs. Ils auront d'autres questions à vous poser.

Il soupira et se frotta la tête.

— C'est usant, je sais, mais c'est la procédure.

— Et moi ? Je n'ai pas droit à la protection des témoins ou quelque chose de ce genre ?

— J'ai bien peur que les choses ne fonctionnent pas ainsi.

— Mais on me harcèle. Je veux dire, cette fois c'est bien pire que des lettres inquiétantes.

— C'est sûr, mais l'unité de gestion des menaces ne travaille pas avec un programme de protection des témoins.

— Alors, qu'allez-vous faire pour me protéger ?

— Vous avez une alarme. Nous pouvons augmenter les patrouilles. Votre adresse est dans notre système de surveillance.

Raven sentit son visage rougir de colère. Pourquoi personne ne semblait comprendre que sa vie était en danger ici ?

— Rien dont je ne bénéficie déjà, de toute façon, dit-elle.

— Nous pouvons faire davantage de patrouilles.

— Une femme est morte dans le coffre de ma voiture et vous allez faire davantage de patrouilles ?

Stanner soupira à nouveau.

— Je sais que cela semble inadapté, mais nous nous sommes déjà penchés sur la question. L'unité de gestion des menaces ne peut pas vous offrir une protection rapprochée, ni quelqu'un pour vous surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Nous n'avons tout simplement pas le budget adéquat.

Raven songea à ses spectacles, et aux regards de prédateurs que lui lançaient les hommes devant lesquels elle dansait ; elle songea à sa maison et à quel point elle était désormais exposée ; et elle songea à Kevin. Elle serait prête à tout pour le protéger.

La porte du garage était ouverte et elle pouvait apercevoir sa voiture, le coffre grand ouvert, autour de laquelle se pressaient des hommes et des femmes. L'un d'entre eux prenait des photos, le flash de l'appareil révélant à nouveau l'horreur du cadavre et de ce qu'il avait subi. Elle regarda Stanner, qui haussa les épaules d'un air navré.

— Je n'ai pas besoin de plus de patrouilles, fit Raven en haussant le ton. J'ai besoin d'être protégée.

— Je suis désolé. J'aimerais pouvoir faire quelque chose.

— Mais alors, si vous ne pouvez pas m'aider, qui le peut ?

— Il existe beaucoup de professionnels et de sociétés privées qui garantissent la sécurité. Les meilleurs ne sont pas vraiment bon marché, alors je ne sais pas trop si leur aide vous serait bénéfique.

Raven se mordait la lèvre.

— J'ai de l'argent. Mais comment savoir qui sont les meilleurs ?

Stanner lança un regard nerveux autour de lui.

— Écoutez, nous ne sommes pas censés faire de recommandations

de ce genre.

— Mais vous connaissez quelqu'un ?

— Il est de la côte est, mais il a déjà travaillé dans le coin. Je ne sais pas s'il est toujours par ici, mais si j'étais vous, c'est à lui que j'aimerais m'adresser.

Raven eut enfin l'impression qu'elle tenait quelque chose.

— Et peut-on connaître le nom de cette personne ?

Cinq

Ryan Lock était allongé dans son lit. Il écoutait attentivement le bruit des rochers qui venaient cogner les gros pilotis de bois soutenant la maison de plage qu'ils avaient louée, suspendue au-dessus de l'océan Pacifique. Pendant les premières semaines qu'il avait passées dans la maison avec sa fiancée, Carrie, il ne s'était pas senti dérangé par le fait que l'océan passe directement sous la maison à marée haute. Ce n'était que depuis l'arrivée des vents de Santa Ana, et la façon dont la marée aspirait désormais le sable de la plage pour laisser exposés les rochers noirs et tranchants, qu'il commençait à se sentir mal à son aise.

Il trouvait une maigre consolation dans le fait de ne pas être le seul. Les vents chauds et secs bouleversaient tout, laissant des incendies sur leur sillage et soulevant des vagues vicieuses et déchaînées qui venaient griffer le sable pour l'entraîner au fond de l'eau.

Les vents saisonniers faisaient aussi payer leur tribut aux êtres humains. En 84, les hurlements du vent étaient régulièrement entrecoupés par les cris des victimes de Richard Ramirez, le tueur en série surnommé le Traqueur de la Nuit, qui creusait alors un sillon sanglant à travers la ville. Cette espèce de cauchemar vivant en chair et en os était rare, et pourtant, chaque année, les vents étaient accompagnés d'une hausse soudaine et significative des crimes violents. Peut-être était-ce la raison pour laquelle les colons avaient à l'origine surnommé les vents de Santa Ana « la bise du diable ».

Alors que les rochers continuaient à s'abattre contre le bois, Lock posa les yeux sur les chiffres rouges qui brillaient à côté de lui. Il était presque cinq heures du matin. Trop tôt, vraiment, pour se lever, mais trop tard pour rester au lit les yeux ouverts.

Il se leva aussi silencieusement que possible, laissant Carrie endormie à côté, ses mains repliées formant un oreiller sous sa tête. Étendue au pied du lit, leur labrador jaune, Angel, avait les bajoues qui tressautaient. Elle devait s'imaginer qu'elle pourchassait d'improbables monstres marins.

À pas soigneusement mesurés, il descendit les marches. Dans la cuisine, il remplit un verre d'eau au robinet et avala une gorgée.

Il ouvrit le lave-vaisselle et une bouffée d'air tiède et humide s'en échappa. Il tira la grille du haut de quelques centimètres, entrouvrant un peu plus la porte, puis se dirigea vers le grand panneau coulissant qui courait sur toute une moitié de la façade. Après l'avoir ouvert, il sortit sur la plus petite des deux terrasses qui faisaient le tour de la maison de plage.

Portant le regard au-delà de la balustrade, il aperçut l'écume blanche des vagues. L'air extérieur était froid. Plus loin sur sa droite, l'imposante formation rocheuse de Big Rock se dressait, à une dizaine de mètres des dernières maisons qui longeaient le rivage. Autant profiter de ce spectacle tant que je le peux encore, songea-t-il.

Il était arrivé à Los Angeles quelques semaines plus tôt, pour assurer la protection rapprochée d'une actrice de cinéma un peu trop paranoïaque. La jeune femme rencontrait quelques soucis avec un ex-petit ami qui n'acceptait pas que leur relation soit terminée. Une fois n'est pas coutume, Carrie l'avait accompagné dans son périple professionnel. Sa mission lui avait rapporté une somme indécente au vu du travail qu'elle avait demandé. La maison de plage, une résidence secondaire que la star en question n'habitait que rarement, faisait partie de la rémunération de Lock, lui permettant d'économiser le coût d'une chambre d'hôtel ou d'un appartement.

L'ancien petit ami fauteur de trouble était en réalité un acteur australien. Il jouait les gros bras dans des films d'action et prenait son rôle un peu trop au sérieux. Lock avait fini par l'isoler dans un parking de Westwood et lui avait expliqué la différence entre la fiction et la réalité. Il avait illustré son propos en suspendant le gros dur au bord du toit, en pleine heure de pointe, alors que les voitures défilaient cent cinquante mètres plus bas. Le type avait compris le message, et l'actrice lui avait été si reconnaissante de l'en avoir débarrassé qu'elle avait offert à Lock de séjourner dans sa maison de plage aussi longtemps qu'il en aurait envie. Lock l'avait alors chaleureusement remerciée, mais à présent, la vie quotidienne les rappelait, du moins Carrie. Dans deux jours, ils prendraient un vol qui les ramènerait à New York, Carrie vers ses activités de journaliste et Lock vers la prochaine mission de sécurité qui lui serait confiée.

Il retourna à l'intérieur et referma la porte vitrée derrière lui. Sur le comptoir de la cuisine, son BlackBerry vibrait. Il tendit le bras pour le ramasser et observa l'écran lumineux.

Le numéro qui s'affichait était inconnu, et juste au-dessus, l'heure indiquait 04:56. Contrairement à ses habitudes, Lock décrocha.

Avant même d'avoir porté le téléphone à son oreille, il put entendre une femme à l'autre bout. Sa voix était rauque et essoufflée, comme si elle avait beaucoup pleuré.

Lock écouta une seconde, tandis que sous ses pieds un autre rocher venait percuter l'un des pilotis en bois soutenant la maison.

— Madame ? Est-ce que vous m'entendez ? dit-il doucement. Êtes-vous en danger ?

Il y eut quelques secondes de silence. Puis la femme reprit la parole.

— Pas dans l'immédiat, mais oui, je cours un grand danger. Vous

aidez les gens dans ma situation, n'est-ce pas ?

Oh, bon sang, se dit Lock, c'est reparti. À eux deux, son associé, Tyrone Johnson, et lui attiraient une douzaine d'appels extravagants par semaine. Des gros durs qui vivaient dans le sous-sol de leurs parents, lisaient trop de bandes dessinées et voulaient avoir une chance de les suivre dans leurs aventures ; des illuminés, du genre à porter des chapeaux en papier aluminium et à gober toutes les théories du complot, qui cherchaient à prévenir Lock de la manière dont le gouvernement tentait de contrôler les pensées de la population. Et la troisième catégorie, que Ty, au grand dam de Lock, avait tendance à encourager, regroupait ce qu'ils appelaient les damoiselles en détresse, des femmes qui inventaient souvent toutes sortes de menaces (petits amis abusifs, rôdeurs, psychopathes) pour obtenir un rendez-vous.

Il avait le pressentiment que cet appel appartenait à la troisième catégorie.

— Madame, si votre vie est en danger, vous devez appeler le 911 et vous adresser au département de police de votre quartier. Je suis sûr qu'ils seront en mesure de vous aider.

Cette fois, la femme parut presque furieuse.

— De qui croyez-vous que je tiens votre numéro ?

Lock était déconcerté.

— Je vous demande pardon ?

— Je m'appelle Raven Lane. Je suis harcelée. L'unité de gestion des menaces du LAPD m'aide actuellement, mais il s'est passé quelque chose. J'ai besoin d'une protection supplémentaire. Ils m'ont dit de vous appeler.

Depuis qu'il travaillait à Los Angeles, Lock connaissait parfaitement l'unité de gestion des menaces du département de police, ou UGM. Elle avait été mise en place en 1989, année où la Californie avait promulgué ses premiers textes de loi anti-harcèlement. Exerçant en plein cœur de l'industrie du divertissement, les policiers qui y travaillaient ne chômaient pas. Lorsqu'il s'agissait de simples quidams, ils ne s'impliquaient généralement qu'à partir du moment où le harcèlement ou les menaces étaient jugés graves. Lock savait que la plupart du temps, les victimes étaient anonymes. Parfois, il suffisait qu'un individu louche tombe sur une page Facebook pour que tout un monde de malheurs s'ouvre devant une victime qui ne s'y attendait absolument pas. Il savait aussi que les affaires de harcèlement étaient embrouillées et complexes.

— Mais pourquoi, si l'UGM vous aide, avez-vous besoin de moi ?

— L'UGM fait un super boulot, mais une alarme en cas d'urgence et une voiture de police patrouillant devant chez moi deux fois par nuit ne vont plus suffire. J'ai besoin que quelqu'un arrête ce maniaque

avant qu'il ne me fasse du mal.

Lock soupira. En règle générale, et à l'exception des comédiens australiens à grande gueule, il ne faisait pas dans la défense privée. Bien sûr, si on le cherchait, on le trouvait plutôt deux fois qu'une, mais il ne chassait pas les harceleurs pour se charger lui-même de faire régner la justice. Dans le monde réel, un tel comportement avait tendance à vous faire atterrir en prison. Or, après son expérience récente en tant qu'infiltré dans l'une d'entre elles, il savait qu'il n'aimait pas beaucoup ce genre d'établissement.

À l'autre bout de la ligne, la femme semblait avoir interprété son mutisme.

— Écoutez, je ne vous demande pas de tuer ce type. Seigneur, je ne sais même pas de qui il s'agit.

Lock ne disait toujours rien, comptant sur elle pour combler le silence.

— J'ai les moyens de vous payer, si c'est ce qui vous inquiète.

— Ce n'est pas aussi simple, dit Lock en levant les yeux vers Carrie qui descendait les escaliers, les yeux encore tout ensommeillés et Angel décrivant des cercles sur ses talons.

— Alors laissez-moi éclaircir la situation, dit la femme. Ce matin, j'ai trouvé un cadavre dans le coffre de ma voiture. Je suis presque sûre que c'était celui d'une femme.

— Presque ? demanda Lock, soudain intéressé.

— Difficile à dire, répondit la femme. Elle n'avait pas de tête.

Six

Alors que la Range Rover de location de Lock quittait l'autoroute de la Pacific Coast pour s'engager dans le tunnel McClure conduisant à l'autoroute 10, Carrie leva les yeux de l'écran de son BlackBerry.

— C'est une star du porno, annonça-t-elle.

— Ah bon ? fit-il d'un ton évasif.

Les mots « cadavre sans tête » avaient aussitôt mis Carrie en alerte. Une journaliste n'est jamais vraiment en vacances, avait-elle expliqué à Lock, alors qu'ils enfilaient tous les deux leurs vêtements à la hâte. Angel avait elle aussi insisté pour se joindre à eux, et elle était recroquevillée à l'arrière, passant de temps à autre la tête entre leurs sièges, tout enthousiaste à la perspective d'un petit voyage en voiture improvisé.

— Tu veux que je te lise sa filmographie ? lui demanda Carrie.

— Certains de ses films ont été primés ?

Carrie déroula la liste.

— Pas de nominations aux Oscars, mais *Baise-moi je rêve*, c'est un titre accrocheur.

Elle resta un moment silencieuse.

— Tu vas vraiment assurer la protection de cette femme, Ryan ?

Lock la regarda.

— Tu ne crois pas que je devrais ? Tu sais, même les stars du porno ont le droit d'être en sécurité.

Il indiqua de la tête le BlackBerry de Carrie.

— Qu'est-ce que tu as d'autre ?

Carrie étudia l'écran un moment.

— Ouah.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Lock.

— Et bien, elle n'est pas comme je me l'étais imaginée.

— Tu te l'étais imaginée comment ?

— Blonde, très siliconée, des seins énormes. Une fille en plastique, quoi.

— Et ce n'est pas le cas ?

Carrie se renfrogna légèrement en plissant le front. Lock trouvait cela rassurant. Après des semaines passées à Los Angeles, il commençait à s'habituer à l'absence totale de mouvements faciaux. Tout le monde ici avait le look Botox, qui laissait les visages lisses et dénués de la moindre expression. Qu'ils soient heureux, tristes ou en colère, ils avaient toujours la même mine. Ajoutez cela à l'habitude qu'ils avaient de ponctuer chaque phrase comme si c'était une

question, même quand ce n'en était pas une, et les interactions quotidiennes les plus banales devenaient un véritable terrain miné.

— Non, reprit Carrie. Elle est belle, pas fausse du tout et elle a l'air… je ne sais pas, fragile, en quelque sorte.

Sur le tableau de bord, l'icône de la jauge d'essence s'alluma. Lock chercha sur son GPS la station-service la plus proche et changea de voie, prêt à emprunter la prochaine sortie.

À la station-service de Fairfax, il tendit sa carte de crédit au pompiste par la vitre de sa portière, avant de sortir faire le plein. Carrie s'appuya de l'autre côté de la Range Rover pour le regarder faire.

— Tu sais, quand tu dis parfois que ce que les gens appellent leur sixième sens, c'est en fait toutes les données qu'ils assemblent sans être capables d'en tirer une conclusion ?

Lock leva les yeux sur elle.

— Oui ?

— Et bien, s'il y a un risque réel que quelque chose de grave lui arrive, il te reste à répondre à une question.

— Est-ce quelqu'un de bien ou pas ? dit-il en lui souriant.

Il la trouvait belle et se sentit une fois de plus chanceux qu'elle ait décidé d'être avec lui.

— Et son métier ne fait pas d'elle une mauvaise personne, répondit Carrie.

Lock réprima un bâillement. La lumière vive de l'automne se reflétait sur les pare-brise des voitures qui arrivaient en sens inverse. Carrie avait raison. Elle avait toujours raison. Alors pourquoi se sentait-il toujours mal à l'aise à l'idée d'accepter cette mission ?

Il faisait déjà jour lorsqu'ils arrivèrent, mais la rue de Raven Lane grouillait toujours de véhicules d'urgence — deux fourgons de la division d'enquête scientifique, un van du bureau du médecin légiste et les voitures de police habituelles, officielles et banalisées. Lock se gara à une vingtaine de mètres derrière un véhicule du LAPD et sortit. Il héla un agent en uniforme :

— Vous avez toujours un chef d'équipe par ici ? lui demanda-t-il.

Lock savait d'expérience que sur chaque scène de crime, il y avait généralement un capitaine désigné pour coordonner la sécurité des lieux afin que tous les autres puissent faire leur travail sans risquer la contamination des indices potentiels. Depuis le procès d'O. J. Simpson, où des séquences avaient été filmées sur lesquelles on voyait des agents de police marcher sur les lieux du crime sans le matériel approprié visant à empêcher l'altération des preuves, le LAPD se montrait extrêmement pointilleux sur ces questions. Une hiérarchie

définie avec précision sur les lieux d'un crime était la clé pour s'assurer qu'il n'y aurait aucun raté susceptible d'être utilisé plus tard par un avocat de la défense.

L'homme en uniforme le regarda.

— Et vous êtes ?

Lock lui donna son nom et la raison de sa présence. L'agent le dévisagea.

— C'est une scène de crime, Monsieur. Vous allez devoir attendre cette jeune femme jusqu'à ce que l'on ait terminé de l'interroger. C'est compris ?

Lock n'était ni surpris ni fâché de la réaction de l'agent de police. S'il avait occupé le même poste, il aurait eu la même réponse que lui. Les policiers considéraient les agents de sécurité privés comme des aspirants policiers. D'après l'expérience de Lock, c'était d'ailleurs souvent le cas.

Il rejoignit sa voiture, où il fut accueilli par les aboiements d'Angel. Carrie était au bout de la rue, à l'écart de la scène de crime. Elle parlait avec quelques voisins.

— Plus d'infos ? lui demanda Lock lorsqu'elle eut quitté le couple avec lequel elle discutait.

— Nada. Raven Lane est très secrète. La plupart des voisins ignoraient jusqu'à hier soir ce qu'elle pouvait bien faire de sa vie. Ou du moins, c'est ce qu'ils disent. Je ne suis pas sûre qu'un homme admette reconnaître une star du porno devant sa femme.

Ils attendirent encore quelques heures, puis Lock composa le numéro de téléphone portable que lui avait donné Raven. Elle décrocha immédiatement.

— Je suis au bout de la rue, lui dit-il.

Maintenant qu'elle avait eu le temps de se ressaisir, peut-être avait-elle changé d'avis quant à son appel à l'aide. Il espérait que ce soit le cas.

— Je vais voir s'ils me laissent partir, dit-elle. Le type de l'unité de gestion des menaces est ici, lui aussi. Vous aimeriez lui parler ?

— Ce serait formidable, dit Lock.

Il sortit de sa voiture et jeta un coup d'œil dans la rue. L'homme en uniforme auquel il s'était adressé un peu plus tôt, et qui aidait à présent à boucler le périmètre, lui lança un regard froid. Lock agita les doigts de sa main droite dans sa direction. L'agent se pencha vers son collègue et lui dit quelque chose. Quoi que ce soit, ce ne devait pas être très élogieux.

Lock l'ignora et se concentra sur la maison devant laquelle se massaient tout un tas de véhicules stationnés. Il y en avait au moins six, rangés sur le bas-côté.

La Vallée de San Fernando, où ils se trouvaient à présent, était

moins chère que la moyenne en matière d'immobilier dans les quartiers ouest de la ville. Elle comptait de charmants faubourgs, ainsi que des quartiers un peu moins bien fréquentés. On était assez loin de la côte et, comme son nom l'indiquait, la topographie des lieux garantissait un climat plus chaud. En plein été, la température pouvait atteindre 49 °C pendant plusieurs semaines d'affilée. Cependant, malgré une météo étouffante et un marché de l'immobilier aléatoire, Lock se figurait que la maison qu'il avait en face de lui ne devait guère coûter moins d'un million de dollars.

Avec sa pelouse impeccablement entretenue et parsemée d'arroseurs automatiques en forme de fleurs, sa façade extérieure fraîchement peinte en blanc et sa porte d'entrée en chêne blanc lasuré, ce n'était certainement pas le genre d'endroit que l'on associait à une strip-teaseuse. Bien sûr, la porte de garage grande ouverte jurait avec le voisinage : elle fourmillait d'experts scientifiques. À l'intérieur, il put entrapercevoir ce qu'il supposa être la voiture de Raven, une BMW berline bleu foncé.

Lock était si occupé à observer la maison et l'activité incessante qu'il remarqua à peine la femme qui franchissait le cordon de police pour se diriger vers lui. Ses cheveux noirs étaient attachés en queue de cheval, révélant des traits délicats. Les yeux violets les plus saisissants qu'il ait jamais vus surmontaient des pommettes hautes et un petit nez retroussé. Elle marchait d'un pas décidé, regardant droit devant elle, mais il y avait aussi quelque chose de vulnérable chez cette femme. Aussitôt, la maison à un million de dollars prenait tout son sens.

C'était une femme pour laquelle les hommes devaient être prêts à se battre. Et de la plus malsaine des manières, il semblait bien, en effet, que l'un d'entre eux ait déclaré la guerre.

Sept

À côté de Raven, un homme bedonnant à la tignasse noire et frisée, portant un pantalon gris et une chemise blanche autour de laquelle était passé un étui à revolver, s'efforçait de rester à sa hauteur. Lock supposa qu'il s'agissait de l'un des officiers de l'unité de gestion des menaces du LAPD. Il espérait qu'il était doué pour arrêter les maniaques, car à en juger par le bourrelet de graisse au-dessus de sa ceinture, il était évident qu'il ne serait pas très utile s'il fallait les attraper dans le cas où ils s'en prendraient à Raven.

Lorsqu'elle fut à quelques mètres de lui, il remarqua que Raven transportait un sac plein à craquer. Peut-être avait-elle fait ses bagages. Il ne pouvait pas l'en blâmer.

Elle ralentit en arrivant à son niveau et lui tendit la main.

— M. Lock ?

La main de Lock se referma sur la sienne, mais elle la lui serra avec une poigne qui le surprit.

— Je suis désolé que nous ayons à nous rencontrer en de telles circonstances, dit-il. Comment tenez-vous le choc ?

Raven haussa les épaules.

Il gardait les yeux rivés sur son visage. Ne pas regarder les seins d'une femme, même si elle n'en avait pas, était le meilleur moyen d'établir de bons rapports professionnels avec une jeune cliente séduisante.

— Vous avez cherché mon nom dans Google en venant, n'est-ce pas ? demanda Raven.

— Pourquoi dites-vous cela ? lui répondit Lock, légèrement décontenancé par son style direct.

— La façon dont vous me regardez. Les types qui savent qui je suis agissent plutôt bizarrement quand ils me rencontrent. Soit ils sont hyper agressifs s'ils sont entre amis, soit on dirait que c'est leur premier jour d'école et que leur maman a oublié de passer les chercher à l'heure de la sortie. Mais vous, vous êtes différent. Vous essayez de me donner l'impression que je suis comme n'importe quelle personne normale.

Lock sourit.

— Et vous ne l'êtes pas ?

Elle secoua la tête.

— Maintenant, vous êtes étonné que je ne sois pas une bimbo. Vous savez, les gens croient que, parce que je me sers de ma sexualité pour vivre, c'est le seul atout dont je dispose. Je me trompe, M. Lock ?

Lock sourit à nouveau.

— Je l'ignore.

Elle se tourna vers le policier qui se tenait derrière elle.

— Voici Lawrence Stanner, de l'UGM.

Stanner et Lock échangèrent une poignée de mains.

— Lawrence peut vous faire un résumé de ce qu'ils savent sur ce taré qui me harcèle, dit Raven.

Lock nota mentalement qu'elle appelait le policier par son prénom.

— En fait, je ne peux pas, l'interrompit Stanner. Nous avons une enquête pour homicide en cours.

Lock hocha la tête.

— Je comprends.

Il serait toujours à temps de travailler sur le partage d'information une fois qu'ils auraient établi quel serait son rôle dans cette affaire, si tant est qu'il en ait un à jouer.

Une ambulance des services d'urgence passa près d'eux sans se presser, les sirènes éteintes.

— Alors, vous voulez que je m'assure qu'il ne vous soit fait aucun mal le temps que la police mette la main sur ce type ? demanda-t-il.

Il s'attendait à ce que Stanner s'irrite un peu à l'idée qu'il cherche à usurper le rôle du LAPD, mais Stanner n'eut aucune réaction et se contenta de passer la main dans ses boucles noires aussi enchevêtrées que des fils de paille de fer.

— Vous avez tout compris. Maintenant, fit Raven en ouvrant son sac à main pour en sortir une liasse de billets attachés par le papier blanc de la banque, voici le paiement de votre première semaine.

Elle hésita un instant.

— Si cela vous convient !

Lock fit de son mieux pour ne pas paraître surpris en voyant la somme qu'elle lui brandissait sous le nez.

— Vous transportez toujours ce montant en liquide sur vous ? lui demanda-t-il.

Il devait y avoir près de dix mille dollars dans la liasse.

— D'habitude, je n'ai que des billets d'un dollar, répondit Raven en esquissant un sourire. Je veux dire, ce sera suffisant, non ?

Lock recula de quelques pas tout en s'assurant de ne pas la quitter des yeux.

— Écoutez, je vais vous faire économiser une majeure partie de cet argent. Allez vous acheter un billet d'avion en première classe. Ne dites à personne où vous allez. Achetez un billet de dernière minute pour New York. Puis prenez un autre vol en direction de l'Europe. Allez visiter le Vatican. Saoulez-vous en Irlande. Mangez des escargots en France. Mais partez loin d'ici jusqu'à ce que la police ait fait son travail.

Raven ferma les yeux, le visage soudain las.

— J'aimerais pouvoir le faire, croyez-moi. Mais ce n'est pas envisageable. J'ai des responsabilités ici.

— Mme Lane, fit Lock. Votre principale responsabilité est de rester en vie. Toutes les autres responsabilités que vous avez à assumer ne pourront pas l'être si vous ne respirez plus.

Raven jeta un coup d'œil à sa montre. C'était une Cartier. On aurait bien dit une vraie, et non l'une de ces imitations fabriquées à Hong-Kong et que l'on pouvait trouver sur tous les marchés de Los Angeles. Lock avait voulu en acheter une à Noël pour Carrie, mais même si ses affaires étaient florissantes, le prix l'avait effrayé. Elle le regarda et Lock se sentit soudain attiré par la douce nuance violette de ses yeux.

— Je ne voudrais pas me montrer impolie, mais j'ai besoin d'être protégée. On m'a dit que vous étiez la meilleure personne pour me rendre ce service, votre prix sera le mien.

Lock leva la main pour l'arrêter.

— Qui vous a dit que j'étais le meilleur ?

— Lawrence. Il savait que vous travailliez dans le coin. Bon, allez-vous m'aider ? Parce que si vous ne voulez pas, je dois trouver quelqu'un d'autre qui acceptera.

Stanner s'avança et entraîna Lock à l'écart.

— Nous devons couvrir les hommes politiques de la ville, toutes les écoles de Los Angeles, beaucoup de personnes à Hollywood, plus les cas de harcèlement aggravé, et vous ne préférez pas savoir sur combien de cas nous travaillons en même temps. Nous ne demanderions jamais à un citoyen d'avoir à payer pour une aide supplémentaire, mais avec les problèmes de budget que rencontre l'État, et si les personnes en question ont les fonds nécessaires…

Il se tut.

Lock jeta un coup d'œil derrière lui, en direction de la maison. L'un des experts s'éloigna du coffre de la voiture et il aperçut brièvement le buste et le moignon de cou scellé par une feuille de plastique transparent.

— Avez-vous une idée de la personne à laquelle appartient le corps dans le coffre ?

Il avait posé sa question à Stanner.

Stanner le dévisagea.

— Désolé, j'oubliais, reprit Lock.

— La procédure, fit Stanner.

Lock prit un moment pour réfléchir à la situation. Raven était victime de harcèlement : la présence de Stanner ne le confirmait que trop bien. Le corps dans le coffre traduisait la menace réelle qui pesait sur sa vie — si elle ne l'avait pas mis elle-même là-dedans, ce qui était une possibilité. Il écarta cependant cette idée et se dit qu'il y avait

décidément une mission à accomplir, et que Raven avait bien les fonds nécessaires pour la financer.

D'un autre côté, quelque chose clochait dans toute cette histoire. Pourquoi un harceleur aurait-il jeté un cadavre sans tête dans le coffre de Raven alors que, pour les mêmes efforts, il aurait pu kidnapper Raven elle-même ? Ça ne collait pas.

— Alors, qu'en dites-vous, M. Lock ? lui demanda Raven.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, une femme rousse en robe de chambre sortit de la maison voisine. Après avoir repoussé un agent de patrouille qui se mettait au travers de son chemin, elle se dirigea droit vers eux. Instinctivement, Lock fit un pas devant elle, se positionnant entre Raven et la furie au moment où elle l'apostrophait.

— Nous savons qui vous êtes, vous savez, s'égosilla la femme, et comment vous gagnez votre vie. Personne ne veut d'une femme comme vous pour voisine. Nous avons des enfants.

Lock perçut l'étonnement et la détresse sur le visage de Raven, qui avait viré au rouge cramoisi. Il alla au-devant de la femme.

— Partez d'ici.

Stanner fit un signe de la tête à l'agent de patrouille le plus proche.

— Jimmy.

Fulminant toujours contre Raven, la femme fut reconduite chez elle. Lock se tourna vers Raven, mais elle rebroussait déjà chemin en direction de sa maison, la tête basse en signe de défaite.

— Attendez, s'exclama-t-il. Je dois d'abord passer un coup de téléphone. Je dois soumettre votre proposition à mon associé.

Après avoir extrait son téléphone du fond de sa poche, il activa la fonction de numérotation abrégée et appela Ty Johnson. Ils s'étaient rencontrés à l'armée. Ty faisait alors partie du corps des Marines et Lock servait au sein de la police militaire royale britannique, mais depuis qu'ils travaillaient ensemble dans le domaine de la sécurité privée, Ty exerçait le rôle de second. Ty n'allait pas être ravi de ce réveil, et encore moins ravi que Lock lui demande d'annuler les vacances qu'il s'apprêtait à prendre.

Ty décrocha à la quatrième sonnerie.

— Je suis en visite dans ma famille, mec.

— J'ai besoin de toi à LA tout de suite.

— Je ne sais pas si je peux le faire, mon pote. Qui est le client ? Écoute, si c'est un de ces gars d'Hollywood, oublie tout de suite. Ils demandent beaucoup trop de travail.

Lock sourit à part lui, prêt à abattre sa carte maîtresse.

— C'est une artiste de scène. Et il est évident qu'elle va nous demander beaucoup de travail.

Il sentit qu'il avait piqué la curiosité de Ty.

— Elle ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Lock lui répondit. Il entendit bafouiller à l'autre bout de la ligne

— La Raven Lane ? Tu veux dire — la star du porno ?

— Laisse tomber, dit Lock. Tu rends visite à ta famille. Je n'aurais pas dû te déranger.

En bruit de fond, Lock entendit Ty sauter au bas de son lit.

— Non, ça va, mec. La dame a des ennuis. Je ne suis qu'à Long Beach de toute façon. La famille peut attendre.

Huit

Le soleil couleur d'orange sanguine s'élevait au-dessus des toits de tuile rouge lorsque le fourgon du bureau du médecin légiste partit, emportant à l'arrière le cadavre sans tête. Tout au long de la rue, la lumière du jour dépouillait peu à peu de leur caractère menaçant les lanternes d'Halloween perchées sous les porches des maisons et les décorations en papier en forme de fantômes et de gobelins accrochées à l'intérieur des fenêtres.

Avec la lumière du petit matin, les vents de Santa Ana avaient recommencé à souffler, et les bourrasques chaudes semblèrent transporter avec elles une nuée de paparazzis — il y avait eu des fuites à propos de l'identité du corps sans tête. La chaleur en sommeil, repoussée dans le sol à la tombée de la nuit, baignait à nouveau les trottoirs, augmentant la température et échauffant les esprits. D'autres voitures de patrouille arrivèrent, avec des agents en uniforme chargés de contenir la foule naissante.

On parlait aussi d'un feu de broussailles au nord de Malibu, le premier de la saison, et Lock fut soulagé qu'ils aient emmené Angel avec eux au lieu de la laisser à la maison de plage.

Près des barrières en bois érigées au bout de la rue, l'un des voisins de Raven essayait de négocier son passage à travers la cohue. Un paparazzi plus agressif que les autres commença à le prendre en photo, et le type sortit de sa voiture pour protester, l'abreuvant d'un chapelet de mots en P.

— Putain, qu'est-ce que tu fous, toi ? Putain ! tonnait-il. J'ai mes enfants à l'arrière, et toi tu prends des photos ? Va te faire foutre avec ta vie de merde, connard !

L'agent de patrouille auquel Lock avait parlé un peu plus tôt s'interposa pour tenter d'apaiser le jeu, menaçant les deux hommes d'aller terminer leur conversation en prison s'ils ne se calmaient pas. La journée s'annonçait longue, songea Lock, qui avait réussi à passer cinq minutes avec Carrie.

— Je crois que j'ai le nom de la victime, dit Carrie en baissant la voix. Cindy Canyon. Son vrai nom était Melanie Spiteri. C'était une actrice X, tout comme Raven.

— Était-elle harcelée, elle aussi ? demanda Lock.

Carrie haussa les épaules.

— Tout ce que j'ai pour l'instant, c'est son nom. Tu crois que c'est peut-être le même type ?

— Tu ne penses pas que c'est une possibilité ?

— Je croyais que les harceleurs avaient tendance à se focaliser sur une seule personne.

— Ils ont aussi tendance à se révéler moins dangereux que quelqu'un prêt à découper une tête avant de fourrer le cadavre dans le coffre d'une voiture.

— C'est juste, dit Carrie. Je vais retourner à Malibu pour m'assurer que la maison va bien. Veux-tu que je m'arrange pour prolonger notre séjour ?

— Tu veux rester ici ?

Lock savait que Carrie avait des engagements à New York.

— J'ai parlé à mon réseau. Ils seraient contents pour moi si je restais quelques jours de plus.

Elle se retourna et balaya du regard le cirque familier des médias.

— Je vais devoir rester ici, s'excusa Lock.

— Ne t'inquiète pas. J'ai déjà appelé un taxi. Je ramène Angel avec moi.

Lock se pencha pour l'embrasser. Le fait que Carrie accepte que son travail ait toujours la priorité lorsqu'il était sur une mission à haut risque était l'une des qualités qu'il affectionnait tant chez elle.

— Merci.

Il passa un bras autour de ses épaules.

— Ça ne te dérange vraiment pas que je le fasse ?

Carrie tendit la main pour lui caresser les joues.

— Je te fais confiance. Et, comme je l'ai dit, chaque femme a le droit de se sentir en sécurité dans sa propre maison.

Il lui prit la main et la serra.

— Je t'aime. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Carrie sourit.

— Je sais. Et maintenant, va donner une bonne leçon au méchant.

Elle s'éloigna et siffla pour appeler Angel, puis elle prit la direction du taxi qui venait de s'arrêter devant la barrière de police. Il la regarda partir avec une pointe d'appréhension, regrettant d'avoir un travail à accomplir immédiatement. Puis il rejoignit la maison. Il y avait beaucoup de choses à faire en très peu de temps.

Les experts de la division d'enquête scientifique du LAPD finissaient leur travail initial lorsque Raven émergea de la maison, le visage dissimulé sous un sweat à capuche, une casquette de baseball et des lunettes de soleil.

— On dirait qu'ils ont terminé de me parler, dit-elle à Lock en passant près de lui. Je dois passer chercher mon frère. On peut utiliser votre voiture, n'est-ce pas ?

Lock leva la main.

— Attendez. Votre frère ?

Raven s'arrêta et se retourna.

— Il a passé la nuit dernière chez une amie. Je dois aller le chercher.

— Quel âge a-t-il ?

— Dix-sept ans.

— Il ne conduit pas ?

— Vous comprendrez quand vous le rencontrerez, dit doucement Raven en souriant à Lock.

— Il y a quelqu'un d'autre, ou votre frère et vous êtes les seuls à vivre ici ? Il est important que je le sache.

— Il n'y a que nous.

— Pas de petit ami ?

Raven le regarda par-dessus ses lunettes de soleil.

— On peut dire que je suis blasée des hommes.

— Bon, très bien.

Lock se redressa, prêt à affronter la tempête médiatique.

— Attendez-moi ici. Je rapproche la voiture.

Le trajet donna l'occasion à Lock de parler à Raven de la personne qui la harcelait, et de commencer à établir quelques arrangements de base. La surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre, même pendant un court laps de temps, allait être un véritable défi.

S'il avait été policier, il aurait essayé de l'intimider pour la persuader d'aller se cacher, bien qu'il eût sans doute manqué son effet, à en juger par son attitude jusqu'à présent. Mais il n'était pas policier, il était agent de protection rapprochée, et si les gens employaient des agents de protection rapprochée, c'était justement pour être défendus pendant qu'ils vaquaient à leurs occupations quotidiennes.

Sur leur gauche, ils purent apercevoir les grands immeubles blancs du Getty Center, en haut de la colline. Elle avait beau vivre à moins de sept minutes de là, Raven les admirait comme si elle les remarquait pour la première fois. Lock prit le calme relatif qui régnait dans sa voiture comme un encouragement.

— Alors, lança-t-il, dites-moi comment tout a commencé.

Elle expira, et passa une main dans sa chevelure noir de jais. Le soleil faisait miroiter les teintes violettes de ses yeux.

— Dans mon métier, on peut attirer des détraqués. Je veux dire, les danseuses et les stars du porno sont comme des aimants à tarés, n'est-ce pas ?

— Je sais que vous avez déjà tout rapporté aux flics, mais plus j'en saurai, mieux je pourrai vous protéger.

Raven se passa les mains sur le visage avant de s'installer plus

confortablement.

— D'accord, donc je reçois beaucoup de lettres, vous savez ?

— À votre domicile ?

Elle secoua la tête.

— Non. Et je ne dis jamais à qui que ce soit où j'habite. Je ne ramène pas d'hommes ici, non plus. Pas avec Kevin.

— C'est votre frère ?

— C'est ça. Bon, donc…

Lock remarqua qu'elle s'empressait de changer de sujet.

— J'ai une société. RLC. La Raven Lane Company. C'est à partir de là que je gère mon fanclub. La majeure partie de mon courrier atterrit dans une boîte postale que j'ai ouverte.

C'était une véritable entreprise. Plus elle parlait, et plus Lock se faisait l'image de quelqu'un qui aimait avoir le contrôle. Il s'était toujours imaginé que les gens dans la branche de Raven étaient excentriques, mais elle semblait avant tout aborder son métier comme une entreprise lucrative.

— Vous avez parlé de la majeure partie de vos courriers. Où va le reste ?

Raven fouilla dans son sac à main et en sortit un paquet de chewing-gum. Elle en offrit un à Lock, qu'il refusa.

— Si je danse dans un club, les gens m'envoient des trucs directement là-bas. Comme le petit mot.

— Y avait-il autre chose, avec ce petit mot, vous permettant de penser qu'il s'agissait de la même personne que celle qui a tué Cindy Canyon ?

Raven s'enfonça dans le siège passager.

— C'était son nom ? À la fille dans mon coffre ?

— Son nom de scène, oui. Vous la connaissiez ?

— J'en ai déjà entendu parler.

— Vous l'avez déjà rencontrée ? insista Lock.

Elle fit les gros yeux.

— Non. Bon sang, c'est quoi toutes ces questions ? Vous êtes garde du corps ou flic ?

Lock n'était certainement pas flic, et il n'aimait pas le terme « garde du corps ». Il éluda la question.

— Plus j'en saurai sur votre situation, et plus je vous protégerai efficacement. Avant que le corps n'atterrisse dans votre coffre…

Il se crispa. Depuis quelques minutes, une Honda Accord bleue roulait derrière eux sur l'autoroute. Il avait accéléré et changé de voie, mais elle les avait suivis. À présent, alors qu'il avait ralenti et indiqué qu'il bifurquait à la prochaine sortie, son clignotant s'était allumé.

— Il y a un problème ? demanda Raven.

— La Honda bleue, environ trois voitures derrière nous. Elle nous

suit depuis que nous avons quitté votre maison.

Neuf

Raven se retourna sur son siège pour jeter un coup d'œil, mais Lock lui attrapa le bras.

— C'est mieux s'ils ne savent pas qu'on les a repérés, dit-il, changeant brusquement de voie pour venir se ranger derrière une Volkswagen Coccinelle noire.

Il vérifia à nouveau dans son rétroviseur. Il aperçut le conducteur de l'Accord. Blanc ou latino-américain à la peau claire. La petite vingtaine. Un peu débraillé. Il les gardait attentivement en ligne de mire en essayant de ne pas être trop flagrant, en vain.

D'après ce que Lock se figurait quant au profil du harceleur que le LAPD recherchait, plusieurs caractéristiques étaient réunies. Il y avait aussi d'autres éventualités, mais dans ce genre de situation, il était toujours plus prudent d'imaginer le pire et de travailler à partir de cette supposition.

Il s'enfonça dans le siège conducteur et observa la circulation derrière eux, dans le rétroviseur extérieur. La Honda se décala. Le conducteur ne les quittait pas des yeux, cela ne faisait aucun doute.

Dans un monde idéal, il aurait eu le temps d'obtenir un point détaillé de la part du LAPD, afin de pouvoir établir une évaluation complète des risques. Il aurait pu suivre Raven dans sa routine quotidienne, épauler l'équipe de sécurité à sa maison, s'assurer qu'ils avaient les hommes et les équipements appropriés, y compris des véhicules blindés si nécessaire. Il aurait pu étudier ses projets pour la semaine et effectuer une reconnaissance des lieux en amont, pour éviter toutes les mauvaises surprises. Mais le monde n'était pas idéal. Si c'était le cas, le métier qu'il faisait n'existerait même pas.

En temps normal, Lock aurait déjà tendu la main pour charger son SIG Sauer 226, mais c'était Los Angeles et un permis de port d'arme dissimulée était pratiquement impossible à obtenir pour quelqu'un qui ne résidait pas dans l'État de Californie. Vous pouviez porter une arme illégalement, mais si vous vous faisiez arrêter et surprendre sans permis, une peine de prison vous pendait au nez. Ainsi, après avoir évalué les risques qu'impliquait la mission dans laquelle il s'était engagé, il avait choisi de renoncer à son arme habituelle. Et en cet instant, légal ou illégal, il commençait à le regretter. Los Angeles était la ville des voitures armées, et les méchants ne s'embarrassaient généralement pas des détails administratifs tels que les permis de port d'arme dissimulée.

Il jeta un coup d'œil à Raven. Son visage était pincé et anxieux.

— Avez-vous le numéro de Stanner ou de quelqu'un de l'UGM ?

— Pourquoi ?

— Un numéro d'appel d'urgence.

Elle ouvrit son sac et en sortit un paquet de cigarettes.

— Je croyais que c'était la raison de votre présence ici. Pour les cas d'urgence.

— Vous en avez un ou pas ?

— Si j'ai peur et que je ne me trouve pas à proximité de l'alarme à utiliser en cas de danger, on m'a dit d'appeler le 911.

Évidemment, se dit-il, tout en prenant son téléphone pour passer lui-même l'appel. Il donna à l'agent qui lui répondit leur position sur l'autoroute, soit à environ trois kilomètres de la sortie Sepulveda, et remit le téléphone dans sa poche. Ce faisant, il aperçut l'Accord dans son rétroviseur. Le conducteur lui faisait signe de se ranger sur le bas-côté.

— Qu'est-ce qu'il fait maintenant ? grommela Raven.

La Honda n'était qu'à une voiture de distance derrière eux et, à en juger par les feux de freinage des voitures tout autour, elle tentait de se rapprocher. Lock se raidit. Aucune trace de la patrouille des autoroutes ni d'un représentant des forces de l'ordre quel qu'il soit n'était visible dans les environs. Si leur poursuivant tentait d'agresser Raven, il serait sa seule défense.

Alors que la Honda les rattrapait, il put avoir une meilleure vue sur le conducteur. De longs cheveux gras, une fine barbe rasée en ligne droite sous la lèvre inférieure, comme c'était la mode dans les milieux branchés, et une paire de grosses boucles d'oreilles.

Au-devant, la circulation dense commençait à former un goulot d'étranglement, forçant les véhicules à s'arrêter, phénomène courant dans une ville où les structures autoroutières tournaient souvent à plus de quatre-vingt-dix pour cent de leur capacité maximale. La sortie suivante où, selon toute probabilité, la patrouille des autoroutes les attendait, était encore à près d'un kilomètre.

Lock fit une queue de poisson à une mère de famille débordée, qui conduisait sa Saturn avec les coudes tout en se passant du rouge à lèvres d'une main et tenant son téléphone portable dans l'autre. Il se rabattit doucement sur la voie extérieure.

Le conducteur de la Honda bleue se frayait toujours un chemin vers eux, entre les colonnes de voitures qui ralentissaient. Lock le vit détacher une main du volant et se mettre à fouiller sur le siège passager.

Avisant la bande d'arrêt d'urgence à côté d'eux, Lock donna un brusque coup de volant tout en accélérant. Le conducteur de la Honda les imita aussitôt, s'engageant dans la voie déserte. Les gens les dévisageaient par les vitres de leurs voitures.

— Baissez-vous ! lança Lock à Raven, tout en tirant son siège vers l'arrière pour lui permettre de se blottir dans l'espace prévu pour les pieds. Bon sang !

Devant eux sur la bande d'arrêt d'urgence, un énorme camping-car se profilait à travers le pare-brise. Lock enfonça la pédale de frein, évaluant les échappatoires possibles.

À la droite du camping-car, la paroi en béton qui longeait la bande d'arrêt d'urgence était trop raide pour qu'ils puissent s'y engager. Sur leur gauche se dressait un solide mur de voitures.

Jetant à nouveau un coup d'œil derrière eux, Lock put constater que le conducteur de la Honda se rapprochait dangereusement. Il avait les sourcils froncés d'un air agressif, et ses épaules étaient voûtées tant il se cramponnait au volant ; on aurait dit un taureau fou de rage, comme l'exprimait clairement son langage corporel.

— Bon, nous allons nous arrêter dans un instant. Quand nous serons à l'arrêt, je veux que vous restiez aussi recroquevillée devant le siège que possible. Compris ?

Raven hocha la tête, le visage blême de peur.

La Range Rover de Lock était toujours en mouvement lorsqu'il se baissa et tira sur le frein à main, tout en se débarrassant de sa ceinture de sécurité. Le véhicule s'arrêta dans un soubresaut et il se rua dehors. Toujours baissé, il courut jusqu'à l'angle de la voiture, puis pencha la tête pour jeter un coup d'œil furtif.

La Honda s'était arrêtée, elle aussi, et le conducteur était en train d'en descendre. Seuls son bras et sa main gauches étaient visibles.

Lock restait baissé. Puis le conducteur le repéra et ils se dévisagèrent froidement pendant un long moment. Lock remarqua que la main droite du conducteur bougeait toujours, à l'intérieur de la Honda.

Ce fut ce mouvement qui décida Lock une bonne fois pour toutes. Prenant appui sur son pied arrière, il s'élança dans sa direction. Sa vision s'étrécit et il aperçut une forme noire dans la main du conducteur.

Lock bondit, et plaqua violemment le conducteur au sol, torse contre terre. C'était le genre de plaquage qui, dans la plupart des sports de contact, vous aurait valu une sérieuse période sur le banc de touche, voire un bannissement à vie.

Le conducteur poussa un cri de douleur et son épaule vint frapper le rebord de la portière ouverte. Lock était sur lui, à la recherche de l'objet qu'il cachait dans sa main droite. Il lui arracha un appareil photo numérique noir, muni d'un téléobjectif, dont la lanière était enroulée autour de son poignet.

— Putain, qu'est-ce qui te prend ? protesta le conducteur, tandis que Lock se redressait. Ça va pas bien ?

Au loin, Lock pouvait entendre les sirènes. Tout autour d'eux, les gens semblaient pendus à leurs téléphones. Il les soupçonnait de ne pas appeler chez eux pour connaître le menu du déjeuner. Il s'agenouilla près du conducteur.

— Où avez-vous mal ? demanda-t-il en feignant la compassion.

— Ici, fit le conducteur en se frottant l'épaule.

— Là ? demanda Lock, avant d'asséner un violent coup de poing contre la blessure.

Le conducteur poussa un hurlement. Pas de mots. Juste un grognement guttural de supplicié.

De l'autre côté de l'autoroute, une voiture de patrouille remontait à toute vitesse la bande d'arrêt d'urgence dans leur direction. Elle allait à contre-courant de la circulation, tous gyrophares et toutes sirènes dehors.

Lock se pencha vers le conducteur.

— C'est quoi ton nom ?

Le conducteur jeta un regard circulaire, mais Lock appuya une phalange à la base de sa colonne vertébrale, suffisamment fort pour lui remettre les idées en place.

— Ton nom.

— Raul Dominguez.

La voiture de patrouille s'arrêta à leur niveau. Lock choisit soigneusement ses mots.

— Très bien, Raul, écoute-moi attentivement. Jusqu'à ce que ce psychopathe soit arrêté, je partirai du principe que toute personne qui poursuit ou harcèle Raven Lane représente une menace pour sa vie, et je réagirai avec la force appropriée, allant jusqu'à tuer s'il le faut, pour assurer sa sécurité.

Il marqua une pause pour laisser ses paroles faire leur effet.

— Alors, je veux que tu passes le mot à tous ceux qui croient pouvoir gagner de l'argent facilement en la prenant en photo. Le reflet sur un objectif d'appareil photo et le reflet sur le canon d'une arme sont similaires. Et c'est ce que j'expliquerai au juge. Tu m'entends ?

Raul regardait droit devant lui.

— M'agresser parce que je fais mon boulot, quelle merde ! Il faut bien vivre.

Lock regarda derrière lui, en direction de Raven qui était sortie de la Range Rover, le visage pâle et les traits tirés par la fatigue de ses dernières épreuves.

— Tu vas avoir encore plus de mal à gagner ta vie si je te casse les deux jambes.

Dix

Ses yeux en amande étaient révélateurs. Ils étaient légèrement bridés sur les coins intérieurs. Dans un visage particulièrement rond, dont la langue dépassait un peu de la bouche, ces yeux expliquaient pourquoi Raven ne voulait pas quitter le pays, et par conséquent pourquoi elle avait besoin des services de quelqu'un comme Lock. Son frère, Kevin, était trisomique.

Kevin et Raven se serraient dans les bras. La chaleur de leur relation était poignante.

— Tu t'es bien amusé avec Wendy ? demanda Raven à son frère.

Lock remarqua des trémolos dans sa voix. La tension des derniers événements commençait à la rattraper.

— Oui. On a regardé un film, fit Kevin.

En se séparant de sa sœur, Kevin regarda Lock pendant une longue seconde, presque comme s'il s'attendait à apercevoir une lueur de pitié dans ses yeux. Lock se demanda quel effet cela faisait de traverser la vie, quand la première réaction que les gens avaient à votre égard était la pitié, le choc, ou parfois, un certain malaise. Cette seconde fugace, avant que le rideau de la politesse ne soit tiré sur leur réaction instinctive, devait abriter des milliers de petites blessures.

Éduqué pour traiter tout le monde de la même façon, il sourit et tendit la main.

— Kevin, je suis Ryan Lock. Je suis un ami de ta sœur.

Le pli unique sur la paume de Kevin venait confirmer, s'il en était besoin, son syndrome. Il confirmait aussi la sensation qu'avait Lock d'avoir bien agi en acceptant cette mission. Protéger les plus vulnérables était ce qu'il faisait de mieux. Et, quelle que soit la façon dont on le présentait et les platitudes politiquement correctes qu'exigeait la société, Kevin était plus vulnérable que la plupart des garçons de dix-sept ans.

Derrière Kevin se tenait une fille du même âge, qui présentait les mêmes caractéristiques physiques.

— Je m'appelle Kevin.

Il désigna la fille du pouce, par-dessus son épaule.

— Et voici Wendy. Nous allons nous marier quand elle aura dix-huit ans.

Derrière Lock, Raven et la mère de Wendy haussèrent les sourcils en même temps. De toute évidence, se dit Lock, ce n'était pas nouveau.

— Kev, tu rassembles tes affaires ? le pressa Raven.

La mère de Wendy, la jeune cinquantaine et les cheveux blonds coupés court, leur sourit.

— Ils ont des chambres séparées quand Kevin vient dormir à la maison.

— Maman ! protesta Wendy, le visage rouge pivoine ; l'adolescente dans toute sa splendeur.

— Merci de l'avoir gardé, dit Raven.

— Aucun problème. Mais j'aimerais vous parler en privé, ajouta la mère de Wendy.

Raven se tourna vers son frère.

— Kev, qu'est-ce que je t'ai demandé ?

Kevin attrapa Wendy par la main et l'entraîna hors de la pièce, dans les escaliers. Elle gloussa devant cette démonstration de possessivité, et Raven fit les gros yeux, davantage comme une mère que comme une grande sœur.

Lock sentit que c'était une conversation que les deux femmes avaient envie de garder pour elles.

— Je vais m'assurer qu'il soit bien sage.

— Merci, dit Raven avec un sourire maladroit.

Lock gravit les escaliers à petites foulées et, guidé par les fanfaronnades de Kevin, entra dans une petite chambre isolée, dans laquelle il le trouva en train de fourrer ses vêtements dans un sac à dos.

Des bribes de paroles lui parvenaient du rez-de-chaussée. La mère de Wendy semblait faire l'essentiel de la conversation.

— Je pense que c'est pour le mieux… Du moins jusqu'à ce que toute cette affaire se tasse… Vous savez à quel point nous aimons Kevin… Ça n'a rien de personnel…

Voilà que cela commençait. L'isolement lent et graduel de Raven et de son frère. Aussi gentils, attentionnés, compréhensifs et empathiques que soient les gens, personne ne voulait se retrouver lié de près ou de loin — et à plus forte raison lier ses enfants — au psychopathe qui avait jeté le cadavre de Cindy Canyon dans le coffre de Raven. Le harceleur de Raven — en partant du principe qu'il ne faisait qu'un avec le meurtrier de Cindy — venait de remporter une autre victoire.

Ce n'était pas la première fois que Lock faisait ce constat dans les cas de harcèlement : l'isolement, lent mais sûr, de la victime. Les prédateurs humains savaient, à l'instar de leurs homologues du règne animal, que la bataille était à moitié gagnée quand leur proie était isolée du troupeau. Même inconsciemment, le pervers qui harcelait Raven devait savoir que sa mise en scène macabre aurait cet effet. Il entra dans la chambre.

— Tu veux que je t'aide à ranger ? demanda-t-il, en faisant un signe de la tête en direction du sac à dos Superman qui se trouvait sur le sol

à ses pieds.

Kevin et Wendy levèrent les yeux vers lui, mais ne répondirent pas. Il se demanda si eux aussi avaient entendu la conversation à l'étage inférieur. Au bout d'un moment, Kevin accepta en haussant les épaules.

— Superman, hein ? fit Lock, en ramassant le sac à dos. Tu sais, je suis sûr que je pourrais battre Superman si je voulais.

Kevin se leva et prit son sac.

— Pas possible. Superman pourrait te battre.

Wendy gloussa, se couvrant la bouche de la main. Lock l'aimait bien. En fait, ils formaient un joli couple. Il y avait plus de chaleur et d'affection sincère entre eux que dans quatre-vingt-dix pour cent des couples adultes qu'il connaissait.

— Si je te le dis, mon pote, dit-il en se dirigeant vers la porte. Impossible que Superman survive si on se battait l'un contre l'autre.

— Tu es un flic ? demanda Kevin.

— Quelque chose dans le genre.

— Alors pourquoi tu n'as pas de pistolet ?

— Parce que je n'en ai pas besoin.

Lock croisa les doigts dans son dos en espérant ne pas se tromper.

— Je suis comme un policier, qui protège les gens.

— C'est-à-dire ? demanda Wendy.

— Ça veut dire que je m'assure qu'il n'arrive rien de mal aux gens bien.

Raven cria dans les escaliers. On percevait la tension dans sa voix.

— Kev, il faut y aller.

Kevin descendit les escaliers avec Wendy. Lock les suivait, le sac à dos de Kevin sur son épaule. Il entendit Kevin chuchoter à l'oreille de Wendy :

— Superman le battrait, c'est obligé.

Il sourit.

Raven les attendait devant la porte. Elle passa un bras autour de son frère.

— Viens, rentrons à la maison.

Puis elle regarda Lock :

— Pouvez-vous appeler pour demander si c'est bon ?

— Pourquoi ce ne serait pas bon ? demanda Kevin.

— Nous avons eu un petit accident à la maison. De l'eau est entrée dans le garage. C'est tout.

Lock sortit de la maison et s'avança sous le porche. Il n'était pas midi, et la chaleur était déjà étouffante. On avait l'impression de respirer de la soupe. Il appela le quartier général de la division de Van

Nuys.

— J'ai l'autorisation de les ramener chez eux ?

— Oui, les techniciens sont en train de terminer. Nous avons dû emporter sa voiture aussi.

— Compris, fit Lock avant de raccrocher.

Il retourna à l'intérieur.

— Je viens de parler au plombier, dit-il à Raven. Vous pouvez y aller.

Alors que Raven poussait Kevin vers la sortie, il jeta un rapide coup d'œil dans la rue pour vérifier que le champ était libre, puis il resta un moment en retrait.

— Je peux vous parler un instant ? demanda-t-il à la mère de Wendy, en tendant les clés de sa voiture à Raven. Je serai bref.

Il regarda Raven et Kevin s'éloigner à pas lents vers la Range Rover, puis il se tourna vers la femme.

— Je comprends votre inquiétude vis-à-vis de la situation. Et je veux juste vous faire savoir que si vous envoyez votre fille chez Kevin, je vous garantis qu'elle sera en sécurité.

La mère de Wendy hocha la tête, mais elle évita de croiser son regard.

— Je vous remercie. Cependant, je ne suis pas sûre de vouloir prendre ce risque. Quand vous avez un enfant comme notre fille, il a plus d'importance à vos yeux qu'un enfant normal, pas moins.

— Vous savez quel est le métier de Raven, n'est-ce pas ? demanda Lock.

Elle lui répondit par un autre hochement de tête, sans lever les yeux du plancher.

— Nous sommes dans la Vallée ici, M. Lock. Il faudrait être vraiment naïf pour ne pas savoir ce que font certaines personnes. Mais c'est une sœur dévouée pour Kevin. La plupart des gens l'auraient placé dans un hospice, seraient partis sans regarder en arrière et seraient passés à autre chose. C'est tout à son honneur.

— Et c'est un brave petit. Ils le sont tous les deux. Mais ça n'a rien à voir avec ce qui s'est passé au cours de ces dernières vingt-quatre heures, n'est-ce pas ? lui demanda Lock, qui connaissait déjà la vraie réponse à sa question.

Il avait perçu le changement subtil de son expression lorsque Kevin et sa fille avaient parlé de se marier. Elle finit par le regarder dans les yeux.

— Cette histoire de mariage. Nous en avons d'abord ri. Mais ils sont très sérieux.

— Alors, si c'est la raison pour laquelle vous n'aimez pas qu'ils se voient, ayez au moins l'honnêteté de le dire. Pour l'instant, on a simplement l'impression que vous jugez le mode de vie de Raven.

Vous savez qu'elle n'a pas demandé à ce que ce fou entre dans sa vie.

La mère de Wendy se rembrunit.

— En êtes-vous absolument certain ?

Onze

Lorsqu'ils arrivèrent chez Raven, la Lincoln Continental violette modèle 1966 de Ty était garée le long du cordon de police. Ty était adossé contre l'un des gros ailerons arrière fuselés de la voiture, les yeux masqués par les verres miroir de ses lunettes de soleil Aviator. Sur son t-shirt, on pouvait lire : « Double On The Rocks ». Malgré ses lunettes de soleil, Lock voyait qu'il toisait Raven des pieds à la tête. Tandis que Raven aidait Kevin à décharger son sac de la voiture, Lock rejoignit son associé.

— Je vois que tu as pris ta voiture de mac ! fit Lock.

La voiture de Ty était une source de disputes perpétuelle. Elle allait à l'encontre de sa conviction selon laquelle le premier devoir d'un agent de protection rapprochée était de se fondre dans le paysage.

— À ce sujet, commença Ty, où est le tas de ferraille que tu conduis ?

Lock fit un signe de la tête en direction de la Range Rover noire garée de l'autre côté de la rue.

— Tu déconnes, lâcha Ty. Je croyais qu'on devait passer inaperçus !

— Nous sommes à LA, expliqua Lock. Ici, avec ça, on passe inaperçu.

— Mec, tu es vraiment plein de surprises. Tu n'es pas un peu jeune pour une crise de la quarantaine ? Stars du porno. Belles bagnoles.

Lock changea de jambe d'appui, mal à l'aise.

— Ty, on ne pourrait pas mettre de côté ces allusions au porno ? C'est une cliente. Ce qui veut dire que nous devons la traiter avec un certain degré de respect.

— Le respect, ça me connaît, Ryan, tu le sais, mon pote.

Derrière le cordon, les derniers techniciens médico-légaux emballaient leur matériel. La porte du garage était ouverte, et Lock remarqua que la BMW de Raven avait déjà disparu.

— Bon, tu me refais le topo ?

Ty regardait Lock par-dessus ses lunettes de soleil.

— Femme blanche de vingt-huit ans, harcelée par une ou plusieurs personnes inconnues. Les flics pensent que le type obsédé par Raven est le même que celui qui a tué Cindy Canyon, et qu'il s'est mis en tête qu'il était déjà en couple avec Raven. C'est la première version.

— Et la deuxième ?

— C'est que c'est elle la coupable, dit Lock.

Ty releva ses lunettes de soleil sur son front.

— Bon sang, c'est du lourd. Tu crois que c'est vrai ?

— Si je le croyais, je n'aurais pas accepté cette mission.

Ty jeta un regard circulaire dans la rue résidentielle.

— Tu sais, mon pote, il y a deux types de dingues dans notre beau pays.

Lock sourit.

— Vas-y, Frère Johnson, fais-nous ton sermon.

— Et bien, dit Ty, il y a les dingues classiques, et les dingues de LA. Et les dingues de LA battent les dingues classiques à tous les coups.

Ty n'avait pas tort, songea Lock, tout en levant les yeux au passage bruyant de deux hélicoptères de la télévision. Un couple du voisinage était debout sur sa pelouse, le nez en l'air. D'autres glissaient un œil, de temps à autre, à travers les volets de leurs maisons. Lock aperçut une mère de famille houspiller son jeune fils, qui s'attardait devant la fenêtre de leur grande maison aux allures de ranch, de l'autre côté de la rue, à quelques portes de chez Raven.

Il se passa une main sur le visage. Son front ruisselait de sueur. Il avait vraiment besoin d'une bonne sieste, mais il n'était pas près de pouvoir se le permettre. Il avait trop de travail à faire.

— Nous avons affaire à quelqu'un qui est très déterminé et capable de supprimer des vies humaines. Nous devons être au top, sur ce coup, Ty.

— Alors pourquoi on ne l'emmènerait pas loin d'ici ?

— Elle ne veut pas.

Lock regarda derrière lui en direction de sa voiture, où Kevin était toujours avec Raven.

— Son frère est atteint de trisomie. Elle ne veut pas perturber ses habitudes.

Ty gonfla ses joues avant d'expirer bruyamment.

— Attends que notre gars entre par la fenêtre à deux heures du matin avec un couteau de boucher, ça va perturber les habitudes de tout le monde, sans parler de tous les problèmes médicaux autrement plus graves que ça va entraîner.

— Alors on a intérêt à bien faire notre boulot. Je veux jeter un coup d'œil dans la maison. Va te présenter.

Ty se redressa.

— Avec plaisir.

Lock le rappela à l'ordre :

— Ty !

— Oui ?

— Ne va pas compliquer les choses.

Ty lui lança un sourire faussement innocent, avant de s'éloigner. Lock se tourna vers la maison. L'équipe de la DES était en train de terminer. Elle chargeait son matériel à bord d'une camionnette. Contrairement à ce que l'on voyait dans les séries télévisées, l'essentiel

de leur équipement, du moins à cette étape de l'enquête, était assez rudimentaire : des cotons de prélèvement, des sacs en plastique et des appareils photo numériques. Le matériel high-tech était réservé au laboratoire.

Il voulait passer la maison en revue lorsqu'elle serait complètement vide. Bien que la tombée de la nuit ne soit pas prévue avant neuf heures, il était très peu probable que Raven et Kevin suivent leurs conseils et acceptent de passer la soirée ailleurs. Il devait donc s'assurer que l'endroit était bouclé et sécurisé avant que le soleil ne se couche sur la Vallée.

Il contourna la propriété par l'extérieur, s'en approchant comme le ferait un intrus. La porte d'entrée était bien sécurisée avec une serrure encastrée et une chaînette. Ils pourraient installer une caméra de vidéosurveillance. Il l'ajouta en second sur sa liste, après quelques détecteurs de mouvement pour la pelouse de devant. Si quiconque mettait les pieds dans la propriété, il voulait pouvoir être prévenu. Avec les contreforts de la montagne San Gabriel non loin de là, ils devraient ajuster la sensibilité et la hauteur des capteurs à cause des coyotes qui s'aventuraient sans doute dans le quartier après la tombée de la nuit.

Ensuite, il se dirigea vers les fenêtres, sur la gauche de la propriété — les fenêtres du salon. Elles avaient des verrous et des capteurs qui déclencheraient l'alarme si on essayait de les ouvrir. Il y avait des buissons de plantes aromatiques sur le côté. Ils n'étaient pas plantés suffisamment près pour permettre de s'y cacher, et il décida qu'ils pouvaient rester où ils étaient.

Il longea le mur de la maison, repérant l'emplacement de chaque gouttière, de chaque fenêtre. Le moindre objet inanimé figurait sur la carte mentale qu'il se faisait de la maison. Les grosses poubelles en plastique sur roulettes devraient être sécurisées et tous les papiers devraient être déchiquetés. Non seulement seraient-elles inévitablement passées au peigne fin par les médias, mais c'était une mine d'or potentielle pour le pervers obsessionnel. Entre de mauvaises mains, un relevé de carte de crédit pouvait indiquer à quel magasin vous faisiez vos courses, quel club de gym vous fréquentiez, ainsi que les boutiques où vous achetiez vos vêtements. Une facture téléphonique jetée par négligence offrait sur un plateau les numéros de votre famille et de vos amis, ainsi que de vos relations professionnelles, toutes les personnes auxquelles vous parliez, à quelle fréquence et à quelles heures vous les appeliez. Armé de ces informations, on pouvait facilement et rapidement se faire une idée plutôt claire de la vie que menait quelqu'un.

Cette idée lui fit penser à autre chose. Il ne devrait pas oublier de demander à Raven si elle avait des comptes sur différents réseaux

sociaux. Si elle avait une page de fans sur Facebook à laquelle n'importe qui pouvait s'inscrire, le harceleur l'était probablement déjà. Par définition, les harceleurs étaient de nature obsessionnelle, et il devait être possible de mener des recherches pour découvrir qui visitait la page le plus fréquemment. Il supposait que Stanner et les autres agents de l'unité de gestion des menaces l'avaient déjà fait, surtout au vu des événements de ces derniers jours, mais cela ne pouvait pas faire de mal de vérifier une nouvelle fois.

Il y avait une porte à l'arrière de la maison, qui ouvrait sur une terrasse, d'où l'on avait une vue imprenable sur tout le bassin de Los Angeles. Il en descendit et se servit de sa Maglite, l'une de ces grosses lampes torches qu'utilisaient les policiers, pour jeter un coup d'œil au vide sanitaire en dessous. Il était dégagé, mais il allait devoir faire venir un entrepreneur pour le condamner.

Au-delà de la terrasse, une pente escarpée descendait de la propriété jusqu'à la rue en contrebas. La terrasse s'avançait en surplomb, et un grillage démarquait les limites de la propriété. On pouvait l'escalader, mais au prix de quelques efforts.

Lock entreprit de descendre la pente, en marchant sur le côté et en prenant appui sur le bord de ses talons. À mi-chemin, il s'arrêta. Un chien venait d'apparaître de l'autre côté du grillage et s'était mis à aboyer en montrant les dents. Il était plus petit qu'un berger allemand, mais il avait le même profil et les mêmes traits. C'était probablement un berger belge — pas le chien de garde idéal. En réalité, les petits roquets étaient bien plus agaçants pour les intrus, car ils se sentaient plus facilement menacés et avaient tendance à faire plus de bruit, alertant ainsi leurs propriétaires.

Lock continua le long de la pente. Lorsqu'il fut arrivé à trois mètres du grillage, le berger belge, qui avait reculé, se jeta soudain sur la clôture, pattes en avant sur la grille. Il pencha la tête en arrière et alterna des grognements gutturaux avec des aboiements féroces. Une femme d'une soixantaine d'années, vêtue d'un pantalon et d'un t-shirt de l'équipe des Trojans de l'Université de Californie du Sud, apparut sur le côté de la maison. Elle avait des gants de jardinage.

Lock leva les mains en signe d'excuse.

— Désolé de vous déranger, Madame.

Elle rappela son chien à elle.

— J'aimerais bien que vous terminiez ce que vous avez à faire.

Bien sûr. Elle partait du principe qu'il faisait partie du LAPD. Ils étaient sans doute déjà descendus ici jeter un coup d'œil, pour donner l'impression d'avoir tout fouillé de fond en comble.

— Juste une question, dit-il. Ensuite, je vous laisserai tranquille.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais rien vu.

— Le chien reste-t-il tout le temps dans le jardin ?

La femme leva les yeux au ciel, comme si c'était la chose la plus stupide qu'elle ait jamais entendue.

— Je ne vois pas l'intérêt d'avoir un chien de garde si c'est pour ne pas le laisser garder la propriété.

— Et les aboiements ne dérangent pas les voisins ?

La question valut à Lock un autre regard de travers.

— Il est dressé pour ne pas aboyer à la moindre petite chose. Il ne commence que lorsque quelqu'un se trouve là où il ne devrait pas être. Comme vous en ce moment.

Il lui présenta ses excuses et s'en alla. Comme n'importe quelle autre mesure de sécurité, les chiens de garde pouvaient être détournés, mais la présence du chien de ce côté de la maison leur simplifiait un peu la tâche.

Il atteignit le sommet de la pente et termina son inspection extérieure avant d'entrer dans la maison. Il lui restait un détail important à régler. En envisageant le pire scénario et la présence d'un assassin à l'intérieur de la maison, il allait leur falloir un plan B, et le plan B revêtait la forme d'une chambre forte.

Il parcourut la maison de Raven, à la recherche de la pièce la plus appropriée. Idéalement, il faudrait élaborer et faire installer une salle spéciale, mais ils n'en avaient pas le temps. Il allait devoir choisir un endroit et faire avec ce dont il disposait.

Comme il gravissait les escaliers en chêne brut, il remarqua l'absence de cadres sur les murs. C'était cohérent avec le reste de la maison. Tout était propre et parfaitement stérilisé. Une vague odeur de javel s'attardait dans chaque pièce.

À l'étage se trouvaient la salle de bain principale, ainsi que trois vastes chambres réparties le long d'un grand couloir rectangulaire. Une chambre était aménagée en bureau-bric-à-brac. Elle était sur le côté gauche de la maison, adjacente à la salle de bain principale. Il l'exclut de sa liste. L'un des critères fondamentaux pour une chambre forte, dans un espace domestique limité, était la rapidité avec laquelle tout le monde pouvait y accéder. Si un intrus avait déjà atteint le milieu des escaliers avant que l'on remarque sa présence, il fallait absolument éviter d'avoir à se lancer dans une course folle le long d'un couloir.

Il inspecta la chambre et la salle de bain, puis entra dans l'une des autres chambres. Il devina qu'il s'agissait de celle de Kevin, bien que la décoration soit plus enfantine qu'appropriée pour un adolescent. Superman s'étalait sur tous les murs, de la fresque élaborée en tête de lit jusqu'aux posters punaisés un peu partout. Même les draps et les taies d'oreiller étaient à l'effigie de Superman. Il n'y avait qu'une fenêtre, qui donnait sur le jardin à l'arrière. Une fenêtre, c'était très bien. Juste à côté, sur la gauche, se trouvait une petite salle de bain

attenante. Pas de trace de Superman ici, mais en ouvrant l'armoire à pharmacie, Lock découvrit toute une palette de médicaments délivrés sur ordonnance. De toute évidence, Kevin avait d'autres problèmes de santé plutôt lourds. Il comprenait pourquoi Raven insistait pour rester.

Debout au milieu de la chambre de Kevin, il regrettait qu'elle ne lui ait pas parlé de son frère dès le départ. Il se doutait, cependant, qu'avec la vie qu'elle menait, Raven avait construit des barrières tout autour d'elle, et ne voyait pas le besoin de s'expliquer ni de justifier ses décisions. L'intrusion de ce pervers devait avoir doublement compliqué les choses.

Lock referma doucement la porte sur Superman et entra dans la chambre de Raven. Ici, le style était résolument féminin. Elle avait un très grand lit, avec des draps en coton égyptien blanc. En fait, presque tout dans la chambre était blanc, y compris le dressing attenant. Si l'on changeait la porte du dressing, ce serait une chambre forte idéale, bien qu'il y ait tout juste la place pour Raven, Kevin et le garde du corps qui serait de service à ce moment-là. Mais ils n'avaient besoin que de pouvoir y rester une heure tout au plus.

Même si le harceleur se trouvait dans la maison, une heure suffisait amplement pour que l'équipe d'intervention du LAPD entre et l'intercepte.

Lock sortit son téléphone portable et passa un appel pour s'assurer que l'on viendrait remplacer la porte.

Il jeta un dernier coup d'œil dans le placard. Tous ses habits étaient méthodiquement rangés sur des cintres ou dans des tiroirs, et de nombreux vêtements étaient toujours emballés dans la housse en plastique du pressing. Remplacer la porte allait être un sacré chantier. Certains de ses habits devraient être déplacés dans une autre pièce.

Lock entendit des bruits de pas derrière lui et regarda par-dessus son épaule. Il vit Raven entrer dans la chambre.

— Kevin a l'air de bien s'entendre avec votre associé, dit-elle.

Lock sourit. Tout le monde s'entendait bien avec Ty.

— J'ai bien peur qu'il nous faille utiliser ce placard pour en faire une chambre forte.

Raven semblait nerveuse.

— Je croyais que je vous payais pour qu'on n'ait pas à en arriver là.

— Nous savons déjà que la personne qui vous harcèle est violente et déterminée. Nous devons envisager toutes les éventualités.

Raven hésita, puis hocha la tête à contrecœur.

— Voulez-vous que je vous aide à tout enlever ? On peut peut-être ranger vos affaires dans une autre pièce, lui demanda-t-il.

— Bien sûr.

Elle passa devant lui et entra dans le placard, où elle ramassa une demi-douzaine de tenues suspendues à la tringle, qu'elle jeta sur son

lit.

— De toute façon, il fallait que je fasse le tri là-dedans.

Elle retourna dans son dressing. Elle leva alors les yeux de la tringle, d'où elle venait d'enlever plusieurs vêtements, et les fixa sur Lock.

— Est-ce que quelqu'un trouve ça drôle ? demanda-t-elle, ses yeux mauves soudain voilés et le visage crispé par la peur.

— De quoi parlez-vous ?

— Je parle de ceci, dit-elle.

Lock remarqua que sa voix tremblait tandis qu'elle lui tendait une petite robe noire de créateur. Une note était épinglée sur le devant. Un court message y était inscrit, en caractères d'imprimerie :

J'ai pensé qu'elle vous irait bien.

Douze

Les policiers étaient de retour. Pas aussi nombreux qu'ils l'avaient été lorsque Raven avait découvert le corps de Cindy Canyon dans le coffre de sa voiture — une robe avec un mot écrit à la main n'avait pas la même force d'attraction qu'un cadavre sans tête — mais ils étaient tout de même revenus. Un technicien de l'équipe médico-légale emporta la robe et le mot pour un examen plus poussé, tandis que deux inspecteurs s'entretenaient avec Raven dans sa chambre. Lock les laissait mener leur enquête.

Il se sentait mal à l'aise et descendit retrouver Ty et Kevin. Avec la découverte de la robe, la dangerosité de la situation venait de monter d'un cran. D'abord, cela signifiait que quelqu'un s'était introduit dans la maison. Pire, il n'y avait aucun signe d'effraction, et aucune preuve d'une présence étrangère, à l'exception de la robe et du mot. La police avait déjà examiné les portes pour s'assurer que personne n'avait crocheté la serrure, mais ils n'y avaient trouvé aucune trace d'éraflure qu'aurait pu laisser un amateur. Si c'était cette méthode qui avait été utilisée, elle avait été menée par quelqu'un qui savait ce qu'il faisait.

Ty jeta un coup d'œil à Lock depuis le canapé.

— Comment ça se passe, là-haut ?

— Tout va bien, répondit Lock, conscient de la présence de Kevin.

Ty donna une tape amicale sur l'épaule de Kevin.

— Tu vois ? Je t'avais dit, K-Lo, il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

Kevin était concentré sur son émission de télé. Il était impossible de savoir s'il gobait ce qu'on lui disait, mais Lock devinait qu'il préférait simplement ne pas en parler.

Cela faisait longtemps que Lock n'avait pas rencontré de trisomique. À certains égards, ils semblaient avoir un âge mental inférieur. À dix-sept ans, Kevin se comportait comme un garçon de neuf ans, mais il suffisait de connaître un peu les enfants de neuf ans pour savoir qu'ils étaient loin d'être bêtes, et qu'ils comprenaient beaucoup de choses. Par certains aspects, ils pouvaient être bien plus perspicaces que les adultes ou, du moins, plus enclins à partager leurs impressions.

La sonnette de la porte d'entrée retentit et Lock alla répondre, laissant Ty et Kevin. Il espérait que ce serait le serrurier. La robe et la note qui l'accompagnait impliquaient que changer les serrures et improviser une chambre forte étaient des priorités s'ils avaient l'intention de rester ici.

À l'extérieur attendait Stanner, de l'unité de gestion des menaces du

LAPD, tout transpirant, ses cheveux bouclés luisant dans le soleil de l'après-midi. Lock ouvrit la porte.

— Bon sang, on ne se croirait vraiment pas en automne, dit Stanner.

Lock sortit et fit un geste en direction de l'intérieur.

— Nous essayons de garder le gosse en dehors de tout ça, autant que possible.

— Je comprends, fit Stanner.

À cet instant, une fourgonnette affichant le logo des Serruriers de la Vallée fit son apparition, et Lock agita la main pour indiquer au type de se garer dans l'allée, avant de reporter son attention sur Stanner.

Stanner se passa les doigts dans les cheveux, qui reprirent aussitôt leur place.

— Alors, on dirait que quelqu'un est entré dans la maison, dit-il.

Stanner l'avait davantage formulé comme une affirmation que comme une question, ce qui en disait long.

— Apparemment, répondit Lock d'un air évasif. Mais la question est : quand reviendront-ils ?

— Vous pensez qu'ils reviendront ? demanda Stanner.

Lock n'était pas dupe du doute exprimé par Stanner. Il faisait ce que tous les policiers intelligents faisaient parfois, jouer aux imbéciles.

— Il est obsédé, dit Lock. Et déterminé. Et il fait monter la sauce.

Stanner se passa négligemment une autre main dans les cheveux.

— Nous n'avons aucune piste.

— Qu'a révélé l'enquête ?

— Deux ou trois choses que je ne suis pas censé vous dire, ainsi qu'un élément qu'il me semble important de vous communiquer, dit Stanner, à propos de sa dernière représentation, dans ce club d'Arizona. Le gars qui a essayé de l'atteindre quand elle était sur scène. Elle vous en a parlé, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez arrêté ?

— Pas encore. Mais ça ne saurait tarder. Nous avons son nom. Je ne peux pas vous le donner pour l'instant.

— Il y a juste une chose qui me chiffonne dans l'idée que ça puisse être lui, se hasarda Lock.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il y avait un autre type sur le parking, qui l'a menacée, mais elle m'a dit qu'il paraissait plus grand.

Stanner haussa les épaules.

— Il faisait sombre. Elle avait peur.

— Alors vous pensez que c'est peut-être le même type ?

— C'est tout ce que nous avons pour le moment.

Lock devait reconnaître que c'était plutôt logique. Le type du parking avait pu chercher à concrétiser ses fantasmes en entrant en

contact avec elle, et il était au bon endroit pour avoir planqué le corps de Cindy dans la voiture de Raven. Il estimait par ailleurs que la robe avait pu être placée dans le dressing de Raven n'importe quand au cours de la semaine passée, sans qu'elle le remarque. Le moyen qu'avait trouvé le coupable pour s'introduire chez elle sans laisser aucune trace restait un mystère.

Telle était donc la thèse du ministère public. Mais les arguments en faveur de la défense étaient encore plus probants. Lock n'était pas un profileur, mais si l'on partait du principe que le profilage criminel, à l'image de la protection rapprochée, se résumait à une application stricte et rigoureuse du bon sens, alors ce type était à des années-lumière de la personne qui se cachait réellement derrière toute cette affaire.

Pour commencer, le fou dangereux qui avait tué Cindy Canyon, puis fourré sa tête dans un distributeur de journaux et son corps dans le coffre de la voiture de Raven, était extrêmement concentré sur ce qu'il faisait. Il était méthodique et planifiait tout. C'était un taré de premier ordre, mais il était brillant. Essayer d'agresser Raven dans une boîte de strip-tease bondée ne correspondait pas. Et s'il s'était trouvé sur le parking, pourquoi ne s'était-il pas caché dans la voiture pour l'enlever à ce moment-là ?

Non, le vrai criminel s'amusait de la terreur et de l'incertitude qu'il laissait dans son sillage. Le buste et la robe étaient la démonstration criante qu'il était capable de faire ce qu'il voulait, quand il le voulait, et qu'il ne s'en priverait pas. Avant toute chose, il cherchait à prouver qu'il avait le contrôle, et que les autres ne pouvaient que réagir en fonction.

Un homme d'âge moyen et maigre comme un clou était sorti de la fourgonnette des serruriers et ouvrait à présent l'arrière du véhicule. Il s'arma d'une caisse à outils, puis il se dirigea vers eux.

— Alors, que doit-on changer ? demanda-t-il.

Lock jeta un coup d'œil derrière lui, vers la maison.

— Tout.

Treize

Il ne fallut pas moins de quatre hommes pour transporter la porte de la chambre forte à l'étage. Composée d'un solide cadre d'acier et de gonds inamovibles, elle devait peser près de cent kilos. Lorsque Lock, Ty et le serrurier atteignirent enfin le palier, ils étaient trempés de sueur.

Lock redescendit les marches. Kevin était sur le canapé. Il regardait des dessins animés. Raven était au téléphone et faisait les cent pas dans la pièce.

— Comment ça, votre assurance ne me couvrira pas ?… Alors laissez-moi parler à Jimmy… Bon, très bien, dites-lui de me rappeler.

Elle conclut la conversation en écrasant son pouce sur le téléphone.

— Connards.

Lock attendit qu'elle se calme. Il ne posa pas de questions sur le sujet de la conversation. Si elle avait envie d'en parler, se disait-il, elle le ferait d'elle-même.

— J'imagine que le moment est mal choisi pour vous donner cela, dit-il en lui tendant la facture de la porte pour la nouvelle chambre forte.

Elle prit la feuille de papier et l'examina.

— Trois mille dollars ? Pour une porte ?

— En fait, ce n'est pas très cher. J'ai négocié une ristourne plutôt généreuse. Ce genre d'équipement peut grimper jusqu'à vingt mille dollars. Avec un délai aussi court, j'ai été surpris que le type accepte de négocier. Nous avons eu de la chance.

Raven retourna dans le salon et s'affala sur un fauteuil, la facture toujours à la main. Elle se frottait les tempes avec les pouces.

— L'appel téléphonique. C'était le club où je suis censée danser plus tard dans la semaine. Ils annulent.

Elle avait baissé la voix. Entre les coups de marteau à l'étage et la télévision à plein volume, Lock doutait que Kevin entende leur conversation, mais Raven ne voulait prendre aucun risque.

Elle se pencha en avant dans son fauteuil, visiblement tendue.

— Prennent-ils la carte de crédit ?

Lock s'approcha d'elle.

— Écoutez, je vais le déduire de ma paye. Vous me rembourserez quand ce type sera arrêté et que vous aurez repris le travail.

Raven tourna la tête vers lui. Son regard violet s'était durci et assombri.

— Je peux payer moi-même, dit-elle, avant de se lever et de sortir

en coup de vent.

Lock soupira. Il avait brisé l'une de ses propres règles en faisant preuve d'une trop grande familiarité. C'était une mauvaise idée avec n'importe quel client. C'était une idée encore plus mauvaise avec quelqu'un comme Raven, qui luttait de toutes ses forces pour garder le contrôle et maintenir les gens à bonne distance.

Moins d'une minute plus tard, elle était revenue.

— Je me charge de la facture. Ce n'est pas un problème. Je n'ai pas besoin de votre charité.

— Ce n'était pas de la charité. Quelqu'un qui vous facture autant que moi n'est pas vraiment versé dans la charité.

— Moi non plus, dit-elle, la voix radoucie et plus sereine. Maintenant, pour justifier votre paye mirobolante, pouvez-vous me conduire à la poste, pour que je relève mon courrier ? Et puis, je dois faire quelques courses. Je n'ai réussi à manger qu'un peu de céréales tout à l'heure et je meurs de faim.

Lock sourit. Elle semblait l'avoir pardonné.

— Donnez-moi une seconde. Je dois parler au serrurier et aux types qui installent la chambre forte avant de partir.

— Bien sûr, dit Raven. Je dois me changer, de toute façon. Ce ne sera pas long.

Il entra dans le salon, où Ty surveillait à présent Kevin, les yeux toujours rivés sur la télé.

— Tu gardes un œil sur la maison pendant mon absence ? J'ai quelques commissions à faire.

Ty leva à peine les yeux.

— D'accord, mec. On garde la boutique. N'est-ce pas, Kev ?

Kevin jeta un regard circulaire.

— Ouais, dit-il avant de revenir à son émission.

— Kev m'a parlé de cette fille sexy avec qui il sort.

Kevin afficha un grand sourire.

— C'est ma pétasse. Pas vrai, Ty ?

Lock décocha un regard à Ty.

— Mon pote, il ne vaut mieux pas que ta sœur ou Wendy t'entendent utiliser ce mot, dit Ty.

Kevin semblait perplexe.

— Mais tu l'as dit, toi.

— Oui, Ty, tu le dis en permanence, dit Lock en éclatant de rire.

— Je sais. Mais je ne devrais pas. C'est irrespectueux.

Kevin inclina la tête sur le côté, tout en réfléchissant.

— D'accord. Alors je ne le dirai plus.

Puis il se tourna à nouveau vers son émission.

Si Kevin était troublé par tous ces changements, il ne semblait pas le montrer. Lock se demanda si Raven n'avait pas surestimé les effets

qu'un déménagement temporaire aurait sur lui.

Les bruits de pas dans les escaliers lui firent tourner la tête. Elle portait un jean légèrement évasé, un t-shirt noir uni et une paire de baskets. Elle avait enlevé ce qui restait de son maquillage et ses cheveux étaient attachés en queue de cheval, mettant en valeur sa beauté naturelle. Il surprit Ty en train de la regarder, bouche bée.

Elle fit un sourire hésitant à Lock.

— Je vous ai entendu un peu plus tôt dire à Ty qu'il fallait se fondre dans le paysage. Ce n'est pas vraiment dans mes habitudes, mais je me suis dit que ce serait le bon moment pour essayer.

À la voir, Lock n'était pas sûr qu'elle soit capable de disparaître dans le paysage.

— Prête ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Elle hocha la tête et se tourna vers Kevin.

— Sois sage, d'accord ?

— D'accord, grommela Kevin.

Elle s'approcha de lui et le prit dans ses bras, puis elle suivit Lock, qui attendait près de la porte d'entrée.

— Maintenant, je suis prête.

Quatorze

Les photographes postés dans la rue gardèrent respectueusement leurs distances lorsque Lock apparut avec Raven en plein soleil. La nouvelle de sa prise de bec avec Raul, le paparazzi qui les avait poursuivis sur l'autoroute, avait circulé. Ils eurent droit à quelques flashs, mais Lock fit vrombir le puissant moteur de sa Range Rover pour distancer rapidement le seul photographe qui tenta mollement de les suivre.

L'endroit où Raven faisait envoyer son courrier professionnel était une petite boutique de dépôt, dans une rue commerçante toute proche. Le trajet ne dura pas plus de dix minutes et se passa en silence, ce qui ne le surprit pas. Elle avait probablement éprouvé plus de terreur au cours des dernières quarante-huit heures que la plupart des gens dans une vie entière. Éviter de justesse une agression ou un viol dans un parking et retrouver un cadavre dans le coffre de sa voiture étaient deux événements difficiles à vivre séparément, qui, conjoints, pouvaient créer une angoisse capable de paralyser n'importe quel être humain. Mais Lock devinait que ce qui effrayait vraiment Raven était l'idée que quelqu'un se soit introduit dans sa maison. Le cambriolage était considéré par la loi comme un crime à l'encontre de la propriété privée. En réalité, c'était bien pire. L'intrus lui avait certes fait cadeau d'une robe, mais il l'avait dépossédée du sentiment de sécurité qu'elle éprouvait encore dans sa maison. Il faudrait du temps avant que cette confiance ne revienne, si elle revenait un jour.

Il la regarda à la dérobée. Elle avait appuyé sa joue contre la fraîcheur de la vitre et avait fermé les yeux. Il songea à lui demander comment elle allait, mais il se ravisa. Pour l'instant, la meilleure chose qu'il pouvait faire était de s'en tenir à son travail. Les victimes de menaces avaient besoin, par-dessus tout, de sentir que les personnes responsables de leur sécurité étaient vigilantes et concentrées.

Au service postal, il vit que les mains de Raven tremblaient légèrement lorsqu'elle sortit la clé de son sac. Puis elle recula. On avait retrouvé la tête de Cindy enfoncée dans un distributeur, et la dernière fois que Raven avait ouvert le coffre de sa voiture, elle avait retrouvé le buste correspondant. La boîte aux lettres n'était pas suffisamment grande pour contenir une tête, mais il la sentait toujours sur le qui-vive.

— Vous voulez que je l'ouvre ? demanda-t-il.

Derrière eux, le hall exigu du service postal était vide.

— D'accord, dit-elle en lui tendant la clé.

À l'intérieur se trouvaient une douzaine de lettres. Il les ramassa.

— J'y jette un coup d'œil ?

Elle fixait le sol.

— Non, c'est bon.

Il les lui tendit et la regarda parcourir les enveloppes.

— Rien d'intéressant ?

Concentrée, elle plissait les yeux tout en passant les lettres en revue.

— Je n'en ai pas l'impression.

— Avez-vous des correspondants réguliers ?

— Quelques-uns.

— L'un d'entre eux vous a-t-il déjà menacée, ou menacé d'autres personnes ?

— À part le tordu qui me harcèle ? demanda-t-elle.

— Oui.

Elle secoua la tête, avant de poser sur lui un regard scrutateur.

— Vous étiez policier, avant, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Dans l'armée.

— Je croyais que la police militaire et les enquêteurs faisaient un boulot complètement différent.

— C'est le cas. Mais j'ai servi à l'étranger.

Il fit un rapide examen de la rue avant de se tourner à nouveau vers elle. Il ne devait pas baisser sa garde, surtout dans les endroits qu'elle fréquentait régulièrement.

— J'ai servi dans l'unité de protection rapprochée de la Police Militaire Royale.

— Ils sont bons ? demanda-t-elle.

— Ce sont les meilleurs.

Il sentit sa gorge lui piquer et il toussa.

— Il y a quelque chose que je voulais vous demander.

— Quoi donc ?

— Avez-vous donné aux agents de l'UGM l'accès à votre messagerie électronique, et aux profils que vous avez sur les différents réseaux sociaux ?

— Oui, fit Raven. J'ai donné à Stanner tous les mots de passe, mais je ne pense pas que le type ait cherché à me contacter par ce moyen.

— Bien. C'est bon, on a fini ? demanda-t-il.

Raven plaqua la dernière enveloppe contre la paume de sa main.

— Je crois que oui.

— Où va-t-on ensuite ? demanda-t-il.

— Chercher à manger !

— Il vaudrait mieux éviter les livraisons à domicile. Moins il y aura de personnes à votre porte et mieux ce sera. Mais c'est à vous de décider.

Elle fronça les sourcils.

— C'est logique. Va pour le supermarché, alors.

Cinq minutes plus tard, Lock garait sa Range Rover devant le supermarché Vons, sur le boulevard Laurel Canyon. Il s'arrêta devant l'entrée et sortit en premier. La chaleur de cette fin d'octobre était saisissante. Les vents de Santa Ana avaient dû se lever à nouveau. Il contourna la voiture pour ouvrir la portière de Raven.

En sortant, elle laissa le courrier qu'elle avait récupéré sur le siège passager.

— Alors, qu'est-ce que Ty et vous aimez manger ?

Lock plaça sa main juste derrière son dos pour l'escorter à l'intérieur du magasin climatisé.

— Quand on passe du temps à l'armée, on apprend à manger ce qu'on vous donne.

— Tofu alors, dit-elle, avant d'ajouter avec un sourire nerveux : Je plaisante. Allons acheter des steaks.

— Parfait, répondit Lock, tout en balayant du regard les personnes qui passaient près d'eux en poussant leurs caddies.

La clientèle était en majorité blanche, avec quelques Hispaniques et très peu d'Afro-Américains. Les distinctions raciales très marquées des différents quartiers de Los Angeles étaient l'une des choses qui l'avaient le plus étonné dans cette ville. Le contraste était frappant avec New York, où chaque origine ethnique, religion et couleur étaient mêlées, presque littéralement, les unes aux autres. Ici, les frontières entre classes sociales et races étaient nettement délimitées.

Alors qu'ils tournaient au coin d'un rayon, Lock remarqua un homme d'âge moyen, en tenue de ville décontractée, pantalon et chemise blanche sans cravate, qui les dévisageait. Ses cheveux étaient emmêlés à cause de la chaleur et il avait une petite bedaine. Lock croisa son regard — mais il ne détourna pas les yeux, contrairement à la plupart des hommes qui savaient y lire qu'il ne valait mieux pas s'en prendre à lui ou à la personne qu'il accompagnait.

Raven avait dû remarquer l'homme, elle aussi, car elle frissonna.

— Ignorez-le, la rassura-t-il. Il est sûrement intrigué par les célébrités. Si c'est autre chose, je m'en chargerai. Détendez-vous. Continuez ce que vous faisiez.

Ils étaient à côté des placards réfrigérés pleins de crèmes glacées.

— Vous pouvez m'attraper un pot de Rocky Road ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr.

Il tendit la main, prit un pot de glace et le posa dans son chariot. Le type les regardait toujours. Ils continuèrent dans le rayon, l'homme les suivit, en essayant de faire croire à une coïncidence.

À côté de lui, Lock entendit Raven marmonner :

— Fait chier.

Puis elle se dirigea vers l'homme.

— Je peux vous aider ?

Visiblement pris au dépourvu, il recula, puis regarda autour de lui comme s'il cherchait une caméra cachée.

— Je vous demande pardon ?

— Vous me regardiez, dit Raven.

Le type retrouva sa contenance.

— J'ai peut-être cru vous reconnaître.

— Et c'est le cas ? lui demanda-t-elle.

Le type sourit.

— En fait, je vis en face de chez vous. Hal Bradley. Vous avez peut-être déjà vu mes enfants, ils me rendent visite le week-end.

Près de lui, Raven sembla se détendre un peu, mais Lock restait sur ses gardes.

Hal dit :

— Excusez-moi, est-ce votre petit ami ?

— Non, lui répondit Raven. Juste un ami.

Le visage de Hal se crispa.

— Super. Et bien, peut-être qu'on pourrait se voir un soir. Dîner ensemble, peut-être.

Raven se racla la gorge.

— J'ai beaucoup de choses à faire en ce moment.

Hal fit la grimace.

— Je vois. Je ne suis pas assez bien pour vous, c'est ça ? Je ne pensais pas que les femmes dans votre genre étaient si regardantes. Je pourrais peut-être vous proposer une compensation financière.

Lock saisit Raven par le coude avant qu'elle ait pu protester.

— Allez chercher ces steaks.

Elle se dégagea.

— Je peux encore mener mes propres batailles.

— Je n'en doute pas, dit Lock d'une voix douce. Mais je suis en service, alors je m'en occupe.

Raven lança à Hal un regard furieux, mais elle s'éloigna, laissant les deux hommes seuls face à face. Hal ne semblait pas remarquer le regard froid dont Lock le gratifiait. Parfois, Lock s'en tenait à des règlements de comptes purement professionnels. Parfois, en revanche, la situation devenait plus personnelle. C'était justement le cas.

On avait tout à fait le droit de juger les gens uniquement pour leur métier. Après tout, c'était l'Amérique. Les gens pouvaient avoir leurs propres opinions. Mais quand on faisait connaître son jugement, il valait mieux être prêt pour le cas où son interlocuteur, Lock en l'occurrence, ait quelque chose à redire.

— Ce n'est qu'une prostituée, non ? protesta Hal, alors que la main droite de Lock se refermait lentement mais fermement.

Raven était en train de régler ses achats à la caisse lorsque Lock la rejoignit. Derrière lui, quelques employés le regardaient bouche bée, témoins de l'altercation à sens unique qu'il avait eue avec Hal. Il s'était évidemment assuré que ce soit l'autre type qui lève le poing en premier, mais ensuite, la circulation ne s'était faite que dans un sens.

— Ça va ? demanda-t-il à Raven.

Elle hocha la tête, tandis que l'employé de magasin chargeait son dernier paquet dans son caddie.

— Le troisième rayon a besoin d'un petit nettoyage, lança Lock à la caissière, qui tendait à Raven son reçu.

Puis il prit le chariot et accompagna Raven vers la sortie.

Quinze

La lumière d'une enseigne au néon dessina des zigzags sur le visage de Raven lorsqu'ils sortirent du parking. Elle se détourna de Lock, et il comprit qu'elle s'était mise à pleurer. Il conduisit en silence pendant un moment, gardant un œil attentif sur la circulation. Si elle voulait parler, elle le pouvait. Ce n'était pas dans ses attributions d'insister pour qu'elle se confie.

Au bout de quelques instants, elle attrapa son sac à main et en sortit un paquet de mouchoirs. Elle se tamponna les yeux et se moucha.

— Je suis désolée, dit-elle enfin.

Les yeux de Lock allaient du rétroviseur à la route devant lui.

— Vous avez le droit d'être bouleversée.

— C'est juste que j'ai parfois trop de choses à gérer. Si je n'avais qu'à m'inquiéter de moi-même, j'y arriverais sûrement, mais il y a aussi Kevin… C'est beaucoup de pression.

— De nombreuses personnes l'auraient abandonné quand il était plus jeune, dit-il.

Elle se racla la gorge et ses yeux s'assombrirent.

— C'est le cas. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas pu m'y résoudre.

Il tendit la main, prit une bouteille d'eau sur le porte-gobelet et la lui donna.

— Merci.

Elle avala une gorgée.

— Je ne parle pas souvent aux gens de ce qui s'est passé. Mais si vous voulez l'entendre…

À présent, Lock sentait qu'elle avait besoin de s'épancher. Il désigna le mur de feux rouges qui se dressait devant eux.

— Allez-y, on a tout le temps.

— Nous avons grandi dans le nord de la Californie, un peu au-dessus de San Francisco. Papa est parti juste après la naissance de Kevin, quand il a découvert qu'il était différent. Il a fiché le camp sans aucune explication et il n'a plus jamais repris contact avec nous. Ça fait déjà une personne qui abandonne Kevin. Notre mère a fait de son mieux, mais elle a enchaîné les petits amis minables, dont aucun ne voulait avoir des enfants dans les pattes, sans compter un gosse avec le problème de Kevin. Alors on s'est vite retrouvés seuls pour veiller l'un sur l'autre, et au final c'est moi qui m'en suis le plus occupée.

Elle s'arrêta.

— Vous êtes sûr que vous voulez entendre mon histoire ?

Il acquiesça.

— Maman est tombée dans la drogue. D'abord la coke, puis le speed — vous savez, la méthamphétamine — les somnifères, tout ce qui lui tombait sous la main. Des choses ont commencé à disparaître dans la maison. Elle les avait enlevées et vendues pour s'acheter de la drogue. Je devais souvent la couvrir pour ne pas qu'on nous envoie en famille d'accueil. Quand j'ai eu dix-sept ans, j'ai arrêté le lycée pour pouvoir gagner un peu d'argent en bossant comme serveuse. J'ai aussi commencé à participer à des concours de beauté de la région pour mettre quelques sous de côté. Mais ça ne suffisait toujours pas.

— C'est comme ça que vous avez atterri dans votre branche actuelle ? demanda-t-il.

Elle soupira.

— Ça vous dérange si je fume ?

— Allez-y.

Elle fouilla à nouveau dans son sac et en sortit un paquet de cigarettes. Elle en alluma une. Après la première bouffée, elle ferma les yeux.

— Aucune petite fille ne grandit en se disant qu'elle veut faire ce métier. On tombe plutôt dedans par hasard. Un jour, je servais à table quand ces trois motards sont entrés. L'un d'eux avait la vingtaine, était très beau, et nous sommes sortis ensemble. Maman était trop perchée pour s'en soucier. J'étais jeune, stupide et follement amoureuse.

— Il vous a poussée à commencer le strip-tease ?

Raven éclata de rire.

— Il m'a larguée pour une strip-teaseuse, alors je suis allée au club où elle travaillait pour me faire embaucher et le récupérer. Comme je l'ai dit, j'étais stupide. Quoi qu'il en soit, il se trouve qu'une reine de beauté de dix-huit ans peut gagner beaucoup d'argent dans ces endroits-là — tant qu'on pige que moins on en donne au client, et plus il est prêt à dépenser pour vous.

Elle tira une autre bouffée sur sa cigarette et baissa la vitre pour souffler la fumée à l'extérieur.

— Tout d'un coup, je me faisais plus d'argent que je ne pouvais en dépenser. J'ai pu trouver un endroit pour Kevin, payer une personne responsable pour s'occuper de lui quand je travaillais et régler ses frais médicaux. Et tout ce que j'avais à faire, c'était d'enlever mes vêtements et faire semblant d'être intéressée par ce que me racontaient des hommes d'affaires libidineux.

— Alors pourquoi ne pas vous en être tenue à cela ? demanda-t-il. Pourquoi avoir fait des films ?

Raven sourit à nouveau, mais cette fois, il y avait une lueur triste dans ses yeux.

— C'est une très bonne question. J'ai commencé à faire des photos, et plus j'en faisais, plus j'étais invitée à danser dans des clubs réputés et plus je gagnais d'argent. C'était logique pour moi, à l'époque. Tout se fait par petites étapes, Ryan. On se déshabille, puis on vous offre d'apparaître dans un magazine, et vous vous dites que de toute façon, vous vous montrez déjà nue devant des hommes. Puis quelqu'un vient vous voir et vous demande si vous voulez tourner des films. Alors vous acceptez. Puis on vous dit : « Si tu en fais un peu plus la prochaine fois, tu seras mieux payée. » Alors vous acceptez ce petit extra. Et ce n'est pas étrange pour vous, parce que vous êtes entourée par des personnes pour qui tout cela est tout à fait normal. C'est leur vie. Ils ont des relations sexuelles devant la caméra, ils sont payés, puis ils rentrent chez eux. C'est un métier. C'est ce que les gens ne comprennent pas à ce sujet. Il n'y a rien d'érotique dans tout cela. Nous ne vendons pas du sexe, nous vendons l'idée du sexe.

Elle se tourna vers lui et le regarda sans ciller.

— Est-ce que cela vous paraît cohérent ?

— Oui. J'ai travaillé pour des gens que j'aurais mieux fait d'éviter, accepté des missions que j'aurais dû ne pas faire.

Elle sourit à nouveau.

— Et je n'ai pas l'intention de continuer indéfiniment. La maison est presque payée intégralement. Deux ou trois ans, et c'est bon. J'aurai assez d'argent pour Kevin et moi, pour reprendre des études. C'est ce qui me permet de tenir. Je veux m'assurer que nous aurons assez d'argent pour vivre à l'abri du besoin.

Elle s'arrêta.

— Si je survis jusque-là, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas à vous inquiéter pour cela. Pas tant que Ty et moi serons là, en tout cas.

Seize

Chez Raven, une légère odeur de copeaux de bois flottait dans l'air, due aux particules des nouvelles serrures qui étincelaient sous les poignées de chaque porte. Huit nouvelles caméras infrarouges avaient été installées en haut des murs extérieurs de la maison. Elles renvoyaient des images vertes vacillantes sur deux moniteurs intégrés à la nouvelle chambre forte désormais en fonction.

À genoux du mauvais côté de la porte fermée, Ty toquait.

— Kevin ? Tu m'entends ?

Il y eut une réponse étouffée, et Ty parvint à distinguer :

— Va-t'en.

— Mon pote, tu dois sortir avant que Ryan et ta sœur ne rentrent à la maison.

Kevin ne réagit pas.

— Sors et on pourra parler.

Ty se laissa glisser de dos contre la porte. Lock allait piquer une crise en rentrant.

— D'accord, dit-il. Je vais juste attendre ici jusqu'à ce que tu acceptes de me parler.

Puis il se leva et se dirigea vers la fenêtre. La vitre lui renvoya son reflet. Il éteignit les lumières et baissa les yeux sur la terrasse en contrebas. Au bas de la pente, de l'autre côté du grillage, un chien rôdait — une espèce de chien de garde. Un berger belge. Ty soupira et fit rouler ses épaules. Kevin était dans tous ses états depuis qu'il avait appelé sa copine, Wendy. L'échange avait été court.

Ty en avait entendu une partie. Il avait l'impression que Kevin avait parlé à quelqu'un, peut-être à la maman, qui refusait de lui passer Wendy. Kevin s'était d'abord montré poli. Puis il avait pris un ton implorant. Enfin, quand il avait compris que la personne qui lui parlait ne changerait pas d'avis, il s'était montré plus virulent.

Il avait fini par reposer le téléphone et avait disparu à l'étage, où Ty avait supposé qu'il était allé directement dans sa chambre. C'était sans doute ce qu'il avait fait, car Ty l'avait aperçu un peu plus tard sur le palier, avec dans sa main un sac à l'effigie de Superman. Ty s'attendait à le voir descendre et peut-être tenter de sortir par la porte d'entrée, mais au lieu de cela, il avait disparu dans la chambre de Raven. Quelques secondes plus tard, Ty avait entendu la lourde porte de la chambre forte se refermer en claquant. Lorsqu'il arriva, Kevin s'était déjà enfermé à l'intérieur et refusait de lui parler.

Ty retourna vers la porte et fit courir son doigt le long du cadre. En

matière de cachette, on ne pouvait pas trouver mieux. Ty essaya de tirer sur la poignée, mais la porte était bien fermée. Le seul moyen d'y entrer était probablement par le toit, ou en abattant des murs à l'aide d'une masse. Étant donné les perturbations récentes qui avaient eu lieu dans la maison, Ty doutait que Raven apprécie son idée. Ils allaient devoir attendre que sa crise passe.

Le seul inconvénient de son plan était qu'il laissait les écrans des caméras de sécurité à l'intérieur de la chambre forte sans surveillance. Il était prévu que Raven passerait la nuit dans la chambre d'amis au fond du couloir. Ainsi, Lock et Ty pourraient se relayer devant les écrans et rester ainsi à proximité de leur cliente. D'abord, Raven n'avait pas été enthousiasmée par cette idée, mais Lock avait fini par la convaincre.

Ty n'avait plus qu'une chose à faire. Il sortit son téléphone et appela Lock.

— Tout va bien ? lui demanda son associé.

Ty jeta un coup d'œil derrière lui, sur l'épaisse porte blindée en acier d'une centaine de kilos. Elle lui semblait aussi impénétrable que le gamin qui se trouvait juste de l'autre côté.

— Kevin s'est un peu énervé. Il s'est enfermé dans la chambre forte.

Lock se tut. Ty comprit qu'il était franchement énervé. Quand il était juste irrité, il lui arrivait de jurer. Quand il était vraiment furieux, il se taisait et se repliait sur lui-même. Son mutisme durait le temps qu'il lui fallait pour trouver une solution. Puis il redevenait normal et continuait comme si de rien n'était. Mais tant que durait cette période, pendant laquelle il ne desserrait pas les dents, il n'était pas d'agréable compagnie. Lock avait un petit côté ours. Depuis que Ty le connaissait, il s'était toujours comporté de la sorte.

— Pourquoi s'est-il énervé ? demanda Lock.

Ty s'éloigna de la porte et baissa la voix pour que Kevin n'entende pas ce qu'il disait.

— Il a appelé sa petite amie, mais sa mère n'a pas voulu le laisser lui parler.

Lock soupira. Ty l'entendit transmettre l'information à Raven. Puis elle prit la communication.

— Ty ? dit-elle.

— Je suis là.

— Ça lui arrive parfois. Laisse-le. Nous serons bientôt à la maison. Il va bien, n'est-ce pas ?

Ty s'écria en direction de la porte :

— Eh, K-Lo, ta sœur veut savoir si tu vas bien.

Il y eut un grognement, que Ty prit pour un oui.

Ty revint à son téléphone.

— Il passe un moment en tête à tête avec Superman.

— Nous arrivons dès que possible.

En fond, Ty entendit la Range Rover accélérer. Il mit fin à l'appel, puis retourna près de la porte de la chambre forte.

Kevin et lui s'étaient très bien entendus. D'abord, Ty s'était senti mal à l'aise de savoir le frère de Raven trisomique. Il était nerveux. Comme beaucoup de gamins, quand il était jeune, Ty avait lancé des insultes comme « attardé » sans vraiment en mesurer la portée. Kevin avait dû le percevoir, car il avait lui aussi semblé faire un effort supplémentaire avec Ty — du moins, au début. On aurait dit que c'était lui qui essayait de mettre Ty à l'aise, plutôt que l'inverse.

C'était un garçon amusant. Il ne semblait pas avoir ce filtre commun chez les adultes et qui se mettait souvent en place au cours de l'adolescence. Alors qu'ils regardaient les dessins animés, il s'était tourné vers Ty et lui avait brusquement demandé :

— C'est bizarre d'être noir ?

Ty avait dû se retenir de rire. Il ne savait pas trop s'il devait se vexer.

— C'est-à-dire ? avait-il répondu en éludant la question.

— Et bien, les gens me traitent différemment, tu sais, à cause de mon apparence et tout ça. Je me demandais juste si c'est pareil quand on est noir.

Cette fois, Ty avait souri.

— Tu es assez profond, bonhomme.

— Ce n'est pas une réponse, avait dit Kevin.

— Et bien, je vois les choses ainsi. Si quelqu'un a envie de me traiter différemment à cause de la couleur de ma peau, alors c'est lui qui a un problème, pas moi.

Kevin avait paru réfléchir à la réponse de Ty.

— Tu as entendu ça dans une émission d'Oprah Winfrey ? avait-il demandé.

Ty avait éclaté de rire.

— Bon sang, tu es un sacré numéro.

— Je sais, avait répondu Kevin avec auto-dérision, en haussant légèrement les épaules.

Bien sûr, c'était avant qu'il ne passe son coup de téléphone et ne se précipite ensuite à l'étage. À présent, il criait à travers la porte. Ty eut peur qu'il se soit décidé à sortir, mais qu'il ne parvienne pas à ouvrir la porte.

— Kevin ? Ça va ? Qu'est-ce que tu dis ? hurla-t-il.

— Il y a quelqu'un dehors.

Dix-sept

À l'intérieur de la chambre forte, Kevin regardait, paniqué, la silhouette sombre quitter le champ du premier moniteur. Une seconde plus tard, elle apparaissait sur le deuxième écran. Elle se dirigeait de l'avant de la maison vers le jardin, où les portes-fenêtres donnaient directement sur le salon.

Les bras autour des genoux, il se balançait légèrement d'avant en arrière. De l'autre côté de la porte, Ty criait pour se faire entendre, ce qui apeurait Kevin encore plus que la présence de l'intrus à l'extérieur. Son cœur battait à tout rompre.

Il ouvrit son sac à dos et en sortit sa bande de poignet, qu'il portait quand il était stressé. Dessus figurait Superman, ainsi que la question : « Que ferait Superman à ma place ? » Raven s'en servait pour l'aider à décider quels comportements étaient justes et lesquels ne l'étaient pas. Il devait connaître la différence entre ce qu'il pouvait faire et ce qui rendait les gens furieux et lui attirait des ennuis. Il détestait que les gens soient furieux.

On cognait lourdement contre la porte. Kevin tendit la main et fit tourner sa bande de poignet. Il vit la question défiler sous ses yeux. Il regrettait que Wendy ne soit pas là avec lui. Elle savait toujours quoi faire. Mais sa mère était fâchée contre lui et il ne savait même pas pourquoi. Il ne savait pas ce qu'il avait fait.

Sur l'écran, l'homme se rapprochait des portes.

— Où est-il maintenant ? criait Ty.

Mais Kevin était désorienté. Il aurait aimé que Ty arrête de crier. Ce n'était pas de sa faute si quelqu'un rôdait autour de la maison. Si seulement Superman était vraiment ici. Ou sa sœur. Ils sauraient quoi faire. Parce que, pour le moment, Kevin avait trop peur pour faire quoi que ce soit.

Comme Kevin ne lui répondait pas, Ty se dirigea vers la porte de la chambre. Dans le couloir, il y avait un bouton à enclencher en cas d'alerte. Il y colla sa paume et appela à nouveau Lock.

— Nous avons un intrus à l'extérieur.

— Où ?

— Je l'ignore. Kevin est toujours enfermé dans la chambre forte, je ne peux pas voir les écrans. Je descends jeter un coup d'œil.

— Okay, tiens-moi au courant.

— Bien reçu. Lock ?

— Je t'écoute.

— Si je mets la main dessus et que, d'après moi, c'est notre homme ?

— Fais ce que tu as à faire. Ce ne sera pas la première fois.

Ty savait exactement à quel incident Lock faisait allusion. En 1995, un agent de sécurité privé au service de Madonna avait tiré sur un intrus dans l'enceinte de sa propriété à Malibu et l'avait blessé. Aucune accusation n'avait été portée par le procureur. L'intrus représentait une menace. Il se trouvait sur une propriété privée. Le garde du corps avait fait ce pour quoi il était payé. Seuls quelques avocats des droits civiques avaient fait entendre leur voix dans le *LA Times*. Mais il n'y avait pas matière à tergiverser.

Lock mettait un point d'honneur à ne pas porter d'arme tant qu'ils étaient à Los Angeles. Mais comme il était toujours techniquement résident de Californie, même s'il travaillait hors de l'État la plupart du temps, Ty n'avait pas ce problème. Un permis lui avait été remis par le shérif du comté voisin de celui où il avait grandi, à Long Beach. Le shérif et lui avaient servi ensemble dans le corps des Marines.

Ty sortit son arme, tourna sur sa gauche et abaissa l'interrupteur, plongeant le couloir dans la même pénombre que celle du crépuscule, au-dehors. Il commença à descendre les escaliers.

Lock tourna le volant et la voiture fit demi-tour. Il les ramena vers le nord, dans la direction opposée à la maison. Raven tourna vivement la tête.

— Bon sang, mais qu'est-ce que vous faites ?

— Si la personne qui vous harcèle est chez vous, je n'ai pas l'intention de vous remettre entre ses mains.

— Mais il y a mon frère.

— Il est enfermé dans la chambre forte. Ty est là-bas, et le LAPD est en route. D'après vous, à quoi cela servirait-il que je vous jette dans la mêlée ? Vous pensez que ça arrangerait les choses pour votre frère ou au contraire que ça les ferait empirer ?

Les yeux de Raven lançaient des éclairs.

— Je m'en fiche ! Je veux que vous fassiez demi-tour.

— Dommage, fit Lock, les mains fermement agrippées au volant.

Ty contourna la maison, son arme pointée vers le sol. Au coin, il s'arrêta et tendit l'oreille. Au bas de la pente, derrière, le chien de garde de la voisine aboyait aussi fort qu'il le pouvait, fidèle au rôle pour lequel il avait été dressé. Mais peut-être n'était-il effrayé que par le mouvement de Ty.

Il franchit le coin. Personne, la terrasse et le jardin semblaient vides. Il se pencha et avança prudemment. Il tenait une Maglite dans la main gauche, mais il préféra ne pas l'allumer. La lumière trahirait sa position : mauvaise idée quand l'ennemi, lui, était invisible.

Un bruit.

Quelqu'un ou quelque chose bougeait. Peut-être n'était-ce qu'un coyote descendu de la colline pour faire les poubelles… Le bruit était tout proche.

Il jeta un coup d'œil vers le vide sanitaire, sous la terrasse. Il était trop sombre pour que Ty parvienne à distinguer quoi que ce soit.

Puis il entendit un autre bruit.

Il y avait bel et bien quelque chose là-dessous.

Il orienta la Maglite dans cette direction, puis il exerça une pression contre sa poitrine pour l'allumer. Un puissant cercle de lumière jaillit de son torse.

Aussi vite que possible, il posa la torche par terre, le faisceau toujours orienté vers l'espace sous la terrasse. Puis il se rua dans la direction indiquée. Tombant accroupi, la jambe gauche en avant et le genou droit plié, il visa le vide sanitaire allumé par la Maglite.

La silhouette était presque recroquevillée en boule, le menton rentré dans la poitrine. La capuche noire d'un sweatshirt recouvrait son visage, et elle avait les mains dans les poches.

— Sécurité armée ! aboya Ty. Mettez vos mains en évidence.

Aucune main ne bougea, mais l'intrus leva lentement la tête. Enfoncés dans les replis de la capuche, une paire d'yeux en amande dévisageaient Ty, les pupilles dilatées par la peur.

L'estomac de Ty se noua lorsqu'il réalisa qu'il était passé à deux doigts de tirer sur la petite amie de Kevin, Wendy.

Il se pencha, les mains tremblantes.

— Sors d'ici, dit-il en lui faisant signe de le rejoindre.

Elle ne bougeait pas. Elle semblait même avoir encore plus peur maintenant que lorsqu'il pointait son arme sur elle.

Il fallut une seconde à Ty pour comprendre qu'elle regardait derrière lui. Se saisissant de son arme, il fit volte-face, juste à temps pour apercevoir les contours sombres d'un homme détaler sur le côté de la maison.

— Attends-moi ici, dit-il, avant de bondir sur ses pieds pour s'élancer aux trousses du fuyard.

Il prit un large virage à l'angle de la maison, le pistolet tendu devant lui. Il n'apercevait que les talons de l'homme, qui se ruait en direction de l'allée.

Il entendit le bruit d'un métal raclant contre des pierres, puis un juron étouffé, d'autres bruits de pas et une portière de voiture qui se refermait en claquant. Un moteur se mit en marche et des pneus

crissèrent, alors que le véhicule démarrait en trombe.

Ty resta debout dans l'allée, le souffle court. Il aperçut la lueur des phares au bout de la rue, puis la voiture disparut.

Il rejoignit Wendy. Elle était restée immobile là où il l'avait laissée. Il balaya de sa torche l'espace où il avait aperçu l'intrus. Au cinquième ou au sixième passage de la lampe, il remarqua l'éclat d'un objet métallique sur la terrasse, près des portes arrière.

Il s'avança et se pencha pour le ramasser. C'était une clé en laiton. Il la retourna dans sa main, puis l'essaya dans la nouvelle serrure. Elle ne rentrait pas. Mais il était prêt à parier tout ce qu'il avait qu'elle correspondait aux anciennes.

Dix-huit

Kevin et Wendy étaient assis sur le canapé, tout penauds. Il avait passé un bras protecteur autour d'elle, mais l'avait aussitôt enlevé dès qu'il avait vu Raven s'approcher d'eux. Lock restait en retrait. Elle serra son frère dans ses bras, manquant presque de l'étouffer. Puis elle câlina Wendy.

— Vous savez que vous allez tous les deux être punis, n'est-ce pas ?

Kevin et Wendy hochèrent la tête, les yeux écarquillés et la mine perplexe.

Un agent de patrouille du LAPD fit signe à Lock et à Ty de le rejoindre. C'était un Latino-Américain, d'une quarantaine d'années, avec un sourire chaleureux qui aurait davantage convenu à un travailleur social qu'à un policier.

— Elle ne peut pas rester ici. Vous en êtes conscients, n'est-ce pas ? dit-il.

— Je sais, fit Ty. Donnons-leur une ou deux minutes, je vais m'assurer qu'ils ne fassent pas de bêtises.

Le policier haussa les épaules et alla parler à son associé.

Lock entraîna Ty vers la fenêtre.

— Tu as pu voir le type dehors ? demanda-t-il.

Ty secoua la tête.

— Blanc, je crois, mais il pouvait aussi bien être hispanique à la peau claire. Costaud. Il devait mesurer plus d'un mètre quatre-vingts. À part ça, je n'ai vraiment rien. Je me réjouis juste que personne ne soit blessé.

Il se gratta le menton.

— Elle se cachait sous la terrasse. Je l'ai presque aveuglée.

— Les policiers ont pris la clé qui était tombée ?

— La première chose qu'ils ont faite a été de l'emballer.

— Peut-être qu'ils en tireront quelque chose.

— Je l'espère, mon pote, soupira Ty, parce que c'est un putain de merdier, si tu veux mon avis.

— Tout le monde est sain et sauf. Tu as fait ton boulot. C'est tout ce qui compte.

Lock serra l'épaule de son associé.

— Je vais jeter un coup d'œil dehors.

Devant l'entrée, une berline rouge s'arrêtait. Stanner en sortit, instantanément identifiable à ses frisottis touffus. Il agita la main et se

dirigea vers Lock. Ses épaules étaient basses, et Lock eut le pressentiment qu'il n'était pas ici pour leur annoncer qu'ils avaient appréhendé l'assassin de Cindy Canyon.

— Comment va la petite amie du frangin ? demanda Stanner, en posant un œil sur la maison derrière Lock.

— Secouée, mais ça va.

Stanner se mordait la lèvre inférieure.

— Les jeunes amours. Je me souviens à peine de ce que c'est. Je suis marié depuis plus de vingt ans.

— Vous avez des nouvelles ? le pressa Lock.

Stanner examinait ses chaussures.

— Rien sur le rôdeur, mais on se rapproche de la piste du type en Arizona — celui qui a menacé Raven dans le parking la nuit dernière.

— Si tant est qu'il soit toujours en Arizona.

— Même s'il est parti, il a sûrement laissé suffisamment de traces pour nous donner des indices à suivre. Nous avons quelqu'un du FBI sur place, qui nous rapportera toutes les infos possibles.

— Comment cela ? demanda Lock.

Il n'était pas expert en procédures d'application de la loi et ne savait pas en détail qui dirigeait quel type d'enquête, mais un seul cadavre et un cas de harcèlement, même sérieux, ne suffisaient généralement pas à faire voler les fédéraux au secours du LAPD ou de la police d'Arizona. S'ils cherchaient un tueur en série, il fallait généralement atteindre le nombre de quatre cadavres avant qu'une enquête ne soit lancée au niveau fédéral.

— Il y a eu une affaire, quelques années plus tôt, qui n'a jamais été résolue. Nous pensons qu'elles sont peut-être liées.

Lock expira.

— Je sais que vous risquez les emmerdes si vous en dites trop, mais plus j'en saurai et mieux je pourrai faire mon travail. Et si le FBI s'en mêle, je sais d'avance qu'ils ne me diront pas un traître mot sur l'affaire.

Stanner lui fit signe de s'éloigner un peu de la maison. Ils rejoignirent ensemble le trottoir.

— Il y a environ quatre ans, un réalisateur de films X du nom de Gary Fairfax a été retrouvé mort dans son appartement de Van Nuys. Il était plutôt violent avec ses artistes féminines. Il lui arrivait parfois même de les frapper.

— Et en quoi est-ce lié à Cindy Canyon ?

— Ça ne l'est pas.

Stanner hésitait.

— Pas vraiment, du moins. Mais c'est peut-être lié à Raven.

— Elle connaissait ce type ?

— Elle le connaissait. Elle travaillait pour lui. Elle a menacé de le

tuer.

— A-t-elle été interrogée à l'époque ?

— Elle avait un alibi. Un bon. En béton, même. Tout a été confirmé. Et puis, les gens qui profèrent des menaces sont rarement ceux qui les mettent à exécution.

— Alors, retour à la case départ.

— Pas tout à fait, dit Stanner. J'ai reçu un appel hier de la part de quelqu'un qui travaille dans l'industrie du porno, un autre réalisateur qui a tourné avec Raven, un connard encore pire que le gars qui s'est fait descendre — si on peut imaginer cela. Il a dit qu'il avait reçu des menaces plutôt lourdes. Des mots glissés dans sa boîte aux lettres.

— Et donc ? C'est un réalisateur de films pornos. Il devrait être habitué aux menaces, non ?

— Sans doute, mais l'écriture correspond parfaitement à celle du mot retrouvé avec la robe.

Dix-neuf

Lock était debout dans la pénombre du salon, à l'écoute des craquements de la maison et du gémissement du vent qui, à l'extérieur, soulevait une tempête de feuilles mortes tardives. La première nuit de garde qu'il passait chez ses clients, il essayait toujours de se mettre au diapason du lieu. Chaque maison et chaque bureau avaient leurs propres bizarreries : un parquet qui craque ou un conduit d'aération qui siffle par grand vent. Mieux vous les connaissiez, et plus il était facile de déceler les bruits inhabituels. Il en allait de même pour les gens.

À l'étage, Raven, Kevin et Ty dormaient, l'épuisement ayant pris le pas sur la peur dans le cas des deux premiers. Être effrayé et tendu pendant longtemps vidait le corps de toute son énergie. C'est pourquoi les hommes dans son secteur apprenaient vite à gérer l'angoisse et la peur. Il visualisait son niveau de réaction par des couleurs. Le vert était normal, l'orange correspondait à une menace non immédiate mais exigeant un niveau d'attention élevé, et en alerte rouge, la chasse était ouverte. Si on restait dans le rouge trop longtemps, on finissait par surchauffer et s'épuiser.

Après le dîner, il avait convenu avec Ty qu'il ferait le premier roulement de leur surveillance nocturne, pendant une durée de quatre heures. Ensuite, Ty, qui n'avait pas eu à commencer aussi tôt que Lock, assurerait une garde de cinq heures. Quatre ou cinq bonnes heures de sommeil étaient un luxe. Lock avait déjà eu à tenir plusieurs jours d'affilée avec beaucoup moins de repos.

Assurer le premier roulement lui donnerait le temps de réfléchir aux événements de la journée et de faire le point — tant que l'intrus ne choisissait pas de venir s'écraser dans une fenêtre avec à la main quelque chose de plus dangereux qu'une ancienne clé. Sa récente apparition avait considérablement accru le niveau de danger. Car la question n'était plus de savoir s'il reviendrait, mais quand. Et, pour ne rien arranger, l'inconnu savait maintenant qu'il se heurterait à une opposition et il viendrait préparé.

Lock se dirigea vers les portes vitrées à l'arrière de la maison. Au-delà de la terrasse s'étendait le panorama des lumières de la ville. Il se demanda si le harceleur était là-bas, quelque part, en train de planifier sa prochaine tentative, et si le spectre d'une menace encore plus sinistre, comme Stanner le craignait, était fondé. Raven pouvait-elle être impliquée dans tout cela ?

La silhouette fugitive que Ty avait pourchassée indiquait le

contraire. Ses menaces envers un réalisateur qui avait ensuite passé l'arme à gauche le suggéraient pourtant. Le mot qui accompagnait la robe avait pu être épinglé par n'importe qui. Et à présent, voilà qu'un autre réalisateur était à son tour menacé. Les policiers se pencheraient sur cette coïncidence — mais quel effectif serait consacré à l'enquête ? Peut-être était-ce le moment pour Lock de passer à l'action et de commencer à progresser de son côté. Il aurait besoin d'aide, et la femme concernée était justement à sa disposition.

En revenant dans le salon, il sortit son téléphone et appela Carrie.

Elle lui sembla légèrement groggy et il craignit un instant de l'avoir réveillée.

— Eh, dit-elle. Tout va bien ?

— Tout s'est bien terminé ce soir. Écoute, je sais qu'il est tard, mais Stanner est passé et il a mentionné le nom d'une personne sur laquelle j'aurais bien besoin de plus d'informations. C'est un type qui a travaillé avec Raven par le passé.

— Bien sûr.

Il donna le nom à Carrie, puis lui expliqua ce que Stanner avait dit, ainsi que ce qui s'était passé dernièrement à la maison.

— Je m'y mets tout de suite, dit Carrie.

À l'autre bout de la ligne, il pouvait entendre le bruit des vagues sur le rivage et il ferma les yeux, regrettant de ne pas être avec elle.

— Ça peut attendre le matin, lui dit-il d'une voix douce.

Carrie soupira.

— C'est bon. De toute façon, je n'arrive pas à dormir.

— Si tu t'inquiètes pour moi, sois tranquille. Il faut beaucoup plus qu'un cinglé pour m'avoir.

— Je sais, fit Carrie sans grande conviction.

— Est-ce que quelque chose te tracasse ?

Il l'entendit à nouveau soupirer.

— Ce n'est rien. Oublie.

— Carrie ? Je ne suis pas seul ici avec elle, si c'est ce qui t'inquiète. Ty est en haut.

— Tu crois vraiment que j'ai des doutes, Ryan ?

— Non. Je dis juste que…

— Et bien, ne le dis pas. Tu veux que je fasse des recherches sur ce réalisateur ? Parce que si c'est le cas, je dois y aller.

Il tendit la main gauche derrière sa tête et effleura sa cicatrice, vieux souvenir que lui avait laissé une porte reliée à un pistolet.

— Je ne veux pas te dire bonne nuit de cette façon.

Un moment de silence passa entre eux. À l'étage, il entendit un ronflement sonore, capable de rivaliser avec les vents de Santa Ana. On aurait dit Kevin, à moins que ce ne soit Ty. Quoi qu'il en soit, il se dit qu'il ferait mieux de monter jeter un coup d'œil, peut-être fermer

une chambre qui serait restée ouverte.

— Moi non plus, finit par dire Carrie.

— Alors tout va bien ?

Son cœur s'accéléra comme il attendait la réponse. Aucune mission ne méritait qu'il mette en danger leur relation.

— Tout va toujours bien, Ryan.

— Je t'aime. Tu le sais, n'est-ce pas ? dit-il tendrement.

— Je t'aime aussi, cowboy.

Vingt

Après l'appel téléphonique, Carrie sortit sur la terrasse, Angel trottinant sur ses talons. Elle espérait que l'air frais lui changerait les idées. Jusqu'à présent, avec Ryan Lock, elle avait senti qu'elle était avec un homme en tous points son égal. Ce n'était pas un sujet de discussion qu'ils avaient abordé ; les choses s'étaient faites naturellement. Et maintenant, elle se sentait comme une gamine qui craignait que son petit ami ait secrètement des vues sur la fille facile de l'école.

Elle s'en voulait terriblement de ressentir une telle jalousie. Elle se détestait pour son manque de confiance en elle. Mais par-dessus tout, elle détestait la façon qu'avaient ses convictions féministes et toute son assurance de se volatiliser en un clin d'œil.

Quand Carrie pensait à Raven, elle ne songeait pas à la manière qu'avait l'industrie du porno de traiter les femmes comme de vulgaires morceaux de viande. Elle ne se disait pas que non seulement Raven y avait survécu, mais qu'en plus elle avait réussi à assurer une vie décente à son frère. Non. Elle n'avait qu'une pensée en tête quand elle songeait à la femme qu'il protégeait : quelle traînée.

Carrie retourna à l'intérieur. Elle se dirigea vers la table, qui faisait face à l'une des immenses baies vitrées offrant une vue sur le Pacifique bleu nuit qui s'étendait à l'infini. Elle ouvrit son MacBook Air et s'assit. Angel s'installa avec un grognement à ses pieds.

Elle lança son navigateur, qui s'ouvrit par défaut sur Google, saisit dans le moteur de recherche le nom que Ryan venait de lui donner et appuya sur entrée. La recherche lui donna plus d'un million de réponses. Elle cliqua en premier lieu sur Wikipédia. Wikipédia n'était certes pas toujours très pointu, mais elle aurait au moins un aperçu général. Lock et elle avaient affaire à un monde que ni l'un ni l'autre ne connaissait et, en tant que journaliste, elle voulait faire preuve d'objectivité. Pourtant, au fur et à mesure qu'elle progressait dans sa lecture de la page, son objectivité se dissipait pour laisser place à un profond dégoût.

Le texte affichait :

Vince Vice (né Paul Aronofsky le 6 août 1956 à Salt Lake City, Utah) est un acteur, producteur et réalisateur de films X, devenu célèbre grâce à ses films loufoques. Ses actrices sont généralement toutes nouvelles dans l'industrie. Bien que toutes les actrices de ses films aient plus de dix-huit ans, les personnages de ses scénarios sont

souvent des adolescentes. Les actrices dans ses films apparaissent souvent vêtues en écolières et en girl-scouts, et il a reconnu choisir délibérément des actrices qui « paraissent plus jeunes, comme votre baby-sitter par exemple, parce que les hommes fantasment souvent là-dessus même s'ils n'osent pas l'avouer ».

Vice a reçu de nombreuses critiques, même au sein de l'industrie du X, en raison de la violence qu'il simule dans ses films. Les actrices y sont souvent forcées à réaliser des actes sexuels apparemment contre leur volonté. La strangulation, le vomissement et la simulation de viol sont des thèmes récurrents dans ses films. Certaines actrices prétendent que Vice les aurait agressées sexuellement pendant les tournages, mais aucune plainte n'a encore été déposée contre lui.

La société de production de Vice, ainsi que son travail en tant qu'indépendant, l'ont rendu multi-millionnaire.

On en disait plus, mais Carrie s'arrêta de lire. Elle se leva et fit coulisser la porte vitrée pour faire entrer un peu d'air, puis retourna devant son ordinateur pour lire en diagonale le reste de la page. La suite n'était pas meilleure. Même avec les descriptions édulcorées de Wikipédia, elle avait la nausée. Puis elle prit conscience que le nom de cet homme (si le terme d'homme pouvait s'appliquer à quelqu'un de cet acabit) avait généré plus d'un million de résultats, et qu'il s'était enrichi en produisant des films qui vendaient délibérément une image dégradante et avilissante de la femme.

Suivait une longue liste d'actrices avec lesquelles il avait travaillé, aux noms improbables comme Candy et Kitten. Le nom de Raven Lane figurait en fin de liste. Elle cliqua sur le lien, qui la renvoya par défaut vers l'article Wikipédia la concernant. Elle rouvrit alors l'onglet Google et lança une recherche par images, en espérant trouver une photo de ce type.

Il y en avait beaucoup sur la première page.

La toute première était un portrait de Vince Vice. Il avait un visage émacié, comme si sa peau était étirée contre son crâne, des cheveux blonds peroxydés coupés court et des yeux d'un bleu glacial. Ses lèvres retroussées dévoilaient ses dents, alors qu'il faisait mine de pousser un grognement en direction du photographe.

Toutes les images ne représentaient pas Vice : il y en avait de ses stars fétiches, si le terme n'était pas trop pompeux pour ce type d'actrices. Une photo attira particulièrement le regard de Carrie. L'actrice portait des couettes, et son visage était barbouillé de maquillage comme si elle avait essayé de se mettre du rouge à lèvres et du mascara pour la première fois. Il était souillé de larmes, qui avaient laissé d'épaisses traces noires sur ses joues. Ses yeux étaient

vides.

Par-dessus l'épaule de la jeune femme, et légèrement hors champ, on devinait Vince Vice, avec la même expression féroce. Cette fois, on le voyait plus distinctement : il avait un physique puissant et sec, un large torse et des biceps saillants. Il avait exactement le physique qui correspondait à sa personnalité : un homme qui prenait visiblement beaucoup de plaisir à humilier les femmes.

Carrie se sentait à la fois malade et folle de rage. Si on avait menacé de le tuer, se dit-elle, grand bien lui fasse.

Vingt et un

Le profileur du FBI, Levon Hill, était penché à l'arrière d'une voiture de patrouille de la police d'Arizona. Il regardait la lueur rouge qui commençait à poindre à l'est, sur la ligne d'horizon. Le soleil n'allait plus tarder à se lever et l'équipe d'intervention du SWAT se mettait déjà en place, prête à faire irruption dans la maison et à se battre s'il le fallait. Des rapports de Los Angeles suggéraient que la cible était déjà partie, mais à ce stade, on ne pouvait pas s'y fier. Ils tenaient un suspect. Ils avaient une adresse. Cela valait la peine de vérifier, et tirer des conclusions avec une personne de ce genre était toujours dangereux.

Sa main en écran pour protéger ses yeux de la lumière du soleil levant, Hill observait les lieux où se trouvait la cible. Si l'homme à l'intérieur était responsable du meurtre de Cindy Canyon, ils devaient se préparer au pire, même si d'après l'expérience qu'en avait Hill, les tueurs en série se révélaient souvent étonnamment dociles quand ils savaient que la partie était terminée. Ils jouaient parfois même un rôle dans leur propre capture, leur ego les poussant à se faire attraper afin qu'ils puissent se montrer dans toute la gloire de leurs actes. Du moins, en théorie.

Depuis dix ans qu'il travaillait au Bureau, Hill n'avait été présent qu'à l'arrestation d'un seul tueur en série. L'affaire s'était terminée dans une cabane, près d'un ranch à bestiaux abandonné dans le Montana, avec la découverte d'une collection de trophées macabres. Des années plus tard, les images de ce qu'il avait vu ce matin-là revenaient toujours dans ses cauchemars. Il espérait que cette fois, ils se seraient trompés, et que l'homme suspecté de menacer Raven Lane n'était qu'un grossier personnage comme il en existe tant.

Hill se redressa et porta son regard au bas de la rue, en direction de la cible : le 1425 chemin de Rattlesnake était si éloigné du chemin de fer de Tempe, en Arizona, que même si les trains étaient toujours en circulation, il serait impossible de les entendre. Les maisons de planches à clin trahissaient la rapidité avec laquelle elles avaient été construites et des décennies de négligence. Des mauvaises herbes poussaient dans tous les jardins, s'enroulant autour des vieux moteurs rouillés et des balançoires pour enfants décrépies abandonnés çà et là.

Il n'y avait personne alentour. Personne ne passait près de leur voiture, d'une démarche encore endormie, pour aller prendre le bus et se rendre au travail. Cette communauté se trouvait du mauvais côté du rêve américain, c'était un endroit dénué de toute ambition en

dehors des joints de marijuana ou des cuites à la liqueur de malt, un endroit où venaient s'échouer les menus espoirs que les gens avaient autrefois caressés d'une vie de famille stable, d'un enfant entrant à l'université ou d'un foyer où deux parents élevaient leurs enfants dans l'amour et le respect. Ce quartier avait tout d'un ghetto de petite ville.

Une main gantée de noir toqua contre le pare-brise. L'équipe d'intervention était prête pour son entrée fracassante. Quatre hommes se tenaient devant la porte d'entrée, deux d'entre eux portaient un bélier. D'autres agents du SWAT s'étaient dispersés autour de la maison, accroupis au ras du sol sous les rebords de fenêtres et plaqués contre les murs extérieurs, les gestes raides et pesants à cause de leurs gilets pare-balles.

Hill ouvrit sa portière et sortit. Une fois à l'intérieur, lorsque le suspect serait arrêté, il pourrait examiner les lieux. Il leva d'abord un pied du sol, puis l'autre, qu'il glissa dans des couvre-chaussures en plastique bleu. Il passa nerveusement la main dans ses cheveux. Il attendit, prêt à faire son travail de façon calme et méthodique en tâchant de ne pas faire trop de vagues. Sa nature se reflétait dans ses yeux d'un brun sombre et dans sa démarche souple, la meilleure qu'il semblait avoir trouvée pour déplacer son mètre quatre-vingt-quinze. Sa barbe épaisse lui procurait un camouflage supplémentaire. Levon Hill était aux antipodes des recrues BCBG habituelles du FBI.

Devant la porte d'entrée de la maison, un membre de l'équipe d'intervention signalait le compte à rebours avec les doigts de sa main. À un, son pouce se replia, formant un poing, et il recula, laissant le champ libre au bélier. La porte s'ouvrit brutalement sous l'impact. L'équipe d'intervention se rua à l'intérieur, toutes armes dehors. L'agent de tête brandissait son pistolet à pompe.

Derrière eux, Hill écoutait attentivement, mais tout ce qu'il distinguait était les aboiements de l'équipe d'intervention, qui ne s'adressaient à personne en particulier.

Merde.

Il est parti. Nous arrivons trop tard.

Il commença à se diriger vers la maison. Les cris continuaient. Puis il perçut un « Ici ! » étouffé et accéléra le pas. L'espoir renaissait à chacun de ses pas, avant de s'évanouir lorsqu'il atteignit l'entrée et posa le pied dans un bout de couloir sombre. Les casques retirés, les pistolets baissés et les épaules basses, deux membres de l'équipe d'intervention se tenaient dans ce qui semblait être le salon. Dans un coin, une télé crachotait des grésillements parasites.

L'odeur métallique du sang emplissait l'air. À l'autre bout de la pièce, leur cible, Larry Johns, était affalée dans un fauteuil. Son pantalon et ses sous-vêtements manquaient. Hill les aperçut derrière la chaise, en tas. Il ne fallait pas être un génie pour deviner que Larry ne

regardait pas Télé Matin.

Sa tête était toujours rattachée à son tronc mais, à en juger par les taches de sang sur son corps, le fauteuil et le plancher, il était loin d'être indemne. Ses deux testicules et son pénis avaient été tranchés, lui laissant une plaie béante à l'aine. Les parties manquantes n'étaient visibles nulle part.

À l'extérieur, au-delà du jardin de devant, d'autres véhicules de police commençaient à arriver, alors que la nouvelle circulait déjà à propos de la mort du suspect principal — une autre victime, pouvait-on supposer, du véritable tueur.

Hill jeta un coup d'œil au cadavre de Larry Johns, derrière lui. Sa tête était attachée, mais le tueur s'était exprimé sans ambiguïté, bien que de manière moins franche qu'avec Cindy Canyon.

Un bandeau lui masquait les yeux.

Hill n'osa pas le toucher mais, esquivant les flaques de sang coagulé sur le sol, il se rapprocha, puis se pencha pour placer son visage au même niveau que celui de Johns. L'interstice entre le bandeau et l'orbite vint confirmer son intuition. Le tueur lui avait arraché les yeux avant de lui mettre le bandeau.

La contradiction n'avait aucun sens. Pourquoi enlever les yeux de quelqu'un avant de se donner le mal de placer un bandeau sur les orbites vides ?

Il sortit son BlackBerry de sa poche et en prit note, avant de prendre quelques photos de la scène. Une chose était claire : le tueur n'avait pas simplement cherché à tuer Larry Johns. Il envoyait un message. Un message tordu, confus et absurde, mais un message quand même.

Il sortit de la maison et s'avança sur le trottoir. Son coupe-vent bleu, sur lequel était inscrit FBI en lettres dorées, lui garantissait qu'on le laisserait seul. Les gens émergeaient lentement de leurs maisons, les yeux ensommeillés, en peignoir de bain élimé ou en short et t-shirt. Les policiers locaux se déployaient pour sécuriser le périmètre autour de la maison. Un binôme commençait à interroger le voisinage. Les portes se refermaient peu à peu. Dans ce genre de quartier, les policiers étaient considérés avec méfiance et suspicion, et personne ne voulait être vu en train de leur parler.

Il y avait, se disait-il, une explication logique pour ce qui était arrivé à l'homme à l'intérieur de la maison. Le motif était l'un des plus puissants qui soient : la vengeance. Larry Johns avait menacé et humilié Raven Lane au club. Puis il avait été retrouvé mort. Et non seulement mort, mais mutilé. Lui avoir tranché ses parties génitales l'émasculait, le rendait impuissant.

Restait toujours la question des yeux, cependant. Quel rôle jouaient les yeux arrachés ? Était-ce lié à l'acte même de regarder ? Une théorie

féministe à propos des femmes objets, du regard des hommes et de la façon dont il réduisait les femmes à de simples objets de désir plutôt que des êtres humains ? Se pouvait-il que ce soit quelque chose dans ce goût-là ?

Le fait que les parties génitales et les yeux de l'homme aient été enlevés donnait une idée à Hill. Il se disait que la personne qui l'avait fait pouvait bien être une femme.

Mais quel était le rôle de Cindy Canyon dans tout cela ? Y avait-il seulement un lien entre elle et Larry Johns ? Leurs corps avaient certes été mutilés après leur mort, ce qui était significatif. Mais les genres de mutilations étaient très différents.

Si l'on partait du principe théorique que les deux affaires étaient connectées, il y avait une chose dont Levon Hill était absolument certain. C'était une personne avec une rage profonde. Elle la cachait probablement très bien, l'enfouissant en elle, mais elle était là, puissante et écrasante. Le tueur opérait avec frénésie. Il avait peut-être déjà tué. Peut-être pas. Mais une chose était garantie à cent pour cent.

Si on n'arrêtait pas cet individu, il y aurait d'autres cadavres.

Vingt-deux

Quand Lock entra dans la cuisine, Kevin était effondré sur son bol de céréales, toujours bouleversé par les répercussions qu'avait eues l'apparition inattendue de Wendy. La mère de Wendy n'avait pas apprécié que sa fille fasse le mur pour le voir — d'autant qu'elle avait débarqué dans une maison entourée de policiers. Lock avait négocié un marché entre Raven et la mère de Wendy. Elles s'étaient accordées pour que les jeunes gens fassent une pause pendant quelques semaines. Ni Wendy ni Kevin n'avaient semblé ravis à cette perspective et la mère de Wendy avait pratiquement dû la traîner dans la voiture. Il avait fallu que Lock et Ty s'y mettent à deux pour retenir Kevin, qui avait fini par aller se coucher en boudant. C'était une situation pour laquelle même Superman n'avait pas de réponse.

Lock se servit un peu d'eau dans le distributeur du réfrigérateur. Raven, en pull et les cheveux relevés, passait un chiffon sur le comptoir.

— Vous avez un moment ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

Raven sortit de la cuisine derrière lui, hors de portée de voix de Kevin.

— J'ai eu un appel un peu plus tôt à propos du type en Arizona, celui qui vous a importunée dans le club.

— On l'a attrapé ?

La lumière du petit matin entrait à flots par les portes vitrées à l'arrière de la maison. La température avait chuté de quelques degrés — les vents de Santa Ana s'étaient arrêtés, du moins pour l'instant. C'était le genre de journée parfaite qui attirait des foules compactes de gens vers l'ouest et la Californie.

Lock prit une profonde inspiration. Donner des mauvaises nouvelles, c'était comme enlever un pansement : le mieux était d'agir d'un coup sec.

— Ils l'ont trouvé mort ce matin dans une maison de Tempe.

Les épaules de Raven s'effondrèrent.

— Mais le type qui était ici hier soir ?

— Ils pensent que l'homme retrouvé à Tempe est mort depuis un moment, probablement depuis la nuit où il vous a approchée au club. Le type de la nuit dernière est peut-être celui du parking. Vous avez dit qu'ils ne se ressemblaient pas, n'est-ce pas ?

— Il me semble… Le type dans le parking était beaucoup plus grand. Mais ce n'était pas bien éclairé et tout s'est passé si vite.

Elle soupira.

— Alors on est revenus à la case départ ?

Lock prit un moment pour réfléchir à sa question.

— Cela change la donne pour nous, car cela veut dire plus de surveillance et plus d'attention de la part des policiers, donc c'est positif. Mais nous devons toujours rester sur nos gardes. Plus la personne qui vous harcèle croit que les gens la recherchent, et plus elle est susceptible de se montrer dangereuse.

Raven jeta un œil à sa montre Cartier.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Si cela le pousse à sortir de son trou, nous l'attendrons. Jusque-là, vous pouvez essayer de vaquer à vos occupations du mieux possible.

Raven lui adressa un sourire pincé.

— J'ai rendez-vous plus tard dans la matinée avec l'ancienne société pour laquelle je travaillais. Et j'ai quelque chose hors de la ville ce soir. Mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, avec toute cette attention.

Lock attendait.

— Peut-on aller dehors ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

Elle s'arrêta au bout de la terrasse, posa les coudes sur la balustrade et regarda le paysage de la ville au loin.

— Quand je vous ai dit que je ne voyais personne, je n'étais pas entièrement honnête.

Elle se tourna face à lui, puis se replongea dans la contemplation du paysage.

— Il y a quelqu'un que je vois de temps à autre, mais c'est plutôt une relation d'affaires — si vous voyez ce que je veux dire.

Lock redressa les épaules. Si l'on n'était pas né de la dernière pluie, on savait que les femmes du milieu de Raven arrondissaient souvent leurs fins de mois en faisant la fête avec des flambeurs de tous poils, des gros bonnets d'Hollywood, des sportifs ou simplement des hommes disposant de plus d'argent que de jugeote.

— Pas besoin de me faire un dessin.

— Il m'a appelée ce matin, dit Raven. Il veut me voir à Vegas ce soir. Il m'a dit qu'il s'inquiétait pour moi.

— Vous voulez aller à Vegas ce soir ? lui demanda-t-il, sous le choc.

— C'est beaucoup d'argent.

Lock hocha la tête avec réticence.

— C'est comme vous voulez. Ty peut garder un œil sur Kevin et je peux venir avec vous. Vous ne devriez pas voyager seule.

Raven se tourna vers lui avec un sourire triste.

— Je dois d'abord régler cela avec mon client. Il a son propre

service de sécurité. Il a dit qu'un jet privé m'attendrait à Van Nuys à quatre heures.

Mais une question évidente tracassait Lock.

— Vous savez, si ce type a sa propre sécurité et un jet privé à disposition, cela ne vous a pas effleuré l'esprit qu'il puisse être lié à…

Il désigna d'un geste la maison et le garage.

— … tout cela ?

Raven secoua la tête.

— Croyez-moi, s'il voulait ma mort, je ne serais pas ici à vous parler.

— Alors pourquoi sa sécurité ne vous épaule-t-elle pas ?

— Il me paie bien mes heures, et je m'assure qu'il en ait pour son argent, mais cela ne va pas plus loin. Ce n'est pas quelqu'un envers qui j'ai envie d'être redevable.

— Très bien, dit Lock en levant les mains, c'est vous qui voyez. Si vous voulez que je vous accompagne sur ce vol, j'y serai.

— Merci, dit Raven. Je ferais mieux de me changer pour mon rendez-vous de midi.

Il la regarda partir. À travers la vitre, il pouvait voir Ty chiffonner les cheveux de Kevin. À chaque nouvelle révélation sur la vie embrouillée de Raven, le malaise qui le rongeait s'accentuait. Mais il était trop tard pour remballer et s'en aller. Pour le meilleur ou pour le pire, il ferait partie du voyage jusqu'au bout.

Vingt-trois

Mais avant le vol privé pour Vegas, il fallait régler la question du premier rendez-vous d'affaires de Raven. Lock ne savait pas trop à quoi s'attendre de la part de la direction de la société de production de pornos la plus riche du monde (des douzaines de top-modèles en petite tenue ? des scènes de débauche dignes du déclin de l'Empire romain ?), mais il ne s'imaginait certainement pas cela.

Le siège de la société était un bloc de béton de deux étages, sans fenêtres, à deux pâtés de maisons à l'est de Van Nuys Boulevard. Il était flanqué d'un côté par un complexe industriel hébergeant une société de maintenance de pièces d'aviation, et de l'autre par un restaurant mexicain de seconde zone. Comme les bons gardes du corps, les riches producteurs de films X avaient visiblement la sagesse de se fondre dans le paysage.

Lock gara la Range Rover à l'arrière, et balaya rapidement du regard les voitures environnantes avant de contourner la sienne pour ouvrir la portière de Raven. Elle sortit dans la chaleur accablante, les pointes de ses cheveux noirs frisant à cause de l'humidité. Ils se dirigèrent vers une porte à l'arrière du bâtiment, et Raven appuya sur la sonnette. Une caméra pivota vers eux. Une seconde plus tard, il y eut un déclic.

Lock poussa la porte et invita Raven à entrer. Ils se retrouvèrent dans un hall d'accueil. Une femme obèse entre deux âges, dont on avait l'impression que monter quelques marches la ferait suer sang et eau, se leva de son bureau et prit Raven dans ses bras.

En venant, Raven avait expliqué à Lock que, lorsqu'elle avait commencé dans le métier, elle avait été l'une des premières filles à passer contrat avec Vixen Entertainment et à tourner des films exclusivement pour eux. C'était le fleuron de leur industrie, et leurs revenus assurés par les ventes de leurs films sur Internet, sur les téléphones portables et auprès des chaînes d'hôtellerie auraient fait pâlir d'envie n'importe quel studio hollywoodien. Une chose était certaine, cependant : ils n'avaient pas dépensé leur fortune dans les locaux de leur siège. En regardant le linoléum fané et les murs dénudés autour de lui, Lock se demanda à quoi pouvaient ressembler leurs bureaux secondaires.

— Oh, ma chérie, disait la réceptionniste à Raven, nous sommes si heureux que tu ailles bien. Après ce qui t'est arrivé hier, nous étions si inquiets.

— Merci.

La réceptionniste sembla alors seulement remarquer Lock.

— Nouveau petit ami ? demanda-t-elle à Raven.

— Sécurité, dit Lock en tendant la main. Ryan Lock.

— Cherry Brandowski, répondit la réceptionniste en le lorgnant des pieds à la tête. Vous avez déjà tourné dans des films, Ryan ?

Lock sourit.

— Tous ces gens-là sont acteurs ? lui demanda-t-il en désignant les affiches de films épinglées aux murs.

On aurait dit de véritables affiches de films, si ce n'est qu'elles représentaient toutes des femmes nues, avec des titres allant du parodique, *Nuits torrides à Seattle*, au plus direct, *Ton cul m'appartient VI*. Visiblement, la série des *Ton cul m'appartient* I à V avait eu suffisamment de succès pour mériter une suite supplémentaire.

Raven se renfrogna.

— Croyez-moi, c'est généralement les femmes qui font tout le travail.

— Comme dans la vraie vie, remarqua Lock, ce qui fit pousser à Cherry un petit grognement amusé.

— Est-ce que Dimitri est là ?

À en juger par le langage corporel de Raven, et la façon qu'elle avait de se balancer sur ses talons, elle semblait vouloir couper court à la conversation.

— Il a dit que c'était important.

— Ouais, dit Cherry. Il est dans son bureau.

Raven ouvrit la marche et ils s'engagèrent dans un long couloir sur lequel donnait une rangée de portes. Certaines étaient ouvertes et l'on distinguait des gens assis derrière des bureaux, rivés sur leurs ordinateurs, au téléphone ou plongés dans la paperasse. Les femmes sur les affiches mises à part, on se serait cru dans n'importe quelle entreprise. Les employés étaient les mêmes que dans n'importe quelle société de production hollywoodienne : jeunes, fatigués à cause de leurs horaires improbables, habillés de façon un peu moins stricte que dans d'autres secteurs et arborant davantage de tatouages et de piercings. À l'exception de ce détail, ils auraient très bien pu travailler sur des films avec Keanu Reeves.

Il n'y avait aucune inscription sur la dernière porte. En fait, Lock avait remarqué une absence totale de signalétique sur les bureaux devant lesquels ils étaient passés. Raven toqua et, sans attendre de réponse, entra directement.

Étant donné son nom et sa profession, Lock s'était attendu à voir un Greco-Américain costaud, au torse velu orné d'un pendentif en or, vautré sur sa chaise un cigare au bec. Mais Dimitri était un trentenaire, vêtu sobrement à la dernière mode de Los Angeles, d'un jean de créateur et d'une chemise blanche. Il n'y avait aucun

pendentif, ni autres bijoux en vue.

Raven fit les présentations. Dimitri était le PDG de la société.

— Voulez-vous que j'attende dehors ? demanda Lock.

— Non, c'est bon, fit Raven tout en adressant un sourire à Dimitri, qui haussa les épaules pour signifier que sa présence ne le dérangeait pas non plus.

Bien sûr, il devait rester avec Raven. Elle n'aurait pas pu honorer son rendez-vous sans être accompagnée. Il avait aussi l'impression que non seulement Dimitri et elle avaient un passé ensemble, mais qu'elle se servait de lui. Comme il pouvait le voir, Raven avait assuré sa protection, et pas avec le genre d'abruti sans cervelle qui pouvait aussi faire office de petit ami ou d'imprésario. Elle avait embauché un véritable professionnel : un homme qui avait déjà tué.

Après avoir esquissé une bise sur la joue de Raven et hoché poliment la tête en direction de Lock, Dimitri leur fit signe de s'asseoir en face de lui. Près de son ordinateur, un anti-stress design faisait claquer ses petites boules argentées d'un côté puis de l'autre, dans un mouvement perpétuel. Lock se demanda si c'était une sorte de clin d'œil humoristique postmoderne, mais il se garda bien de lui poser la question.

— Je vais aller droit au but, Raven, fit Dimitri. Je veux que tu reviennes travailler avec nous.

La réponse de Raven fusa, non sans être accompagnée d'un sourire.

— Pour dix mille dollars par mois ? Oublie ça. Il y a des façons bien plus agréables de se faire baiser.

Dimitri ouvrit un tiroir de son bureau et Lock se crispa.

— Du calme. Je sors juste une ébauche de contrat, fit Dimitri en levant les yeux vers lui.

Il tira une feuille de papier du tiroir et la fit glisser vers Raven.

— Réfléchis-y. Avec ce genre de montant, tu peux oublier les représentations dans les clubs et toutes ces conneries. Nous t'offrons tout. Tout ce que tu dois faire, c'est un film par mois, quelques apparitions promotionnelles et t'entretenir un peu. À part ça, ta vie t'appartient. Tu reviendrais avec nous. Et on s'assurerait qu'il ne t'arrive rien. Je te le garantis.

Lock reporta son attention sur Raven. Il observa son visage, essayant de voir s'il pouvait y déceler une quelconque réaction. Son absence d'expression venait confirmer, d'après lui, qu'ils pensaient tous les deux à la même chose. Que peut-être aucun harceleur en série sanguinaire ne faisait des pieds et des mains pour l'atteindre. Peut-être était-ce là un numéro de chantage en bonne et due forme.

Lorsque Carrie avait fait des recherches sur M. Vice, elle avait découvert quelque chose, dont elle avait informé Lock un peu plus tôt dans la matinée. Cette information venait de prendre un sens tout

nouveau depuis quelques secondes. La dernière société pour laquelle Cindy Canyon avait travaillé était Vixen Entertainment. Ils en avaient fait la remplaçante de Raven Lane.

Aussi sûr qu'un et un font deux, Dimitri n'était qu'une façade, un paravent qui justifiait la plupart de l'argent qui arrosait cette industrie. Et le porno était bien souvent financé par le crime. Les distributeurs pouvaient bien être des hôtels haut de gamme et des sociétés high tech de premier ordre, mais l'argent qui se cachait derrière leur production était tout autre. Il était impossible que le crime organisé ne soit pas impliqué dans ces affaires à la morale douteuse, qui généraient plus d'argent qu'Hollywood, pour un coût moindre et donc à la marge de profit bien plus importante. Pas besoin d'être un expert comptable judiciaire pour le deviner.

Si Vixen Entertainment et ses commanditaires voulaient que leur vache à lait revienne dans leur giron, lui faire peur serait le meilleur moyen d'y parvenir, même si en dépit de sa paranoïa naturelle, Lock ne pouvait pas croire qu'ils se mettraient à tuer des gens pour y parvenir. Il était plus probable qu'ils se servaient d'une situation existante comme moyen de pression. Cindy était en passe de devenir leur nouvelle star juste avant d'être assassinée. Ainsi, Vixen voulait revenir à son ancienne tête d'affiche, agitant la protection qu'ils pouvaient lui offrir comme carotte.

Raven étudiait la feuille de papier. Lock espérait qu'elle lui promettrait d'y réfléchir, et qu'ils pourraient repartir. Mais Raven n'était pas femme à capituler sans montrer de résistance.

— Ne reviens jamais. Ce n'est pas ce que tu m'as dit quand tu as mis un terme à mon contrat, Dimitri ? demandait-elle à présent, ses yeux violets lançant des éclairs.

Dimitri posa ses mains à plat sur le bureau.

— Les circonstances ont changé. Les projecteurs sont sur toi, avec tout ce qui se passe. Pourquoi ne pas en tirer des bénéfices ?

Il prit une inspiration, avant de baisser la voix.

— Raven, il te reste peut-être cinq ans. Cette histoire de harcèlement, c'est la chance de toute une vie. On peut tous y gagner si on se la joue fine.

Raven se leva d'un bond.

— C'est ce que toute cette affaire représente pour toi ? Une occasion commerciale ? Ou es-tu déjà en train de penser à combien tu gagneras sur mes films si ce type me tue ?

Tandis qu'elle parlait, Lock gardait les yeux rivés sur Dimitri. Il affectait un détachement amusé. Il resta assis mais tendit les mains, paumes en avant.

— Okay, okay, on m'a demandé de te faire cette proposition. Pas la peine de t'en prendre à moi. C'est une offre intéressante, Raven. Une

offre exceptionnelle, en réalité. Mais elle ne sera pas valable éternellement. Nous le savons tous les deux.

Lock se leva, prêt à mettre fin à l'échange.

— C'était un plaisir de vous rencontrer.

Il fit un signe de la tête en direction de la porte.

— Vous devez vous rendre quelque part, rappela-t-il à Raven.

Lock lui emboîta le pas hors de la pièce et le long du couloir. Dans le hall d'accueil, Raven serra Cherry dans ses bras pour lui dire au revoir. C'est alors qu'il remarqua l'affiche derrière son bureau, à l'écart de toutes celles qui longeaient les murs du couloir. Elle montrait Raven Lane. À côté d'elle se trouvait Cindy Canyon. Elles avaient les bras l'une autour de l'autre et se regardaient droit dans les yeux. Leurs lèvres se frôlaient.

Lock continua de marcher. C'était la Cindy Canyon dont la tête avait terminé dans un distributeur à journaux et dont le corps avait été extrait du coffre de la BMW de Raven ; la Cindy Canyon que Raven n'avait jamais rencontrée. Pour deux personnes qui ne se connaissaient pas, elles étaient plutôt proches.

Lock devait prendre une décision. Soit il demandait à Raven pourquoi elle avait menti, soit il gardait les lèvres scellées. Dans le parking, le téléphone de Raven bipa. Elle le sortit de son sac et lut le message.

— Ils ont confirmé. L'avion sera prêt pour nous à Van Nuys à quatre heures.

Elle le regarda.

— Est-ce que ça va ? Vous semblez très silencieux.

— Je pensais juste à quelque chose.

— Vous voulez en parler ?

— Pas pour le moment, dit-il en lui tenant la portière de la Range Rover.

Ils allaient passer une longue journée ensemble. Il aurait tout le temps d'essayer de démêler le vrai du faux dans l'histoire de Raven.

Vingt-quatre

— Belle voiture, dit Kevin tout en se balançant d'avant en arrière dans le siège passager de la Lincoln Continental violette modèle 1966 de Ty.

Il semblait avoir cessé de bouder au sujet de Wendy.

— Merci, mon pote. C'est bon, tu as tout ce qu'il te faut ?

— Je crois bien.

— Ton déjeuner ?

— Dans mon sac à dos.

— Bon, très bien, on peut y aller, je crois. Tu es prêt ?

— Prêt.

Ty écrasa l'accélérateur et ils démarrèrent dans un rugissement, laissant derrière eux un tel nuage de fumée d'échappement qu'Al Gore en aurait eu une crise cardiaque. À mi-chemin dans la rue, une mère de famille à bord d'un monospace fit une embardée qui l'envoya presque sur le trottoir. Ty se moquait bien des règles de conduite prudente qui prévalaient dans les quartiers résidentiels.

— Tu conduis plus vite que ma sœur, observa Kevin, tout sourire, alors que Ty continuait à se frayer un chemin à travers la circulation.

— Elle conduit vite ?

— Oh, oui. Mais pas aussi vite que ça, quand même.

Kevin jeta un coup d'œil par la vitre passager, les yeux dans le vague. Sa langue sortait légèrement de sa bouche.

— Raven, ce n'est pas son vrai nom. Elle l'a inventé.

Ty décéléra en arrivant aux feux de croisement de Wilshire Boulevard, et le rugissement du moteur se changea en quelques grondements sourds.

— Ça te dérange ?

— Non, c'est plutôt cool.

Le feu passa au vert, et Ty s'élança à nouveau, dévalant la colline en direction de la bretelle d'autoroute.

— Alors comment s'appelait-elle en vrai ? Si tu veux bien que je te pose la question.

— Et bien, fit Kevin en se redressant dans son siège. Notre nom c'est Lane, mais le vrai prénom de ma sœur, c'est Sarah.

Ty y réfléchit un instant. Il se posait des questions sur l'enfance de Kevin et Raven, et la façon dont ils avaient été élevés. Les familles de foldingues choisissaient souvent des noms abracadabrants, et « Sarah » était plutôt du genre collet monté.

— Sarah, c'est joli. Eh, tu savais que la petite amie de Superman

s'appelle Lois Lane ? C'est pour ça que tu l'aimes tant ?

— Non, dit Kevin en posant sa tête contre la vitre fraîche. J'aime Superman parce qu'il bat tout le monde.

Dix minutes plus tard, Ty arrêta la Continental devant le centre d'apprentissage. C'était un bâtiment blanc bétonné de type espagnol, au toit de tuiles rouges, orné d'une pelouse parfaitement entretenue. Tout était flambant neuf. Un bus scolaire jaune était garé devant, déversant sa cargaison de jeunes adultes.

Ty se souvint du lycée. À l'époque, ses amis et lui seraient restés sur le trottoir, à faire des blagues sur Corky ou la Bande à Dingo. Mais aujourd'hui, avec Kevin à ses côtés, ces blagues lui semblaient plus pathétiques que drôles. Peut-être, se dit-il, les jeunes utilisaient-ils ce genre d'humour à propos des gens comme Kevin pour mettre leurs distances, parce que la réalité était trop embarrassante. Ou peut-être ses potes et lui étaient-ils juste de vrais abrutis quand ils lançaient de telles blagues.

Après plusieurs bières, Lock avait un jour expliqué à Ty la façon dont il abordait ce genre de question, et Ty ne l'avait jamais oublié : « Si dire quelque chose devant quelqu'un te ferait te sentir le dernier des connards, alors ne le dis pas non plus derrière son dos. » Lock le philosophe, pensa Ty en souriant.

Le bus s'éloigna et quelques adolescents montrèrent du doigt la voiture de Ty. La plupart, mais pas tous, étaient trisomiques. Kevin leur fit signe, ravi d'être au centre de l'attention. Puis Ty le vit froncer les sourcils et il tourna la tête.

La mère de Wendy accompagnait sa fille dans le bâtiment. Ty posa une grande main sur l'épaule de Kevin.

— Ça va, mon pote ?

Kevin hocha faiblement la tête.

— Écoute, n'oublie pas ce que je t'ai dit. Ça va marcher. Les filles préfèrent toujours les garçons que leurs parents leur interdisent de voir. Je sais de quoi je parle.

Ty aida Kevin à traverser la route, mais leur chemin fut coupé par un convoi de trois autres bus scolaires, transportant cette fois ce qui semblait être des lycéens. C'est alors que Ty remarqua le bâtiment, non loin du centre d'apprentissage pour adultes où il déposait Kevin. Sa voiture attirait aussi l'attention des lycéens, mais quelques skaters aux cheveux ébouriffés, à bord du dernier bus, étaient tournés vers les amis de Kevin, de l'autre côté de la route. L'un des skaters laissa tomber sa mâchoire et fit une grimace molle, singeant l'expression d'un trisomique. Son ami éclata de rire. Le groupe qui attendait d'entrer dans le centre d'apprentissage détourna le regard.

Ty mémorisa les deux jeunes skaters, avant de faire traverser Kevin et de le conduire dans le bâtiment. Lorsqu'il sortit, quelques lycéens s'attardaient toujours à l'extérieur, profitant de leurs dernières minutes de liberté avant d'entrer en classe.

Ty se dirigea vers le lycée. Les deux jeunes skaters qu'il avait repérés un peu plus tôt étaient toujours dehors. Ils se faisaient passer un joint. Le plus grand des deux agita le joint en direction de Ty quand il les rejoignit.

— Ça va, mec, c'est bon.

Un type noir devant un lycée était forcément un dealer de drogue dans leur monde, constata Ty. Il fit légèrement glisser sa veste, qu'il avait lestée de pièces un peu plus tôt pour éviter qu'elle ne se soulève et révèle son arme.

L'expression du gamin changea en moins de temps qu'il ne fallut à Ty pour arracher le joint de sa main et l'écraser sous sa chaussure. Il leur lança un regard froid.

— Ce n'est qu'un peu d'herbe, mec, avança le plus petit.

Ty ne les quittait pas des yeux. Il aimait les voir mal à l'aise. Il fit un signe de tête en direction de la rue.

— Vous croyez que les gens là-bas n'ont pas déjà assez de merdes à gérer sans avoir besoin que des connards comme vous se moquent d'eux ?

Leurs bravades d'adolescents s'étaient évaporées.

— Répondez-moi, dit Ty.

— Non, fit le plus grand des deux.

— Et toi ? demanda Ty au plus petit, qui semblait espérer que le sol allait s'ouvrir et l'avaler.

— Ils ne nous ont même pas vus, je parie.

Ty fit un pas en avant.

— Qu'est-ce que tu dis, fils de pute ?

Le gamin garda le silence, le visage rouge.

— Et regarde-moi quand je te parle, enfoiré, poursuivit Ty.

Les autres jeunes avaient disparu.

— Rien.

La voix du gamin chevrotait, il retenait ses larmes.

— Je suis désolé. On ne le fera plus.

— Intérêt, fit Ty en retournant vers sa Continental.

Vingt-cinq

Évitant le terminal principal de l'aéroport, Lock conduisit la Range Rover vers un point de contrôle, où un garde vérifia leurs pièces d'identité avant de les orienter vers un hangar tout proche.

Une douzaine de jets étaient garés sur le tarmac, des Gulfstream et des Cessna pour la plupart. Le moins cher devait probablement coûter plus de cinq millions de dollars, estima Lock. De toute évidence, si l'économie mondiale se portait mal, personne n'avait pensé à en aviser leurs propriétaires ou locataires.

Lock savait d'expérience que la sécurité dans les aérodromes privés était généralement moins stricte que celle qui desservait les aéroports publics. La plupart des gens n'oseraient jamais s'approcher d'un complexe comme celui-ci. Le harceleur de Raven n'était pas la plupart des gens, cependant, et il garda un œil attentif sur leur environnement dès le moment où ils sortirent du véhicule.

Le jet qui devait les emmener à Vegas, un Gulfstream G250, les attendait. La passerelle était baissée, le plein de carburant était fait, l'équipage était au complet, prêt à partir.

Raven ouvrit la marche, visiblement familière avec la procédure. Deux hôtesses de l'air les accueillirent en haut des marches. Leurs bagages pour la nuit furent rangés à l'avant dans un espace réservé, tandis qu'ils entraient dans la cabine principale. Ils s'enfoncèrent jusqu'aux chevilles dans une moquette à poils longs couleur crème en passant dans un sas rutilant en acier inoxydable et devant un bar recouvert de marbre noir, en direction des sièges en cuir blanc moelleux. Au fond, Lock pouvait voir une salle de bains avec douche, aussi grande que dix toilettes d'avion conventionnelles réunies. Les murs intérieurs étaient recouverts de cuir souple.

L'environnement luxueux donnait à l'atmosphère des qualités soporifiques, comme si l'on quittait le monde conscient pour entrer dans un paysage de rêve où rien de mauvais ne pouvait arriver.

Lock prit un fauteuil tourné vers l'entrée, tandis que Raven s'asseyait en face de lui. Une hôtesse de l'air tirée à quatre épingles leur demanda s'ils désiraient quelque chose. Lock demanda de l'eau.

— Vodka tonic. Avec glace et sans citron, dit Raven, tout en étirant ses longues jambes moulées dans un jean.

L'hôtesse disparut dans le sas avec sa collègue, tandis que Lock parcourait à nouveau la cabine des yeux.

— Je dois reconnaître que c'est mieux qu'en classe éco, dit-il.

Il fouilla dans sa poche et en sortit son téléphone portable, qu'il lui

tendit.

— Je me suis dit que vous voudriez appeler votre frère avant le décollage.

Raven sourit et ouvrit un petit casier à côté d'elle. Elle en sortit un combiné téléphonique.

— J'allais attendre que nous soyons en vol.

C'était le premier sourire qu'il voyait sur son visage depuis longtemps. Ses lèvres charnues s'écartèrent pour dévoiler des dents parfaitement blanches et ses yeux pétillèrent de vie.

— Ce n'est pas la première fois que vous montez à bord de l'un de ces engins, dit-il.

— Comme je vous l'ai dit, c'est une relation qui dure depuis un petit moment. Quoique, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle, cet appareil est nouveau.

L'hôtesse de l'air était de retour avec leurs boissons, qui leur furent servies dans des verres en cristal. Raven prit une gorgée de vodka et ferma les yeux.

— Je suis épatée que Kevin veuille toujours rester dans la maison après ce qui s'est passé l'autre nuit.

— Les enfants sont résistants, fut tout ce que Lock trouva à répondre.

Il était sidéré que Raven l'ait laissé. Après toutes ses protestations pour ne pas quitter la ville, voilà qu'elle était à bord d'un jet privé qui faisait cap sur Vegas. Cela ne collait pas.

Le jet roulait à présent en direction de la piste principale. À l'horizon, le soleil d'hiver se couchait, pâle comme du cristal. Lock boucla sa ceinture et Raven l'imita.

— Je peux vous demander quelque chose ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Bien sûr.

— Ty a un flingue, n'est-ce pas ?

— Vous le savez bien.

— Alors si le harceleur revient à la maison, et que Ty en a l'occasion, le tuera-t-il ?

— Si Ty considère que sa vie ou celle de Kevin est en danger, alors oui, absolument.

— Et vous, Ryan ? demanda-t-elle en le fixant de son regard violet perçant.

— Si je tuerais quelqu'un qui représente une menace sérieuse pour la vie de la personne que je protège ou la mienne ? S'il le faut, oui.

Elle avala une autre gorgée de sa boisson, comme si elle rassemblait tout son courage pour poser la question suivante.

— L'homme que vous avez tué dans cette cage d'escalier, à San Francisco.

Lock remua sur son siège, mal à l'aise. Il se demanda comment elle l'avait appris. Peut-être Stanner avait-il mentionné quelque chose. À moins qu'elle ait mené elle-même sa petite enquête sur Internet. Ce n'était pas vraiment un secret, même s'il était le seul à connaître la véritable histoire.

Ils remontaient à présent la piste. Le paysage de bandes herbeuses et de barrières grillagées défilait à une vitesse impressionnante.

— Quoi ? lui demanda-t-il.

Une autre gorgée de vodka.

— Vous arrive-t-il de penser à lui ?

Lock secoua la tête.

— J'ai pris une décision. Je m'y suis tenu. Donc, non, je ne pense pas à lui, et avant que vous me le demandiez, je ne le regrette pas non plus.

Raven hocha la tête, apparemment satisfaite.

— Je me sens beaucoup plus en sécurité maintenant.

Vingt-six

Carrie sortit de la voiture et étira les vertèbres engourdies de son dos. Elle hésita un instant, les clés de sa voiture suspendues dans la main. Droit devant elle, perchée en haut de l'impasse qui montait en raidillon sur Hollywood Hills, se tenait la destination qu'elle s'était fixée, une abomination stérile et postmoderne de béton et de verre : la maison du réalisateur de films X, Vince Vice.

La recherche ciblée qu'elle avait effectuée sur Vice lui avait fourni cette adresse sans trop de difficultés, mais elle n'avait obtenu aucun numéro de téléphone, et elle avait décidé sur un coup de tête de s'y rendre depuis Malibu. Elle avait le pressentiment que Vice était au cœur d'un monde sombre qui pouvait lui donner des indices sur l'identité de la personne qui terrorisait Raven. Mais Carrie admettait qu'il y avait là autre chose que son désir d'affronter Vice : elle voulait voir ce monstre de plus près. Elle avait d'abord été persuadée qu'elle trouverait une créature pathétique et que la réalité de Vice correspondrait à son image de sadique. À présent qu'elle était là, elle en était moins sûre. Elle regrettait de n'avoir parlé à personne, Lock compris, de ses projets de visite.

Mais quelque chose en elle se refusait à tourner les talons si près du but. Vice avait peut-être réussi à effrayer une poignée de fugueuses mal dans leur peau, mais il n'aurait aucune emprise sur Carrie.

Au bas de l'allée pentue se dressait un lourd portail noir en fer. Il était ouvert. Elle aurait pu le franchir en voiture et se garer juste devant, mais elle préféra laisser la voiture où elle était et gravir la pente à pied. Toujours garder sa voie dégagée en cas de repli. C'était l'une des nombreuses choses que Lock n'avait cessé de lui seriner.

À travers les murs de verre, elle n'aperçut aucun mouvement à l'intérieur. Devant la porte d'entrée, située sur le côté de la maison, deux cactus phalliques étaient plantés. Un autocollant sur l'une des vitres avertissait que la maison était protégée par une société de sécurité armée. Typique de Los Angeles.

Elle sonna et attendit. Une minute entière s'écoula. Elle allait faire un tour devant la maison pour jeter un coup d'œil de plus près lorsque la porte s'ouvrit brutalement. Un homme qu'elle reconnut comme étant Vince Vice se tenait devant elle, les jambes écartées et les bras croisés. Il portait un maillot de bain Speedo près du corps et un chapeau de cowboy. Un collier terminé par une plume de style indien d'Amérique pendait à son cou.

Il la toisa en s'attardant sur sa poitrine. Il n'avait pas encore ouvert

la bouche qu'elle en avait déjà la chair de poule.

— M. Vice, je suis Carrie…

Il l'interrompit d'un geste de la main.

— Tu es en retard. Entre.

Tout en se persuadant qu'elle avait déjà eu affaire à de pires enfoirés que ce type, Carrie entra dans le vestibule. Des carreaux blancs recouvraient tout le sol, ajoutant à la froideur et la stérilité générale qui semblaient émaner des murs.

— M. Vice ? s'écria-t-elle, comme il s'éloignait et tournait à l'angle d'un couloir.

Elle entendit sa voix au loin.

— Pourquoi les actrices sont-elles toujours en retard ?

Elle prit une profonde inspiration, se maudissant d'avoir omis de prévenir qui que ce soit qu'elle venait faire un tour par ici — mais il était trop tard pour passer un appel maintenant. Et si elle faisait demi-tour, elle se sentirait la dernière des idiotes. Elle avança d'un pas décidé.

À l'angle, le couloir s'ouvrait sur une vaste pièce à vivre sans cloison. Il y avait un canapé en cuir noir et une table basse sur laquelle se trouvaient un petit monticule de poudre blanche et une lame de rasoir. Un écran plasma de cinquante pouces diffusait ce que Carrie supposa être l'un des films de Vice. Une caméra vidéo attendait, montée sur un trépied.

Vice était derrière la caméra.

— Enlève tes fringues, dit-il.

Il renifla et se frotta le nez. Carrie remarqua que ses mouvements étaient saccadés et agités, et que ses yeux ternes trahissaient un manque de sommeil évident.

Elle se crispa.

— Votre vrai nom est bien Paul Aronofsky. C'est exact ?

Quelque chose changea dans l'expression de Vice. Il regarda sa montre.

— Ce n'est pas Ronnie qui t'envoie, si ?

— Je n'ai aucune idée de qui est Ronnie, ou de qui vous pensez que je suis. Et je n'apprécie pas que vous m'aboyiez dessus comme si j'étais un morceau de viande.

Le visage de Vice s'assombrit tandis qu'il s'éloignait de la caméra.

— Alors qui es-tu ?

— Je suis journaliste. Je voulais vous poser quelques questions.

— Quel genre de questions ?

— Quand avez-vous vu Cindy Canyon pour la dernière fois ?

La main droite de Vice commença à glisser derrière le canapé.

— Je ne connais personne de ce nom.

— Bien sûr que si. Vous avez fait un film avec elle.

— Tu sais avec combien d'actrices j'ai travaillé ? Des centaines. Des milliers dans toute ma carrière.

— Je n'en doute pas, répondit Carrie, tout en voyant sa main droite réapparaître avec un pistolet.

Un gros. Un Magnum .44.

— Tout le monde veut tourner dans mes films, dit Vice. Pas toi ?

— Je vais passer mon tour, dit-elle, en essayant de prendre un ton assuré.

— Tu en es sûre ? demanda-t-il, en tirant le chien de son arme avant de la braquer sur elle.

Carrie recula d'un pas et manqua de trébucher sur le bord d'un tapis qu'elle n'avait pas remarqué en entrant. Elle s'était doutée qu'il se montrerait hostile — sa bio le lui avait appris. Pourtant, elle ne s'était pas attendue à une réaction si extrême.

— Je vais te dire ce qui va se passer, dit-il, la voix radoucie et raisonnable. Je vais baisser mon arme et tu pourras me poser toutes les questions que tu veux.

— D'accord, dit Carrie, le cœur battant la chamade.

Elle attendait le piège.

— Mais quand tu auras fini, je pourrai à mon tour te poser quelques questions. Marché conclu ?

— Je vais devoir prendre des notes. Et vous devez poser votre arme. Je ne peux pas me concentrer en la voyant pointée sur moi.

— Bien sûr, dit-il avec un sourire suffisant, alors que le pistolet retombait le long de son corps.

Carrie repensa au chemin qu'elle avait parcouru depuis son entrée dans la maison. Il lui faudrait faire environ quatre pas si elle voulait franchir le coin et retourner dans le couloir. Il serait sans doute capable de lever le pistolet et de tirer pendant ce laps de temps, malgré son état cocaïné, mais elle pouvait le faire. Le problème était le long couloir qui menait jusqu'à la porte d'entrée. Il ne serait qu'à dix ou douze pas derrière elle. Elle pourrait gagner encore quelques mètres si elle prenait de l'avance sur lui. Mais quelle distance faisait le couloir ? Vingt pas ? Trente ?

Il y avait aussi la question de la porte. Elle l'avait suivi à l'intérieur, alors il n'avait pas pu la sécuriser par une chaîne. Mais elle était fermée, et elle n'avait aucune idée du temps qu'il lui faudrait pour parvenir à l'ouvrir. Ryan l'aurait su. Mais il n'aurait sûrement pas suivi le type à l'intérieur sans avoir réfléchi à une stratégie de sortie. Comme elle regrettait qu'il ne soit pas avec elle en cet instant.

— Pourquoi tu ne t'assois pas ? Mets-toi à l'aise, dit Vice en tapotant le canapé.

— Je suis très bien ici.

Vice haussa les épaules. La paranoïa qui avait brillé un instant dans

ses yeux semblait s'être dissipée. Ses mouvements étaient toujours vifs et saccadés, mais Carrie sentit qu'elle pouvait un peu se détendre.

— Tu voulais savoir quelque chose à propos de Cindy Canyon, lança-t-il. Mais j'ai juste une question à te poser avant.

— Et de quoi s'agit-il, Paul ? Cela ne vous dérange pas que je vous appelle par votre prénom, n'est-ce pas ?

— Je préférerais que tu m'appelles Vince. Paul est mort.

— Que lui est-il arrivé ?

— Ça te dérange si je…?

Il indiquait la cocaïne sur la table.

— Vous êtes chez vous.

De façon théâtrale, Vice traça deux lignes avec sa lame de rasoir et s'en envoya une dans chaque narine. Son nez vira au rouge et ses yeux se mouillèrent. Il lui fallut un moment pour reprendre ses esprits.

— Qu'est-il arrivé à Paul ? dit-il, en répétant la question. Tu pourrais aussi bien demander ce qui est arrivé à la personne qu'était Cindy Canyon avant de devenir Cindy Canyon.

Carrie s'éclaircit la voix.

— Son nom d'origine est Melanie Spiteri.

Il éclata de rire.

— Vois-tu…

Il marqua une pause.

— Carrie Delaney. Je n'ai qu'un nom.

— Vois-tu, Carrie, fit Vice en s'adossant au canapé, dans l'industrie du X, les gens viennent pour se réinventer, pour échapper à qui ils étaient, pour devenir quelqu'un ou quelque chose d'autre. C'est la première chose qu'il te faut comprendre. Ce n'est pas du sexe. Pas vraiment.

— Et vous ?

— Je viens de te le dire. C'est la liberté. La liberté d'être qui vous êtes vraiment, et non pas qui vos parents ou vos professeurs ou l'Église veulent que vous soyez.

En dépit de l'arme, Carrie n'était pas disposée à le laisser débiter ses sornettes pseudo-philosophiques.

— Alors, récupérer une adolescente à sa sortie du bus pour l'habiller comme une écolière, puis la forcer à vous faire une fellation jusqu'à ce qu'elle vomisse, c'est la liberté selon vous ?

Vice leva sa main libre, paume ouverte.

— Tu veux en savoir plus ou tu es ici pour faire un sermon ?

— Vous savez ce qui est arrivé à Melanie Spiteri ?

Il hocha la tête en direction de l'énorme télévision.

— Je l'ai appris aux actualités, dit-il d'un air détaché. Les emmerdes sont monnaie courante dans ce milieu.

Il caressa son .44 Magnum, à côté de lui sur le canapé.

— C'est pour ça qu'on n'est jamais trop prudent.

— Aviez-vous entendu parler de quelqu'un qui l'aurait menacée ? Un type qui la harcelait, peut-être ?

Vice eut un petit sourire suffisant.

— Comment diable veux-tu que je le sache ? J'ai travaillé une fois avec elle.

— Et vous ne faites jamais dans la répétition ?

— Une fois suffit, en règle générale. La plupart d'entre elles ne peuvent pas suivre le rythme d'un Vince Vice.

Carrie soupira.

— J'imagine. Et Raven Lane ?

Vice passa les doigts dans ses cheveux coupés court.

— Quoi ?

— Vous avez travaillé avec elle au début de sa carrière, aussi.

— Ouais, Raven et moi, ça remonte à loin, mais je ne l'ai pas vue depuis des années. Pas depuis qu'elle a menacé de me tuer, en tout cas.

Carrie se sentit soulagée qu'il ait abordé les menaces de Raven sans qu'elle ait besoin de le pousser à le faire.

— Ses menaces ne vous ont pas inquiété ?

— Pas assez pour lui vouloir du mal. J'ai déjà parlé de tout cela aux flics. Écoute, tu n'aimes peut-être pas ce que je fais ou la façon dont je gagne ma vie, mais c'est moi qui suis menacé, en ce moment.

— Que voulez-vous dire ? Les menaces de Raven datent de plusieurs années en arrière.

Vice leva à nouveau son arme à deux mains.

— J'ai reçu des coups de téléphone ces deux dernières semaines. Pourquoi crois-tu que j'ai ça ?

— Vous avez parlé de ces appels à la police ?

— Évidemment. Ils m'ont envoyé un gros attardé aux cheveux frisés.

— Vous pensez que les coups de téléphone provenaient de Raven ?

— Pas directement.

— Que voulez-vous dire ?

Vice se leva. Carrie resta immobile, mais son cœur battait à nouveau la chamade.

— Je veux dire que Raven est douée pour jouer les victimes, entraîner les gens dans son petit monde, mais ce n'est pas un ange, crois-moi. Maintenant, j'ai répondu à toutes tes questions, alors qu'en dis-tu ? Et si toi et moi, on apprenait à faire plus ample connaissance ?

Il la lorgnait en se léchant les babines.

Carrie se crispa en regardant ses mains. Elle attendait qu'il lève son pistolet, tout en essayant de déterminer le meilleur moment pour prendre ses jambes à son cou.

Elle prit une profonde inspiration.

— Vous savez, je ne pense pas être convenablement vêtue pour l'une de vos productions.

— Les tenues sont là-haut. Pourquoi n'irais-tu pas en chercher une ?

Les escaliers faisaient face à la porte d'entrée. Sans plus attendre, elle commença à sortir de la pièce pour les atteindre. Elle l'entendit se lever pour la suivre. Mais à peine avait-elle tourné à l'angle qu'elle détala, ses chaussures claquant bruyamment sur les carreaux. À la porte, elle osa prendre un instant pour regarder derrière elle.

Vice était à l'autre bout du couloir. Il ne semblait pas avoir son arme avec lui. Il lut la panique sur son visage et éclata de rire.

— Passe le bonjour à Raven de ma part, d'accord ?

Carrie ouvrit la porte d'entrée et dévala la pente en courant, au risque de se briser la nuque. Mais avant qu'elle ait pu atteindre le portail, elle vit les grilles commencer à bouger.

La plupart des portails électroniques étaient munis d'un capteur pour les empêcher de se refermer sur les véhicules ou sur les gens. Une fois qu'ils étaient fermés, en revanche, c'était terminé. Tout ce qu'elle avait à faire, c'était y arriver avant qu'il ne se referme complètement.

Sans regarder en arrière, elle se concentra sur les derniers mètres à parcourir pour atteindre les grilles. Lorsqu'elle se glissa entre les portes, elles s'immobilisèrent.

Encore sous le choc et toute tremblante, elle activa l'ouverture de sa voiture et sauta à bord, avant d'enclencher le verrouillage centralisé des portières. Puis elle resta assise, la tête dans ses mains. Elle se sentait malade de peur et de dégoût.

Elle s'était jurée qu'un minable tel que Vice ne pourrait pas l'atteindre, mais elle avait échoué. Elle regarda sur sa droite, avant de poser à nouveau les yeux sur la maison. Mais le portail de l'entrée était fermé et elle ne le vit nulle part.

La simple vue de la maison lui donnait le frisson. Quelque chose dans cet endroit était sinistre et effrayant. Elle songea aux douzaines de jeunes femmes, à peine sorties de l'enfance, qui avaient dû franchir cette porte pour en ressortir complètement différentes.

Elle jeta un dernier coup d'œil et crut un instant apercevoir Vice debout derrière une fenêtre de l'étage. Mais lorsque le soleil se refléta sur la vitre, il avait disparu, happé par son monde de cauchemar, où les femmes n'existaient que pour satisfaire les pulsions les plus sombres et dépravées de ces hommes qui, pour rien au monde, ne voudraient d'une vraie relation.

Vingt-sept

Le Gulfstream remonta la piste d'atterrissage avant de s'arrêter. Les moteurs furent coupés et les marches déroulées. Près de l'avion, une limousine noire étincelante les attendait. Son moteur produisait un faible ronronnement. Un chauffeur et un garde du corps étaient assis à l'intérieur.

Lorsque Lock accompagna Raven au bas des marches, le garde du corps était déjà sorti pour ouvrir la portière. C'était une armoire à glace, pas très grand mais large, avec un cou épais et une tête de Lego. Il portait un costume près du corps, que Lock trouvait peut-être intéressant pour mettre en valeur ses muscles, mais qui ne ferait que handicaper ses mouvements s'il devait se passer quelque chose. Une barbichette à la Fu Manchu et une paire de lunettes de soleil intégrales venaient compléter son look. Tout chez lui hurlait « garde du corps », mais Lock savait que si les choses dégénéraient, ce type serait aussi utile qu'une chatière sur un sous-marin.

Lorsque le garde du corps leur ouvrit la portière de la limousine, la veste de son costume se souleva pour révéler son arme à feu, un Glock 9mm.

Les opérateurs professionnels avaient coutume de lester les poches de leurs costumes pour éviter de montrer leurs armes au moindre mouvement. Ce type venait de révéler qu'il était armé — et que sa veste entravait ses gestes, donc que n'importe quel agresseur pouvait l'abattre avant même qu'il ait pu armer son pistolet.

Tout l'art de la protection rapprochée résidait dans le temps de réaction, et des muscles volumineux n'amélioraient pas le temps de réaction. Ty était de constitution robuste et musclée, mais il était aussi athlétique. Cet homme, songea Lock, était un foutu hippopotame. Certes, au corps à corps il pouvait infliger quelques dégâts, mais il ne parviendrait jamais à approcher quelqu'un qui savait ce qu'il faisait. Il faisait penser à un cliché de gros dur de dessin animé, et sa présence rendit aussitôt Lock nerveux.

La portière arrière de la limousine se referma lourdement, dans un claquement sourd, et Lock en déduisit que le véhicule était blindé. C'était mauvais signe : les véhicules blindés étaient généralement utilisés par des individus importants à haut risque. Ceux qui faisaient dans la frime et n'avaient pas d'ennemis préféraient garder leur argent et s'offrir une limousine classique et fine.

Raven était assise en face de lui. Elle sortit de son sac du maquillage et un miroir de poche et se mit au travail. C'était le

moment de lui poser la question qu'il avait évitée jusqu'à présent.

— Alors, vous allez me dire qui est ce type avant que nous arrivions à l'hôtel ?

Raven sourit.

— Il préférerait que je m'abstienne.

Lock soupira.

— Cela ne sortira pas d'ici. Parole de scout.

Raven pinça les lèvres et tamponna son rouge à lèvres avec un mouchoir, puis elle se regarda dans le miroir.

— C'est un homme d'affaires.

— Américain ?

Elle leva les yeux vers lui par-dessus son poudrier.

— Pourquoi cet intérêt soudain ?

— Pourriez-vous répondre à ma question ?

— Il est russe, si ça vous intéresse. Ou ukrainien, je ne sais pas trop.

Le cœur de Lock s'accéléra légèrement. D'après l'expérience qu'il avait des hommes d'affaires d'Europe de l'Est, le mot était synonyme de mafia. Même si l'objet de leur déplacement était légal, on ne pouvait pas exclure le risque que des éléments liés au crime organisé dans leur propre pays ne viennent interagir.

Raven avait perçu sa gêne.

— Écoutez, c'est un parfait gentleman. Et, comme je vous l'ai dit, s'il voulait me nuire, il l'aurait déjà fait depuis longtemps.

— Et les gens de votre entourage ? Aurait-il une raison de leur nuire ?

— Mon entourage ?

Lock prit une profonde inspiration, sachant très bien que sa question pourrait mettre un terme à son engagement avec elle. Il se tâtait à lui poser la question depuis leur visite à la société de production.

— Comme Cindy. Vous avez nié la connaître, mais vous avez tourné un film ensemble, n'est-ce pas ?

La seule réaction de Raven fut de se redresser dans son siège et de croiser les jambes.

— Peut-on savoir d'où ça sort ?

— Au siège de la production, j'ai vu une affiche de vous deux sur le mur.

Elle sourit.

— C'est tout ? C'est la preuve que je vous ai menti ? J'espère que vous êtes meilleur garde du corps qu'enquêteur.

Il ne la quittait pas des yeux.

— Alors comment expliquez-vous l'affiche ?

— Vous ne regardez pas souvent ce genre de films, n'est-ce pas,

Ryan ?

— Je n'ai jamais pensé que c'était une mauvaise idée, dit-il en essayant de déchiffrer son langage corporel, qui restait parfaitement détendu et dénué de tics nerveux susceptibles de la trahir.

— Il est vrai que Cindy et moi étions dans le même film, mais nous n'avons jamais partagé de scène. Elles ont été tournées à des jours différents. Cette affiche était un montage effectué après le tournage.

— Mais j'ai cru que…

Raven rejeta en arrière ses cheveux d'un noir de jais.

— Les gens croient toujours un tas de choses à mon sujet. Et souvent, ils se figurent le pire.

Elle regardait ses mains.

— Je pensais que vous étiez différent.

La mâchoire de Lock se décrocha.

— Je suis désolé, mais il y avait plusieurs choses qui ne collaient pas. L'affiche en faisait partie.

Elle soupira.

— Alors, à y être, posez-moi vos autres questions.

Il jeta un coup d'œil aux foules d'Américains du Mid-Ouest en surpoids qui gravitaient autour des casinos, en pantalon et t-shirt, dans la chaleur écrasante de la fin d'après-midi.

— Vous étiez catégorique sur le fait de laisser votre frère tout seul. C'était la raison qui vous retenait en ville. Et pourtant, nous sommes ici.

Elle sortit les cigarettes de son sac et en alluma une. Lock tendit la main pour baisser la vitre, mais lorsqu'il appuya sur le bouton, rien ne se produisit. Il donna de légers coups contre la vitre qui séparait l'arrière de la limousine de la cabine du chauffeur où se trouvait le garde du corps.

Une seconde plus tard, elle descendit et le visage de l'homme apparut.

— J'aimerais ouvrir un peu la vitre, lui dit Lock.

Il y eut un grognement, puis le visage disparut et le panneau remonta. Aussitôt, la vitre la plus proche de Raven se baissa de quelques centimètres.

— Ce n'est que pour une nuit, finit-elle par dire. Et il est avec Ty. Si on déménageait maintenant, ça ne ferait que l'effrayer davantage. Si je dois déménager, je le ferai, mais pour l'heure, il a besoin de l'environnement familier de la maison. Et puis, avec les sommes que je dépense en sécurité, je ne peux pas me permettre de laisser passer cela. Satisfait ?

Lock croisa son regard. Il n'était toujours pas convaincu.

— Oui, c'est bon, mentit-il.

Vingt-huit

Cinq minutes plus tard, ils s'arrêtèrent devant le Bellagio, l'hôtel-casino des milliardaires, pied-à-terre de tous les gros bonnets. Le garde du corps laissa Lock porter les deux petits sacs et les conduisit dans le hall d'entrée. Le décor somptueux était entaché par un immense chandelier multicolore, qui, d'après Lock, donnait au lieu des allures de bad trip sous acide sur fond de Venise du dix-septième siècle.

Ils suivirent le garde du corps vers l'ascenseur qui menait aux chambres.

— Il est dans la suite présidentielle, dit le garde du corps.

Il sortit une clé de sa poche et s'en servit pour appeler l'ascenseur — procédure habituelle pour les suites privées, où l'ascenseur s'ouvrait souvent directement dans l'appartement. Lock regarda attentivement où il mettait la clé, bien que pour descendre, il suffise généralement d'appuyer sur un simple bouton.

Le garde du corps les invita à entrer, et ils amorcèrent leur ascension jusqu'au sommet de l'hôtel. Comme les portes s'ouvraient, les traits de Raven se détendirent et elle afficha un sourire éclatant — comme une actrice au moment d'entrer en scène, se dit Lock.

Ils pénétrèrent dans un vestibule tout en marbre. Le garde du corps fit un geste en direction d'une double porte imposante, mais alors que Lock allait s'en approcher, un bras épais se tendit devant lui pour lui bloquer le passage.

— La dame entre toute seule. Nous allons là-bas, dans une suite réservée à l'entourage, gronda le garde du corps en indiquant de la tête une porte de l'autre côté du couloir.

Lock regardait fixement le bras du type.

— Baisse-le avant que je te le casse.

Le garde du corps se racla la gorge.

— Je ne crois pas que mon patron soit intéressé par un plan à trois, ce qui veut dire que tu vas devoir attendre dehors.

Lock se tourna vers Raven.

— C'est à vous de décider.

Raven sourit.

— Relax. Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai.

— Vous en êtes sûre ?

Elle hocha la tête, avant d'ouvrir les portes et de disparaître.

Le garde du corps lui tapota l'épaule, d'une main de la taille d'une pelle.

— Tu as fait ton boulot. L'emmener ici en un seul morceau. Prends

le temps de te détendre. Elle en a pour quelques heures.

Il ricana.

— Le patron a une sacrée énergie pour un type de son âge.

La suite réservée à l'entourage, comme l'avait appelée le garde du corps, mesurait quatre fois la taille d'une chambre classique. Un autre vestibule en marbre s'ouvrait sur une vaste pièce à vivre, surmontée d'une grande télévision où se déroulait un match de football américain. De part et d'autre du salon se trouvaient deux chambres, que venaient compléter deux salles de bain distinctes.

Lock avait déjà remarqué que le garde du corps était fier de la richesse de son employeur, et qu'il s'enorgueillissait du pouvoir qu'elle conférait. Le type était naïf. L'argent pouvait acheter les muscles, mais en matière de protection, c'était une autre histoire. Les gens qui cherchaient à rester en vie se moquaient bien de faire un étalage ronflant de leur pouvoir d'achat.

Il fit semblant de s'émerveiller et poussa un sifflement.

— La note doit être sacrément salée.

Le garde du corps effleura la télécommande à écran tactile de la télévision.

— Ouais, quand on paie quinze ou vingt mille dollars pour la nuit, on peut se permettre ce genre d'extra.

— Depuis combien de temps travailles-tu pour lui ?

Le garde du corps délaissa la télécommande et tourna lentement la tête vers lui.

— Pourquoi tu veux savoir ?

Lock leva les mains.

— Ne t'inquiète pas, mon job me va très bien. Je ne cherche pas à te piquer ta place.

Le garde du corps retroussa les lèvres en un sourire qui révéla ses gencives et quelques couronnes en or.

— Tu m'étonnes. Tu couches déjà avec elle ?

— Non, mon pote.

— C'est vrai ? J'ai bien vu la façon dont elle te regardait.

— C'est-à-dire ?

— Comme si tu étais une côtelette. Alors, tu ne te la tapes pas ?

Lock éclata de rire et secoua la tête.

— Tu es gay, c'est ça ? Eh, je n'ai rien contre ce choix de vie, ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit.

Lock allait mentionner Carrie, mais il se rendit compte qu'il tenait là une occasion de déstabiliser un peu le type.

— Oui. C'est ça. Je suis gay. Comment tu as deviné ?

Le garde du corps ouvrit de grands yeux et son sourire s'évanouit.

— Pour de vrai ?

— C'est une des raisons pour lesquelles elle m'a choisi, vieux. Elle

ne voulait pas qu'on la drague.

— Ça alors. C'est la première fois que je vois un garde du corps gay, dit-il, tout en jetant un œil à sa montre avant d'augmenter le volume de la télé.

Quelque chose dans son geste mit Lock sur le qui-vive. Les deux actions semblaient préméditées. Qui regardait sa montre avant de décider de monter le volume de la télé ? se demanda-t-il. Il n'y avait qu'une seule réponse. Quelqu'un qui savait qu'il allait y avoir un bruit fort que l'autre personne présente dans la pièce ne devait pas entendre.

Il espérait se tromper — et il devait trouver un moyen de vérifier le bien-fondé de ses soupçons sans mettre la puce à l'oreille du type.

— Le match des Redskins a commencé ? demanda-t-il.

Le garde du corps haussa les épaules.

— Je croyais qu'ils jouaient plus tard.

— Attends, je sais sur quelle chaîne ils passent, dit Lock en ramassant la télécommande sur l'accoudoir du canapé, avant que l'autre ait eu le temps de s'y opposer.

Il s'empressa de couper le son. Le brouhaha de la foule et les babillages des commentateurs cédèrent la place à un hurlement de femme. Puis dans la pièce, tout alla très vite.

Alors que le garde du corps s'emparait de la télécommande, Lock fit volte-face, lui plaqua les mains sur les épaules, baissa sa tête et son torse en avant avant de ramener le genou aussi violemment qu'il le put entre ses jambes.

Le garde du corps poussa un cri étouffé. Lock profita de ce que l'homme était plié en deux pour lui saisir la nuque et lui ramener la tête au niveau de sa taille. Puis il lui donna un coup de genou brutal en pleine figure. Une fois. Deux fois. La troisième fois, il entendit ses dents voler en éclat.

Lock le lâcha et il roula sur le sol. Bondissant hors de sa portée, Lock se pencha pour lui retirer son arme, qu'il enfonça dans les bourrelets de graisse derrière son cou.

— Lève-toi.

En tremblant, le garde du corps se redressa sur ses pieds. Lock le poussa en direction des portes de la suite.

Dans le couloir, les cris de Raven étaient encore plus stridents.

Lock le bouscula vers la porte de la suite présidentielle.

— Ouvre-la, ordonna-t-il.

Une main sur son nez cassé, le garde du corps se servit de la seconde pour faire glisser un passe électronique dans un boîtier. La porte s'ouvrit et Lock s'engouffra à l'intérieur.

Les hurlements n'avaient pas cessé. Lock lança un regard circulaire pour vérifier qu'il n'y avait pas d'autres agents de sécurité, mais la

suite semblait vide, à l'exception de l'homme qui avait plaqué Raven sur un immense lit, dans la chambre à une quinzaine de mètres sur leur gauche. Il était torse nu, d'un âge moyen, mais au physique trapu et puissant. Il était à cheval sur Raven, qui griffait son torse de ses ongles longs tandis qu'il levait la paume pour la gifler.

— Dis-moi, hurlait-il. Dis-moi qui est responsable de tout ça.

Raven se débattait, éloignant son visage du mieux qu'elle le pouvait pour éviter la main. Il lui asséna un coup violent sur le côté de la tête.

Lock écarta d'un geste le garde du corps, qui trébucha sur une table basse et vint s'aplatir sur le plancher en marbre. Puis il leva le pistolet et le pointa derrière la tête du Russe.

— Frappe-la encore une fois et je retapisse cette belle chambre avec ce qui te reste de cervelle, dit-il.

Le Russe leva les yeux vers le miroir qui surplombait la tête de lit. Il aperçut aussitôt le reflet de Lock, et il relâcha suffisamment son étreinte pour permettre à Raven de se dégager. En atterrissant sur le sol, elle s'empara de l'une de ses chaussures et entreprit de frapper le Russe à coups de talon.

— Espèce de connard.

— Rhabillez-vous, lui dit Lock en désignant les vêtements éparpillés sur le sol.

Il reporta son attention sur le Russe, qui le dévisageait, une expression de terreur sur le visage.

— Je vous en prie, dit-il. Combien ? Je vous donnerai tout ce que vous voulez. Mais ne me tuez pas. Elle est à vous. Je le sais. Je suis désolé.

Lock l'ignora. De toute évidence, il le prenait pour quelqu'un d'autre.

— Elle vient avec moi. Et je tiens à vous dire que, même si vous me supprimez, j'ai un ami qui consacrera sa vie à vous faire subir les pires choses et à s'assurer que votre mort soit très lente.

— Je vous en supplie. Je le sais. Partez. Emmenez-la.

Du coin de l'œil, Lock aperçut le garde du corps qui se hissait sur un luxueux canapé, au bout duquel se trouvait une table avec un téléphone.

Lock braqua son arme sur lui.

— Même chose pour toi. Tu es complice de crime, d'agression et de viol. Si tu passes cet appel, j'irai peut-être en prison, mais tu plongeras avec moi et la sentence sera beaucoup plus clémente pour moi.

Le garde du corps tomba à genoux.

— Allez dans la salle de bain et nettoyez ce sang, dit Lock à Raven. Aussi vite que possible. Ne vous préoccupez pas du maquillage.

Il se tourna vers le garde.

— Fouille les placards. Trouve-moi un sweatshirt ou un truc à

capuche. Et n'oublie pas ce que je viens de te dire.

Le garde du corps se leva pesamment et revint une minute plus tard avec un pull à capuche. Raven sortit de la salle de bain et Lock le lui lança. Il remarqua qu'elle tremblait, sous l'effet de l'adrénaline qui déferlait à présent dans son organisme suite au choc de l'agression.

— Vous avez des lunettes de soleil ?

— Oui, fit-elle d'une voix cassée.

— Alors mettez-les aussi, après avoir rabattu la capuche.

Il attendit qu'elle récupère ses affaires et qu'elle se soit un tant soit peu ressaisie. Le Russe et son garde du corps restaient immobiles.

— Je suis prête, dit-elle enfin.

Lock ne lâcha pas le Glock avant qu'ils soient sortis de la suite, puis il le laissa tomber dans le sac de Raven. Ils prirent l'ascenseur et se hâtèrent de traverser le hall, qui paraissait encore plus surréaliste en cet instant. Il n'y avait aucun signe de la sécurité de l'hôtel, et personne ne leur prêta attention. Le Russe était visiblement assez intelligent, ou assez secoué, pour les poursuivre — du moins pour le moment.

Dehors, les célèbres fontaines du Bellagio s'élevaient à une trentaine de mètres de hauteur dans le ciel nocturne. Le nez en l'air, une foule de badauds admirait le spectacle avec fascination.

Lock entraîna Raven à travers la foule et fit signe à un taxi. Ils démarrèrent en direction de l'aéroport, avec l'intention de prendre le premier vol pour Los Angeles. Les lumières au néon brillaient de mille feux à présent que la nuit était tombée. Il allait devoir essuyer le pistolet et le cacher avant d'atteindre la sécurité.

Il jeta un coup d'œil en direction de Raven, qui s'était pelotonnée contre la portière, le visage presque entièrement masqué par la capuche et les lunettes de soleil. Elle semblait petite et vulnérable.

Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas. C'était le slogan commercial qu'avait choisi la ville quelques années plus tôt. Lock avait le pressentiment que cette fois, ils ne devaient pas trop y compter.

Vingt-neuf

Il était une heure du matin et Vince Vice était debout depuis quarante-huit heures lorsque la sonnette retentit. Dernièrement, sa notion du temps était à peu près aussi fiable que celle des montres molles de Salvador Dalí. Il crut un instant que c'était la journaliste blonde qui revenait pour accepter son offre de film. Puis il se souvint que cela faisait environ sept heures qu'elle était partie en courant.

Il était bientôt à court de cocaïne et il était monté à l'étage pour chercher dans son armoire à pharmacie s'il ne trouvait pas quelque chose pour se dégriser. Des bouteilles et des pilules étaient éparpillées sur le comptoir en marbre noir de sa salle de bain. Il aperçut le reflet de son visage dans le miroir et tressaillit en le voyant. Puis il alla chercher son pistolet. Il n'ouvrait jamais à cette heure-ci sans l'avoir avec lui. Pas avec cette foldingue ou l'un de ses amis dans le coin.

L'arme. Où était-elle ? Où l'avait-il laissée ?

Il retourna dans sa chambre, où il avait visionné quelques-unes de ses anciennes œuvres sur l'écran plasma qu'il avait fait installer au-dessus du lit. Il avait entendu dire que l'une des filles avec lesquelles il avait travaillé était morte il y avait quelques semaines de cela, probablement d'une overdose dans une caravane miteuse au fin fond de l'Idaho. L'idée l'avait excité.

Il souleva les oreillers du lit et les jeta à travers la pièce alors que la sonnette retentissait à nouveau. Les draps, si encroûtés qu'ils se craquelaient comme du carton bas de gamme, suivirent le même chemin. Puis il se souvint : l'arme était en bas, là où il l'avait laissée.

Il attrapa une robe de chambre et l'enfila par-dessus son maillot de bain et son t-shirt gris chiné. Dans le couloir de l'étage, il éteignit les lumières. Il ne voulait pas que la personne qui se trouvait à l'extérieur le voie descendre les escaliers.

Dévalant les marches quatre à quatre, il manqua de glisser et se rattrapa de justesse à la rampe. Il entra en trombe dans le salon et aperçut l'arme sur la table basse en verre. Il la ramassa et se dirigea vers la porte d'entrée.

Il jeta un coup d'œil à travers la cloison vitrée à côté de la porte, mais ne distingua d'abord que son propre reflet. Il plissa les yeux et aperçut à l'extérieur les marches blanches qui menaient à la porte.

Il n'y avait personne.

Il porta le regard au-delà, dans l'allée qui descendait, et il se rendit compte que le portail était ouvert. Il avait dû se rouvrir quand la journaliste était partie et il avait oublié d'appuyer à nouveau sur le

bouton pour le refermer.

Il n'aperçut aucune voiture, ni dans l'allée ni dans la rue en contrebas. Aucun véhicule, personne. Pourtant, il avait entendu la sonnette.

La personne qui attendait avait dû se lasser et partir.

Vince se retourna et rebroussa chemin en direction des escaliers. Il était sur la quatrième marche lorsque la sonnette retentit à nouveau.

— Les fils de pute.

Maintenant, il était énervé. On se foutait de lui. Bon, il allait leur apprendre les bonnes manières. Ouvrir la porte et tirer à bout portant dans leur putain de gueule.

Il descendit les escaliers au pas de course, tendit la main vers la porte et l'ouvrit brusquement.

Personne.

Putain de merde !

Il fit quelques pas, furieux, le pistolet dans la main au niveau de sa taille et le doigt sur la détente. Il avait les nerfs à fleur de peau.

Toujours personne. Il tourna la tête sur sa gauche et regarda la sonnette. Peut-être était-ce un court-circuit ou un dysfonctionnement quelconque. Mais le petit boîtier noir semblait normal.

Il fit un autre pas. Puis un autre. C'est alors qu'il entendit la porte d'entrée commencer à se refermer derrière lui. Il se retourna et tendit la main, juste au moment où elle se remettait en place dans son encadrement avec un petit déclic.

— Merde.

Il soupira. Génial. Maintenant il était enfermé dehors. Il essaya la poignée. Elle tourna mais la porte ne s'ouvrait pas. Son téléphone était à l'intérieur. Ses clés aussi. Il n'avait que les vêtements qu'il portait, ainsi que son pistolet.

Il eut une idée. Il recula et regarda la serrure. Peut-être pouvait-il la faire sauter. Puis il songea à ce qui risquait de se produire si la balle ricochait sur lui.

Non, s'il devait tirer sur quelque chose, autant que ce soit une fenêtre. Il pourrait alors briser le reste de la vitre et escalader à l'intérieur.

Il observa le côté de la maison, à la recherche de la candidate idéale. La plupart des vitres étaient de grandes pièces de verre renforcé, qui seraient chères à remplacer, sans doute trois ou quatre mille dollars chacune. Vince savait qu'il aurait du mal à expliquer le contexte à sa compagnie d'assurance : « Et bien, voyez-vous, j'avais de la coke plein le nez, et puis la porte a sonné, mais il n'y avait personne. Parano ? Moi ? » Il éclata de rire en songeant à la tournure que pourrait prendre la conversation.

Une corniche de béton courait tout autour de la maison. Elle était

étroite. Peut-être quatre-vingt-dix centimètres. Suffisamment large, cependant, pour y marcher tant que l'on restait prudent.

À l'arrière de la maison, le rebord donnait immédiatement sur une pente escarpée. Au-delà, c'étaient les lumières d'Hollywood. Vince prit le temps d'admirer la vue. Il pouvait repérer Sunset Boulevard, l'artère principale d'Hollywood, qui serpentait dans ce que tout le monde prenait pour un lieu magique, mais qui n'était en réalité qu'un quartier mal famé, fréquenté par les petites frappes et les escrocs. La plupart des filles avec lesquelles Vince avait travaillé, il les avait dénichées en bas, à Hollywood. Jeunes et écervelées, c'était tout à fait son genre.

Bon sang, quelle ville géniale.

Le long de la corniche étroite courait une rangée de fenêtres rectangulaires aux vitres plus fines. C'était la cuisine. Parfait. Il atterrirait sûrement dans un évier rempli à ras bord de vaisselle sale en descendant, mais peu lui importait.

Le problème était à présent de trouver le bon angle. Selon les normes en vigueur, le Magnum était considéré comme une arme à feu de gros calibre, et il craignait que, si l'angle était trop aigu, la balle traverse la vitre et le mur extérieur de l'autre côté de la maison pour finir sa course dans le jardin des voisins, ce qui lui coûterait plus que sa prime d'assurance.

Le pistolet dans la main gauche, il se persuada qu'il pouvait y arriver. Tout ce dont il avait besoin, c'était de prendre encore un peu de distance.

Il recula d'un pas, se sentant un peu maladroit avec le pistolet dans sa main gauche. Puis un pas de plus, lorsque le talon de sa jambe d'appui dérapa, quittant la corniche. Il perdit l'équilibre.

Le cœur de Vince s'emballa et ses bras s'agitèrent comme un funambule en pleine représentation sur une corde raide. Puis, juste avant qu'il ne bascule en direction de la pente, il sentit une main se refermer autour de son biceps droit pour le stabiliser. Vince pesait dans les quatre-vingts kilos, mais le bras le maintint, avant de le hisser sans effort sur le rebord, comme une grue à la casse qui soulèverait une Ford Pinto pour la déposer dans le broyeur.

Oh, Dieu merci. Il ferma les yeux, laissant une vague de soulagement l'envahir.

Il sentit à peine qu'on enlevait le pistolet de sa main gauche toute tremblante. Il ouvrit les yeux et tourna la tête, prêt à remercier l'inconnu qui avait surgi de nulle part pour le sauver — c'est alors qu'une terreur toute nouvelle s'empara de lui.

Trente

Le vol de Las Vegas à Los Angeles se déroula sans incident. Raven avait perçu quelques regards suspicieux lorsqu'ils avaient franchi la sécurité, mais c'était Vegas. Des gens en partaient tous les jours de l'année, la mine encore plus défaite qu'à leur arrivée. Lock l'avait examinée dans le taxi. Elle avait quelques hématomes sur le visage et elle était encore sous le choc, mais par miracle elle n'avait rien de cassé.

Pendant le vol, elle lui avait raconté qu'une fois les portes fermées, son client lui avait offert un verre et lui avait demandé pourquoi son « ami » menaçait de le tuer si elle acceptait de le revoir. Elle en avait déduit qu'il parlait du harceleur et avait essayé de lui expliquer la situation, mais il était entré dans une rage folle. Il n'avait alors eu de cesse de lui demander son nom, tout en lui tombant dessus à bras raccourcis. Elle avait crié aussi fort et aussi longtemps qu'elle l'avait pu, jusqu'à ce que Lock finisse par faire irruption et reprenne les choses en mains.

À l'aéroport de Los Angeles, ils avaient sauté dans un taxi en direction de Van Nuys pour récupérer la Range Rover. Puis, tous les deux affamés, ils s'étaient arrêtés dans un restaurant ouvert 24 h/24 pour manger un morceau. Raven avait payé la note et ils avaient pris le chemin du retour.

Comme ils se rapprochaient, Lock sentit les muscles de son cou et de son dos se crisper. Quelque chose n'allait pas. Il en avait le pressentiment.

Il ne croyait pas au sixième sens, aux perceptions extra-sensorielles ni à aucune de ces balivernes. Mais il croyait en revanche qu'après des années dans le métier, vos sens créaient parfois un sentiment que votre cerveau ne parvenait pas à articuler sous forme de pensées cohérentes. Vous aviez simplement la certitude que des ennuis vous attendaient. C'était exactement ce qu'il ressentait en cet instant.

En tournant dans la rue de Raven, il leva le pied de l'accélérateur. La voiture roula au pas le long des maisons du voisinage. Il n'y avait personne dehors, rien d'inhabituel pour un paisible quartier résidentiel.

Trois maisons avant celle de Raven, de l'autre côté de la rue, une berline grise était garée le long du trottoir. Deux hommes étaient assis à l'avant. Blancs. D'âge moyen. En costume. Ils ne ressemblaient pas à des tueurs en série, mais leur présence silencieuse à cette heure de la nuit était louche.

Lock posa son pied sur la pédale d'accélération et les doubla rapidement, avant de jeter un œil dans son rétroviseur. À cause de l'obscurité, il lui était impossible de distinguer leurs visages, mais lorsqu'il passa devant la maison de Raven, il les vit bouger dans leurs sièges. Leurs têtes se redressèrent pour avoir un meilleur aperçu de l'arrière de sa voiture, puis se tournèrent très légèrement l'une vers l'autre.

C'était suffisant pour que Lock décide de ne pas s'arrêter.

— Eh, vous avez raté la maison, protesta Raven, en indiquant d'un geste l'endroit où ils auraient dû se garer.

— Je sais.

— Bon sang, qu'est-ce qui se passe ?

— Appelez la maison. Passez-moi Ty.

Elle commençait à paniquer.

— Quoi ? Si Kevin est là, nous devons nous assurer qu'il va bien.

Devant eux, la route se terminait en cul-de-sac. S'ils voulaient s'en aller, Lock allait devoir passer à nouveau devant les deux hommes. À en juger par leur réaction la première fois, il n'était pas sûr qu'ils le laissent faire.

— Ty est avec votre frère. Tout va bien se passer. Maintenant, appelez-le.

Raven sortit son téléphone et composa le numéro.

— Kevin, tu vas bien ?… Bon, passe-moi Ty, tu veux ?

Elle le tendit à Lock.

— J'ai une voiture avec deux gars garée de l'autre côté de la rue. Pas directement. Quelques maisons plus bas.

À l'autre bout de la ligne, Ty paraissait tendu.

— Ils viennent juste d'arriver. J'allais t'appeler.

Lock sentit la tension dans ses épaules monter d'un cran.

— On dirait des flics.

— J'ai déjà parlé à Stanner. Il n'est pas au courant. Il a dit que les seuls policiers qu'on devrait voir étaient les agents de la patrouille qui passe toutes les deux heures pour s'assurer que tout va bien.

— Très bien, ne bouge pas.

Lock allait rendre le téléphone à Raven, mais il se ravisa. Il ouvrit sa liste de contacts.

— Eh, qu'est-ce que vous faites ?

— Vous avez le numéro de Stanner là-dedans, n'est-ce pas ?

— Je ne veux pas que vous regardiez mon carnet d'adresses.

Lock fut interloqué par le ton de défense dans sa voix.

— Très bien, dit-il en lui jetant son téléphone avant de sortir le sien. Donnez-moi le numéro.

Il saisit les chiffres au fur et à mesure qu'elle les lui dictait.

Stanner décrocha au bout de la troisième sonnerie.

— C'est Lock. Avez-vous posté quelqu'un devant chez Raven ?

— Non. Pourquoi ?

— Et le département du shérif ? Ou d'autres services ?

Stanner répondit à son tour par un flot de questions.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Raven est-elle avec vous ? Êtes-vous à la maison en ce moment ?

Il laissait à peine le temps à Lock de répondre avant de passer avec empressement à la question suivante. Lock comprit que Stanner était dans un état proche de la panique.

Au bout de l'impasse, le trottoir formait une boucle. Lock fit demi-tour d'une main, le téléphone toujours bien serré dans l'autre.

— Du calme, Stanner, du calme. Je viens de passer devant la maison. Pouvez-vous envoyer quelqu'un pour y jeter un coup d'œil ?

— Nous y serons dans moins de cinq minutes. Mais donnez-moi votre emplacement exact. D'accord ?

— Je suis tout au bout de Pine Lane, côté ouest. Vous verrez la voiture. Raven est avec moi.

— Très bien. Ne bougez pas.

Lock laissa tourner le moteur. La berline grise n'apparaissait toujours pas en ligne de mire. Pourtant, quelque chose le tracassait. Stanner avait eu l'air troublé, ce qui l'avait surpris. Logiquement, une voiture arrêtée devant la maison d'une femme qui avait porté plainte pour harcèlement devait être le lot quotidien de l'UGM.

Les ongles de Raven tambourinaient contre le tableau de bord.

— Je veux voir Kevin.

— Bientôt.

— Vous êtes sûr qu'il est en sécurité avec Ty ?

— Oui. Maintenant, calmez-vous.

Il commençait à faire chaud dans la voiture. Lock appuya sur le bouton et la vitre se baissa de quelques centimètres. Les vents de Santa Ana étaient de retour — ils étaient sortis de nulle part. Dans le jardin d'à côté, le vent faisait onduler la pelouse et agitait les feuilles de la haie.

Des sirènes hurlèrent dans le lointain. Lock prit la main de Raven. Il savait que son geste ne serait pas mal interprété.

— Vous voyez ? Tout va bien se passer. Qui que soient ces types, ils vont vite déguerpir.

— Peut-on rentrer ? Retrouver Kevin ?

Lock attendit, aux aguets, essayant d'estimer la distance qui les séparait des voitures de police d'après le volume de leurs sirènes. En silence, il compta à rebours à partir de cinquante.

À trente-cinq, la calandre de la berline grise se profila sur un dos d'âne, un peu en amont de la rue. Elle se dirigeait lentement vers eux, tel un aileron de requin dans l'océan. Quelques voitures bordaient la

rue, mais Lock estima qu'il pourrait quand même passer à côté d'elle, de justesse.

Il alluma ses pleins phares, en espérant éblouir le conducteur au maximum. Il en profita pour le regarder plus en détail : c'était un homme entre deux âges, aux cheveux poivre et sel, dont le costume révélait quelques kilos en trop.

Lock se baissa et tendit la main sous le siège de Raven. Il trouva la poignée qui permettait de le faire coulisser.

— Baissez-vous, on ne doit pas vous voir.

Raven obtempéra.

— D'habitude, quand je suis dans cette position, ce n'est pas pour me cacher, dit-elle en retrouvant le sens de l'humour mordant qu'il lui connaissait.

Lock prenait son temps. Il attendait que le conducteur de la berline grise cherche à leur barrer le passage ou à sortir de son véhicule. Il n'avait aucune raison de tenter quoi que ce soit tant que l'autre se trouvait dans la rue — les deux hommes le savaient pertinemment.

La berline grise s'avança de quelques mètres, puis passa à côté d'eux en les frôlant presque. Lock la regarda passer. Ses yeux alternaient entre la vitre du conducteur et les rétroviseurs extérieur et intérieur, pour ne pas le perdre de vue une seule seconde.

Les sirènes se faisaient de plus en plus fortes. Mais la police n'arrivait toujours pas.

La berline était à présent derrière eux. Son pare-choc n'était qu'à une voiture d'intervalle de l'arrière de la Range Rover. Lock se remit à avancer. Lentement. Il voulait évaluer la réaction de l'autre conducteur.

Le véhicule gris les suivit, adaptant sa vitesse pour rester à égale distance. Une voiture de patrouille du LAPD arriva enfin en face d'eux. La maison de Raven était en vue.

Lock avait déjà décidé de ce qu'il allait faire : il tournerait brusquement dans l'allée, entraînerait Raven à l'intérieur et laisserait le conducteur de la berline s'expliquer avec les policiers.

Son regard alternant entre la berline et la voiture de patrouille qui approchait, il évalua le temps qu'il lui fallait et adapta sa vitesse en fonction. Le compteur de vitesse monta jusqu'à cinquante, avant de retomber au moment où la voiture de patrouille ralentit. Les deux agents devant lui semblaient se préparer à passer à l'action.

La berline grise avait pris un peu plus de distance à la vue de la voiture et des agents à l'intérieur. Lock en profita pour appuyer de toutes ses forces sur l'accélérateur en tournant le volant.

Mais la voiture de patrouille, au lieu de le contourner pour foncer sur la berline, se rua au-devant de Lock pour lui barrer la route.

— Mais qu'est-ce que…

Sa voiture fit un soubresaut en avant lorsque la berline lui emboutit l'arrière. Raven, toujours recroquevillée au pied du siège, se cogna violemment la tête contre l'arête du tableau de bord, sous la boîte à gants. Elle poussa un cri de douleur.

Puis la portière passager de la voiture de police s'ouvrit brutalement et un agent en sortit, brandissant un fusil à pompe qu'il braqua sur Lock.

— Mettez les mains en évidence, tout de suite ! hurla-t-il.

Lock fut ébloui par la surenchère de lumières bleues et rouges aveuglantes. L'air se remplit de cris, au fur et à mesure que des policiers en tenue militaire apparaissaient tout autour d'eux.

En jetant un dernier coup d'œil dans le rétroviseur, Lock aperçut le conducteur de la berline. Il sortait de son véhicule d'un pas nonchalant, et sa main releva le bord de son veston, révélant un insigne d'inspecteur doré attaché à sa ceinture.

Les mains de Lock restèrent résolument accrochées au volant lorsque les portières furent ouvertes et qu'il se retrouva avec une demi-douzaine de canons sous le nez.

— Restez où vous êtes ! hurla l'inspecteur.

On le tira sans ménagement hors de la voiture et il fut plaqué à plat ventre sur la chaussée.

Tout près, il pouvait entendre Raven jurer et se débattre tandis qu'elle subissait le même traitement. Puis elle se calma et il entendit une voix d'homme commencer à lui lire ses droits. Lock grogna. Il s'était attendu à tous les types d'accueil possibles à leur retour de Vegas, mais certainement pas à celui-ci.

Trente et un

Lock pointa un doigt accusateur sur le visage de Stanner.

— Pourquoi avez-vous menti ?

Stanner eut un haussement d'épaules qui sous-entendait qu'il n'avait fait qu'obéir aux ordres.

Lock prit une profonde inspiration et recula d'un pas. La propriété de Raven grouillait de policiers en uniforme, et le point positif était que pour l'instant, personne ne semblait savoir ce qui s'était passé à Vegas. Mais il était toujours furieux de la façon dont il avait été utilisé. Bien qu'il ait cru Raven davantage victime que coupable, il aurait remis sa cliente aux mains du LAPD sans hésiter si Stanner lui avait dit qu'ils pensaient devoir arrêter Raven pour les meurtres de Cindy Canyon et de Larry Johns.

En tout cas, voilà au moins qui clarifiait une chose. Habituellement, tout agent du LAPD qui confiait les détails d'une affaire à quelqu'un d'extérieur à l'institution risquait sa carrière et la retraite qui l'accompagnait. Ainsi, les révélations que lui avait faites Stanner avaient forcément fait l'objet d'une autorisation, officielle ou officieuse. Ils avaient cherché à le mettre dans le coup tout en le maintenant hors jeu. Lock était furieux d'avoir été manipulé, mais encore plus furieux de ne pas l'avoir vu venir.

Il avait ignoré sa propre devise. Sois attentif à deux choses : l'absence de normal et la présence d'anormal. Que Stanner l'ait mis dans la confidence était loin d'être normal et il ne l'avait pas remarqué.

— Vous n'auriez pas pu tout simplement me dire que vous comptiez l'arrêter ?

— Vous ne vous êtes pas montré très coopératif et complaisant quand Brogan et Wilkins ont voulu lui parler en premier lieu.

Stanner fit signe à Lock de s'éloigner de la maison.

— Allons nous promener, dit-il en s'écartant du chemin menant à la porte d'entrée, déjà sillonné par une équipe de techniciens médico-légaux.

Soupçonnée de meurtre, Raven avait été embarquée et conduite dans une cellule du LAPD de Van Nuys, où ils la garderaient jusqu'à ce qu'elle soit traduite en justice et qu'une décision soit prise quant aux conditions de sa remise en liberté sous caution. Puis elle serait transférée aux Twin Towers, la prison du comté de Los Angeles, à la Century Sheriff Station de Lynwood.

— Croyez-le ou pas, dit Stanner, mais l'idée de cette stratégie ne

vient pas de moi. Ce département n'aime pas les professionnels extérieurs, et encore moins les agents privés. Ils nous mettent trop souvent des bâtons dans les roues.

— Je faisais mon travail, dit Lock, incapable de cacher la colère dans sa voix.

Stanner tirait sur ses boucles emmêlées.

— Et dans quel état pensez-vous que je sois ? Le service des vols et homicides pense que l'UGM était aux petits soins avec une tueuse en série. Vous croyez que ça va faire du bien à ma carrière ? Écoutez, Lock, vous allez partir, et votre prochaine mission sera de protéger une rock star ou d'accompagner un PDG, mais moi, je dois toujours travailler dans cette brigade. Devenir capitaine ? Hors de question. J'aurai de la chance si je ne me retrouve pas à rédiger des PV à West Latte.

C'était le surnom que donnaient les policiers du LAPD aux faubourgs huppés de l'ouest de Los Angeles, qui regroupaient les riches quartiers en B : Bel Air, Beverly Hills et Brentwood.

— Ils la croient vraiment coupable ? demanda Lock, qui essayait toujours de comprendre ce qui venait de se passer.

— Je ne peux pas vous raconter en détail ce qu'ils savent, mais en effet, c'est ce qu'ils croient.

— Ont-ils des preuves scientifiques ?

Stanner ne répondit pas.

Lock lui attrapa le bras.

— Cela veut dire qu'ils n'en ont pas. Êtes-vous en train de me dire que tout ce qu'ils ont contre elle est un mobile et un emploi du temps ?

— Est-ce que vous m'écoutez, Lock ? Ce qu'ils ont, ce qu'ils n'ont pas, ils ne vont pas me le dire.

— Ce ne sont que des conneries. Je sais comment ça marche. Ils peuvent bien vous retirer de l'affaire, mais vous entendez toujours des bruits de couloir.

— Ils ont des échantillons d'ADN qui la relient à Cindy Canyon. En ce qui concerne de type en Arizona, Larry Johns, je n'en sais rien. Le fait qu'il ait essayé de lui sauter dessus dans le club suggérerait qu'ils ont aussi retrouvé son ADN sur lui, mais pour ce qui est des prélèvements qu'ils ont faits dans la maison — je l'ignore.

— Et comment pensent-ils qu'elle l'a tué ? C'était un adulte dans la force de l'âge d'après ce que j'ai entendu dire.

— Vous savez aussi bien que moi que la taille n'entre pas toujours en ligne de compte. Elle avait peut-être un taser. Ou un couteau ? Il était saoul comme un cochon quand il a été agressé.

Lock réfléchit pendant un long moment.

— Je n'y crois pas. Je n'y crois pas un mot.

— Parce que vous avez été son garde du corps pendant deux jours ? Cela fait difficilement de vous un témoin clé.

— Alors pourquoi aurait-elle laissé le corps de Cindy Canyon dans sa propre voiture ?

Stanner haussa les épaules.

— Quel meilleur moyen pour l'expliquer que de dire que c'est quelqu'un d'autre qui l'a mis là ? Bien plus facile que de devoir le jeter quelque part, et d'avoir à gérer tout le nettoyage. Quoi qu'il en soit, ce n'est plus votre problème.

Lock soupira.

— Ce n'est pas l'impression que j'en ai.

— C'est votre ego qui parle, Lock. Eh, vous vous êtes fait avoir. Moi aussi. Bienvenue au club. Maintenant, rendez-vous un fier service et allez-vous-en avant de vous enfoncer encore plus.

Lock secoua la tête.

— Je crois toujours qu'elle est innocente, mais…

— Allez-y, dit Stanner.

— J'ai rendu visite à la société de production pour laquelle elle travaillait, il y a quelques jours. Ils lui ont proposé un nouveau contrat. Il y avait une affiche, sur le mur, d'un film qu'elle avait tourné avec Cindy Canyon.

Stanner sourit.

— Et vous lui donneriez toujours le bon Dieu sans confession ?

— Ce ne sont que des présomptions.

— Vous auriez pu décrocher le téléphone. Me prévenir, le réprimanda Stanner.

— Je me suis dit que vous le saviez déjà.

Stanner croisa le regard de Lock.

— Vous n'êtes toujours pas convaincu, n'est-ce pas ?

Lock garda le silence. Stanner avait raison. Si les policiers avaient embarqué Raven pour les deux meurtres, c'était leur problème, même s'il n'aimait pas la façon dont le LAPD avait procédé.

Les médias arrivaient déjà. Des fourgons satellite et des caravanes s'entassaient sur les trottoirs. Un tueur en série faisait vendre. Une tueuse en série, à plus forte raison. Et s'il s'agissait en plus d'une star du porno, alors c'était carton plein. Tout ce dont la presse avait envie à présent, c'était d'apprendre qu'elle faisait en plus quelques passes de temps à autre, peut-être avec quelques grands noms d'Hollywood qu'ils pourraient démasquer, et ils auraient là l'histoire criminelle de la décennie.

Il chercha Carrie, mais elle n'était pas là. Il se tourna vers Stanner.

— Moi, je n'ai pas à connaître la vérité. Vous, en revanche, si. Si vous enfermez une innocente, ça va faire mauvais genre, surtout s'il s'avère que c'est elle la victime.

Stanner croisa le regard de Lock et fronça les sourcils.
— Danc cette ville, il n'y a pas de victimes.

Trente-deux

Il finit par retrouver Carrie, assise dans sa voiture. Elle avait les yeux rivés sur son pare-brise, au-delà duquel le cirque médiatique commençait à monter sa tente devant chez Raven. Angel jaillit de la banquette arrière lorsque Lock ouvrit la portière passager et lui sauta au cou.

— C'était elle la tueuse depuis le début ? demanda Carrie.

Lock ne releva pas la question et la regarda dans les yeux. Ils étaient ternes et vides.

— Est-ce que ça va ?

— J'ai rendu visite à ce réalisateur.

Lock sentit son estomac se nouer.

— Il a braqué une arme sur moi, poursuivit Carrie, le regard toujours droit devant elle.

Il s'agenouilla pour mettre son visage au même niveau que le sien.

— Que s'est-il passé ensuite ?

Elle ne répondit pas. Il sentit un malaise l'envahir.

— Rien. J'ai couru avant de lui laisser le temps de tenter quoi que ce soit.

Elle tourna la tête et rencontra le regard de Lock.

— J'ai bien cru qu'il allait me violer, Ryan.

Il eut un haut-le-cœur, sensation aussitôt remplacée par une rage contenue. Il tendit la main pour la toucher, mais elle le repoussa.

— Je ne connais pas Raven Lane, mais ce gars qui a essayé de l'agresser au club, si elle l'a tué, et bien…

Elle marqua une pause.

— … tant mieux.

— Tu es sûre qu'il ne s'est rien passé dans cette maison ?

— C'était moins une.

Elle secoua la tête.

— Les choses ne sont peut-être pas aussi simples qu'on aimerait tous le croire.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Peut-être que les deux meurtres ne sont pas liés. Ou, en tout cas, pas de la façon que tout le monde croit. Pour moi, Raven n'a pas pu tuer une autre femme, cela n'a absolument aucun sens. Mais ce qui est arrivé au type qui l'a agressée — je l'imagine tout à fait capable de le faire, en revanche.

Lock prit une profonde inspiration, puis souffla bruyamment. Il se donna un moment de réflexion.

— Alors Raven serait le fil d'Ariane, mais nous aurions deux tueurs ?

— Il n'y a pas nécessairement de lien, n'est-ce pas ?

— Et le cadavre de Cindy abandonné dans le coffre de sa voiture ? C'est tout de même une coïncidence suffisamment flagrante pour qu'on n'y voie pas de lien.

Carrie écarta une mèche de cheveux blonds rebelle de ses yeux, et Lock fut frappé par la fragilité qu'elle semblait présenter.

— La mort de Cindy a peut-être fait basculer Raven, lui donnant l'impression d'être encore plus vulnérable. Alors, quand Larry Johns s'en est pris à elle, elle a craqué et elle s'est dit que c'était peut-être le type qui avait tué Cindy, alors elle s'est vengée de lui.

— Mais alors, cela veut dire qu'elle l'a suivi jusque chez lui, avec le corps de Cindy dans son coffre pendant tout ce temps.

Lock s'arrêta, triturant du bout des doigts la cicatrice derrière sa tête.

— Tu comprends pourquoi, à partir du moment où la police pense qu'elle a tué Larry, elle aurait pu avoir tué Cindy aussi.

— Alors quoi, elle aurait mis le corps dans le coffre elle-même avant de t'appeler ? Pourquoi ne l'aurait-elle pas jeté aussi, comme la tête ? fit Carrie, d'une voix plus assurée. Quelqu'un l'avait placé là, Ryan.

Lock la devança.

— Tu penses que c'est Vice qui a fait le coup ? demanda-t-il, d'un air sceptique.

— Tu aurais dû le voir, Ryan. Ce gars est capable de tout.

— Et bien, je devrais peut-être lui rendre une petite visite. De toute façon, j'en avais l'intention.

Carrie tendit la main pour l'empêcher de sortir de la voiture.

— Sois prudent. Il était armé quand j'y étais.

— Ne t'inquiète pas. J'ai déjà rencontré des types dans son genre. On verra s'il est aussi intimidant quand il sera face à moi.

Carrie lui sourit furtivement, puis elle fouilla dans son sac et en sortit son BlackBerry.

— Attends, j'ai besoin de trouver le numéro d'un avocat dans le quartier de Century City.

Comme elle attendait que la liste se déroule, Lock soupira.

— Je croyais que tu ne voulais pas t'impliquer.

Carrie lui lança un regard vif.

— Coupable ou innocente, Raven va avoir besoin d'un bon avocat. Et bon sang, je vais m'assurer qu'elle ait le meilleur.

Trente-trois

L'avocate de la défense, Fay Liepowitz, fit son entrée dans la salle d'interrogatoire, nimbée de parfum Chanel et vêtue d'un costume de créateur. Sa présence dans la prison des Twin Towers, où Raven était en détention en attendant la lecture de son acte d'accusation, inquiétait déjà les enquêteurs chargés de ce que le *LA Times* et les médias locaux désignaient désormais sous le nom de « Meurtres sous X ».

Liepowitz allait leur causer des problèmes. Non seulement savait-elle défendre une affaire mieux que n'importe quel avocat de tout l'État, mais elle était prompte, pour brouiller les pistes, à mobiliser l'opinion publique d'une Californie traditionnellement libérale contre le racisme et le sexisme institutionnalisés dont on accusait généralement le LAPD. Les jurys de Los Angeles étaient parfois capables d'arriver à d'étranges conclusions, et Liepowitz savait comme s'y prendre avec eux.

À quarante ans, elle jouissait d'une réputation d'avocate féroce qui dépassait largement les frontières de la Californie. Féministe engagée, elle avait suivi l'affaire depuis que la tête de Cindy Canyon avait été retrouvée en ville. Ce minable employé de bureau avait soi-disant remarqué, par le plus pur des hasards, quelques exemplaires du journal sur le sol. Oui, bien sûr. Fay était sidérée qu'il se trouve des gens pour avaler de telles couleuvres.

Dès qu'elle avait appris l'arrestation de Raven par Carrie, au téléphone, elle avait mis tout son personnel sur le coup pour savoir si Raven était déjà représentée. Lorsqu'on lui répondit que les autorités allaient sans doute assigner à Raven un avocat commis d'office, elle s'était engouffrée dans la brèche.

Pour Fay Liepowitz, il ne s'agissait pas de savoir si Raven avait tué Canyon et Johns. Cette question n'était qu'une pièce anecdotique du puzzle. Non, pour elle, s'il y avait procès, ce serait celui d'une industrie qui brutalisait et dégradait non seulement les femmes qui y travaillaient, mais les femmes en général, ainsi que celui des forces masculines dominatrices de la société qui soutenaient ces humiliations, comme le LAPD.

La police de Los Angeles croyait sans doute pouvoir traîner Raven Lane au tribunal, mais si elle essayait, Fay Liepowitz lui réserverait une petite surprise. Elle allait poursuivre en justice toute cette foutue industrie du X et tous ceux qui la soutenaient… Tous ces hypocrites des États les plus religieux, qui passaient plus de temps sur les chaînes

et les sites pornos que partout ailleurs aux États-Unis… Tous ces législateurs lâches qui jouaient double jeu à Washington, décriant l'exploitation des femmes tout en se faisant graisser la patte, en complément de leurs indemnités, par des entreprises qui avaient pignon sur rue, mais qui se faisaient des millions en vendant du porno aux hôtels et aux utilisateurs de téléphones mobiles… Fay allait tous les mettre sur la sellette, et pas uniquement au sens métaphorique du terme. Elle allait lever le voile sur les vilains petits secrets de cette Amérique qui réduisait les femmes, toutes les femmes, à de vulgaires morceaux de viande, pour une simple question de gros sous. Cette affaire réunissait tous les ingrédients pour lui garantir une couverture médiatique passionnée. Fay tenait là la plus importante tribune de toute sa carrière.

Pour elle, que Raven Lane ait ou non commis ces crimes n'était que secondaire. En réalité, elle espérait secrètement que c'était bien Raven qui avait tué Larry Johns en lui arrachant les testicules. Depuis vingt ans qu'elle pratiquait le droit, Fay avait enfin trouvé l'affaire idéale, servie dans un beau papier cadeau et entourée d'un ruban rouge estampillé Hollywood, qui lui assurait l'attention sans faille de toute la nation. La tâche qui l'attendait maintenant débutait par la partie de loin la plus délicate : faire passer Raven Lane, du moins aux yeux du public américain, de la vamp tueuse en série à la victime courageuse qui avait choisi de faire tomber les masques et de riposter.

Fay se trouvait à présent dans la salle d'interrogatoire. Elle décida de laisser tomber la traditionnelle poignée de main lorsque Raven se leva de sa chaise. Elle lui semblait toute petite et tellement vulnérable. Fay s'avança pour la serrer dans ses bras, mais Raven recula d'un pas et l'esquiva.

Finalement, Fay allait devoir se contenter de la poignée de main. Ensuite, elle pourrait lui servir le discours qu'elle avait préparé en venant, depuis son élégante suite de bureaux de Century City, à bord de sa Mercedes Benz CL65 AMG haut de gamme. Mais Raven lui coupa l'herbe sous le pied.

— Je ne suis pas une victime. Je ne suis pas une cause célèbre. Et je ne suis pas une tueuse en série. Alors, je ne veux pas finir en tôle à perpétuité pour vous aider à vous faire un nom. Vous ne vous servirez pas de moi comme sujet de conversation lors de votre prochain dîner à cinq cents dollars le plat, pendant que vos riches copines anorexiques de Beverly Hills se plaindront de la discrimination qu'elles subissent. Je me suis bien fait comprendre, Madame ?

Fay sourit.

— Je n'avais encore jamais reçu de telles instructions de la part d'un client, mais je peux vous assurer que mon objectif premier, et celui de tout mon cabinet juridique, est de vous faire sortir d'ici.

— Bien, dit Raven.

Sortant un bloc-notes d'une serviette Gucci en cuir souple, Fay prit place en face de Raven.

— Très bien, alors racontez-moi tout depuis le début.

L'accès de colère que Raven avait eu quelques instants plus tôt semblait s'être effacé. Elle prit une inspiration.

— J'ai reçu la première lettre il y a environ six mois…

— Non, l'interrompit Fay. Écoutez, votre affaire peut prendre différentes tournures, en fonction de ce dont l'autre partie disposera, alors je vais avoir besoin de tout savoir pour préparer mon plaidoyer. Je ne dis pas que nous en arriverons là, mais je veux votre entière coopération.

Raven la dévisagea d'un air suspicieux.

— Je n'ai rien fait. Vous ne comprenez pas ? Je suis innocente, dit-elle, sa voix de plus en plus forte et haut-perchée à chaque syllabe.

Fay se racla la gorge. À chaque fois qu'elle avait affaire à des clients qui ne s'étaient encore jamais trouvés coincés dans les rouages du système juridique pénal, elle devait répéter la même chose. Cela leur faisait toujours l'effet d'un coup de massue lorsque Fay le leur expliquait, comme si elle leur sapait tout ce en quoi ils avaient foi — ce qu'elle faisait, de toute évidence.

— Raven, dit-elle en reposant son stylo. Nous sommes en Amérique. Il ne s'agit pas d'être coupable ou innocent. Il s'agit de jouer le jeu. Ce sont les meilleurs joueurs qui l'emportent. Alors, heureusement pour vous, je suis ce qui se fait de mieux en comparaison avec ces clowns là-dehors, poursuivit-elle en agitant le pouce en direction de la porte derrière elle. Donc, si vous voulez rentrer chez vous, vous allez devoir m'aider.

Fay posa les deux mains sur la table, entre Raven et elle, et ouvrit les paumes.

— Alors, que fait-on ?

Trente-quatre

L'obscurité tombait rapidement sur les collines au-dessus d'Hollywood. Lock comptait les numéros des maisons jusqu'à ce qu'il soit sûr de s'approcher de l'adresse que Carrie lui avait donnée pour Vince Vice. Malgré les nombreuses heures qui s'étaient écoulées depuis qu'elle lui avait parlé de sa rencontre avec le réalisateur, la rage sourde que Lock ressentait ne l'avait pas quitté. Au contraire, elle s'était enracinée en lui et ne cessait de croître.

Il allait faire souffrir Vice, sans la moindre hésitation. Mais il devait être prudent. Les types comme Vice étaient toujours les premiers à aller se plaindre à la police en hurlant comme des gorets si quiconque essayait de leur donner des leçons.

Il en avait longuement parlé avec Ty dans l'après-midi, et Ty s'était proposé d'appeler quelques-uns de ses amis de Long Beach pour leur demander de lui rendre une petite visite, mais Lock avait décliné son offre. Passer des coups de téléphone pour s'assurer que quelqu'un d'autre fasse le sale boulot était, aux yeux de la loi, encore plus grave que le faire soi-même. De plus, d'après ce que Lock connaissait des anciens potes de quartier de Ty, ils étaient capables de loger une balle dans le crâne de Vince Vice au lieu de se contenter de lui faire peur.

Finalement, Ty était resté avec Kevin, et Lock était parti tout seul. Il avait beau aimer la compagnie de Ty, et savoir qu'il était toujours bon d'avoir quelqu'un pour surveiller ses arrières, c'était si personnel cette fois qu'il n'avait pas envie d'être accompagné.

Lock se gara dans la rue étroite et sortit de sa voiture. Lorsqu'il posa le pied sur le trottoir, il fut aussitôt secoué par une bourrasque d'air chaud. Les vents infernaux étaient de retour, plus virulents que jamais, se dit-il tout en franchissant le portail ouvert avant de s'engager dans la pente qui conduisait à la maison.

Il appuya sur la sonnette de la porte d'entrée. Pas de réponse. Et aucun mouvement à l'intérieur.

Lock recula et se dirigea vers un auvent pour voitures sous lequel étaient garés deux véhicules. Le premier était une Dodge Viper, le second une Escalade. Il toucha les moteurs des deux voitures. Ils étaient froids comme la pierre. À moins que Vice ne soit parti à pied, ce qui semblait peu probable étant donné le quartier de rues escarpées dans lequel il vivait, soit il dormait, soit il se cachait.

Il se dirigea vers l'arrière de la maison et longea la corniche de béton. Il était presque arrivé au niveau de la cuisine lorsqu'il remarqua la vitre cassée. Il baissa les yeux au sol. On ne pouvait distinguer

aucun éclat de verre, ce qui lui permit de déduire que la vitre avait été brisée depuis l'extérieur, plutôt que par quelqu'un qui aurait cherché à s'enfuir de l'intérieur. Des pointes de verre acérées dépassaient toujours de l'encadrement de la fenêtre. Avec ce genre de construction, il fallait en vouloir pour passer au travers d'une vitre de cette taille.

Il s'avança sur le rebord en retenant son souffle et il jeta un œil dans la cuisine. Il y avait du sang partout. La substance rougeâtre remplissait l'évier en une épaisse flaque, et dessinait des motifs sur les murs et le comptoir. Le sol en était recouvert. Lock avait passé neuf mois en Sierra Leone, et c'était la première fois depuis longtemps qu'il voyait une quantité de sang aussi importante.

Indécis quant à ce qu'il convenait de faire, il restait immobile. L'odeur métallique lui montait aux narines. Le rebord de béton sur lequel il se tenait sembla se rétrécir tandis que le précipice au-delà lui paraissait de plus en plus profond. Son cœur cognait à un rythme soutenu.

S'il y avait eu un corps inerte, il aurait laissé ce problème à la police. Mais il n'y avait pas de corps. Quelqu'un pouvait bien se trouver à l'intérieur. Peut-être même encore en vie. Il restait dubitatif sur les chances de survie de quelqu'un qui aurait perdu autant de sang.

Il observa l'encadrement de la fenêtre pour trouver un point d'entrée. Décelant un trou d'environ quarante centimètres où le verre était intégralement tombé, il se hissa. Il ne tarda pas à comprendre qu'il lui faudrait se laisser tomber sur le comptoir de marbre en contrebas, mais toute la cuisine était couverte d'une couche de sang si épaisse qu'il lui serait impossible de l'éviter. Il se pencha alors avec précaution et cria à l'intérieur de la maison :

— Ohé ! Il y a quelqu'un ?

Seul un profond silence lui répondit. Lock rebroussa chemin et se dirigea vers l'entrée de la maison. Il donna un grand coup de pied dans la porte.

Au bout du huitième ou du neuvième assaut, la porte céda légèrement. Elle ne s'enfonça que de quelques centimètres, mais c'était tout l'espace dont il avait besoin. Il descendit au pas de course vers la Range Rover et en sortit un pied-de-biche.

Il revint à petites foulées devant la porte, glissa le pied-de-biche dans l'interstice et s'en servit pour ouvrir la porte. Un dernier coup de pied brisa la chaînette et il entra. Du sang maculait le sol devant lui, au pied des escaliers. Les deux premières marches étaient intactes, puis une grosse tache s'étalait sur la troisième.

Les traces conduisaient jusqu'au palier, comme des miettes de pain qu'il suffisait de suivre pour retrouver le corps. Devait-il remonter la piste ou appeler la police ?

Un faible gémissement provenant de l'étage lui fournit sa réponse. Évitant soigneusement la tache de sang, il entreprit de monter les marches.

Il les gravit d'un pas sûr, en prenant soin de ne pas piétiner les traces. La sueur perlait dans son dos. Il entendit aussitôt un déclic sous ses pieds, suivi par une bourrasque d'air froid issue du climatiseur, comme si la maison avait lu dans ses pensées. Il jeta un coup d'œil à sa montre. C'était l'heure pile, ce qui laissait supposer que le déclenchement de l'air conditionné était une coïncidence due au hasard et qu'il ne devait pas y voir autre chose de plus sinistre.

Il atteignit le palier et s'arrêta. Il tendit l'oreille et perçut à nouveau le bruit, un peu plus rauque cette fois. On aurait dit le bruit du vent gémissant entre des lames de volets disjointes.

La plainte semblait provenir de derrière une porte, à l'extrémité du palier. Lock s'en approcha, en regrettant de ne pas avoir emprunté le pistolet de Ty tant qu'il en avait l'occasion.

Il poussa la porte du bout de son pied gauche. Elle s'ouvrit dans un grincement de mauvais augure. Son estomac se retourna lorsqu'il réalisa que le gémissement ne venait pas de la porte, mais de la créature allongée sur le lit. Il ne parvenait pas à qualifier d'homme — ni de femme, d'ailleurs — ce qu'il découvrit sur les draps. Ce n'était qu'une forme vaguement humaine.

Il se précipita au chevet de Vince Vice et détacha sa jambe gauche qui, libérée de ses liens, tressaillit en le heurtant sur le côté de la tête.

Lock se redressa, prenant conscience pour la première fois depuis qu'il était entré dans la pièce que l'écran plasma devant le lit était allumé. Deux femmes se tortillaient ensemble sur un lit.

Le visage de Vince Vice était semblable à un masque vénitien finement ciselé, avec deux trous noirs à la place des yeux. Se penchant au-dessus du corps, Lock lui libéra un bras, ce qui permit à Vice de rouler sur le côté en position latérale de sécurité. Le mouvement lui arracha une série de hurlements et un coude, dénudé jusqu'à l'os, vint s'écraser sur le torse de Lock.

Lock se précipita vers un placard, trouva quelques draps propres et s'en servit pour éponger le sang. En quelques secondes, le premier drap fut complètement détrempé. Il en prit un autre pour essuyer le visage de Vice, avant d'utiliser un troisième drap roulé en boule pour tamponner son entrejambe, qui n'était plus qu'une masse de tissus à vif, sanguinolents et lacérés.

La créature fit un effort pour ouvrir la bouche.

— Raven, chuchota Vice.

Trente-cinq

Moorpark, c'était un peu Flic City. Cette banlieue de ranchs spacieux à une soixantaine de kilomètres au nord-ouest de Los Angeles comptait parmi ses habitants le taux le plus élevé de représentants des forces de l'ordre de toute la région. C'était là que les gens dont le métier était de lutter contre tout ce que la métropole avait de pire, litanie sans fin de violence et de mauvais choix, se retiraient le soir pour élever leurs familles. Les trajets étaient longs si vous travailliez en ville ou dans l'un des quartiers extérieurs, à l'est de Los Angeles, mais la compensation pour ces allers-retours fastidieux était que, pour le prix d'une place de parking à Westside, vous pouviez acquérir une maison individuelle et de taille honorable à quatre chambres. Votre journée pouvait ainsi se dérouler dans le cauchemar du ghetto, mais la nuit, vous pouviez vous retirer derrière les palissades de Moorpark pour mener une vie de rêve.

C'était pour ces raisons que le mari de Marilyn Stanner, Lawrence, avait suggéré qu'ils y emménagent. Et puis, ils avaient trouvé une maison dont ils étaient tous les deux tombés amoureux. Ils vivaient ici depuis huit ans maintenant et Marilyn n'avait jamais regretté leur décision.

Elle aimait la maison, elle aimait la rue dans laquelle ils vivaient, elle aimait même ses voisins. Par ailleurs, c'était agréable d'être entourée de gens qui pouvaient comprendre ce que cela signifiait que d'être mariée à un homme qui travaillait dans les forces de l'ordre.

Lawrence faisait de longues heures, et bien qu'il épargne çà et là quelques week-ends qu'ils pouvaient passer ensemble, ce n'était pas toujours possible. Mais quand il était à la maison, elle avait toute son attention. Dès qu'il franchissait la porte, généralement avec des fleurs, il enfilait un short et un t-shirt, et ils se prélassaient ensemble au bord de la piscine en sirotant du vin ou en allumant le barbecue.

C'était un homme bon, fiable et solide. Il se souciait de son métier, mais pas au détriment de son couple. Elle avait toujours hâte de le voir, et c'était bien plus que beaucoup d'épouses ne pouvaient le dire après tant d'années de mariage.

Elle se trouvait dans la cuisine, en train de nettoyer le comptoir, lorsque la sonnette retentit. Elle ôta les gants en latex qu'elle portait. La sonnette retentit à nouveau.

— Ça va, ça va, j'arrive, cria-t-elle, un brin agacée.

Elle ouvrit la porte et se retrouva face à un homme élégant, la trentaine finissante. Il avait garé son fourgon derrière sa voiture, dans

l'allée. C'était le genre de véhicule dont se servaient les entrepreneurs. Il avait dû se perdre et, en voyant sa voiture dans l'allée, il s'était arrêté pour demander son chemin.

— Mme Stanner ? Mme Marilyn Stanner ? lui demanda-t-il en souriant.

Elle fut étonnée. Elle ignorait qui était cet homme, mais apparemment, il semblait la connaître.

— Je suis désolée, on se connaît ?

L'homme l'interrompit.

— C'est à propos de Lawrence. Votre mari.

Marilyn sentit le rouge lui monter aux joues.

— Que lui arrive-t-il ?

— Puis-je entrer ? demanda l'homme, dont le visage trahissait une gêne semblable à la sienne.

Marilyn croisa les bras, mais son geste perdit de sa force lorsqu'elle jeta un regard nerveux sur les maisons environnantes.

— Si vous me disiez de quoi il s'agit ?

L'homme sourit à nouveau, avec maladresse cette fois.

— C'est personnel. Il s'agit de votre mari et d'une jeune femme du nom de Raven Lane.

Marilyn avait déjà entendu ce nom dans la bouche de Lawrence. La jeune femme que cet homme venait de mentionner était victime de harcèlement. Elle s'était tournée vers le LAPD pour leur demander de l'aide et Lawrence avait été missionné sur l'affaire. Puis des personnes avaient été tuées et Lawrence lui avait dit que, d'après la police, c'était elle qui avait fait le coup.

Elle avait déjà aperçu la photo de Raven dans un dossier que Lawrence avait ramené à la maison. Elle en avait d'ailleurs été surprise, car Lawrence mettait toujours un point d'honneur à laisser son travail au bureau. La photo l'avait laissée songeuse. Raven Lane était jeune et jolie, et quand Lawrence avait parlé d'elle, elle avait décelé une étincelle dans ses yeux.

Elle s'était aussitôt empressée de chasser l'idée qu'il ait pu y avoir quelque chose entre eux. Lawrence n'était pas ce genre d'homme. Et puis, de toute façon, que ferait une femme comme elle avec le mari de Marilyn ?

Mais maintenant que cet homme se trouvait là, Marilyn n'était soudain plus très sûre de rien.

— Vous feriez mieux d'entrer, dit-elle en ouvrant la porte et en l'invitant à l'intérieur.

Trente-six

Le temps de réaction dans cette partie de la division d'Hollywood était rapide. La première voiture de patrouille du LAPD était arrivée trois minutes après le coup de téléphone de Lock. Une ambulance du service médical d'urgence la suivait de près. L'équipe médicale disparut à l'intérieur et n'en ressortit plus, tandis que d'autres unités du LAPD envahissaient les lieux. Lock fit un bref résumé de ce qu'il avait découvert aux policiers et donna aux ambulanciers les informations dont il disposait, avant d'être menotté, emmené hors de chez Vice et placé à l'arrière d'une voiture de patrouille.

Dix longues minutes plus tard, un hélicoptère apparut. Il volait en rase-mottes. D'abord, Lock crut qu'il s'agissait de l'hélicoptère d'une quelconque chaîne d'informations locale, puis il aperçut le nom de « Service médical d'urgence » écrit sur les portières. Quelques agents de police dégagèrent un périmètre pour lui permettre d'atterrir dans la rue, devant la maison. La porte d'entrée s'ouvrit et quatre techniciens du service d'urgence apparurent, armés d'une civière sur laquelle était allongé un corps. À la place d'une couverture, un masque à oxygène lui couvrait le visage. Vince Vice était toujours vivant, mais à en juger par les mines sombres de ceux qui le transportaient, sa vie ne tenait qu'à un fil.

On ouvrit un lit roulant sur lequel la civière fut déposée, et Vice fut conduit jusque dans la rue. Ils passèrent près de la voiture et Lock aperçut des bandages recouvrant les yeux de Vice, maintenus en place par un ruban adhésif médical. Une main pendait sur le côté, serrant et desserrant le poing compulsivement, trahissant l'agonie qu'il devait ressentir malgré la dose de morphine qu'on lui avait administrée.

En attendant l'arrivée de l'ambulance, Lock avait essayé d'obtenir un nom ou une description de la part de Vice, mais Vice n'avait cessé de répéter le nom de Raven comme un mantra avant de sombrer dans l'inconscience. Voilà qui n'aidait pas beaucoup Lock.

L'agent à l'avant de la voiture de patrouille dans laquelle Lock était assis se retourna et lui adressa un petit sourire suffisant.

— C'est lui qui a commencé, j'imagine ?

Lock lui rendit un sourire sinistre.

— Si cela n'avait tenu qu'à moi, il serait mort.

Alors que le lit roulant se dérobait à leur vue, Lock remarqua un petit groupe d'agents du LAPD devant le portail, parmi lesquels on distinguait quelques uniformes de la division des vols et homicides. Lock reconnut l'un d'entre eux, qu'il avait déjà vu à la télévision.

Strickler. Strickling. Un nom de ce genre. Il ne mesurait pas plus d'un mètre soixante et avait des cheveux gris coupés court. D'après son expression corporelle et celle des hommes qui l'entouraient, Lock devinait que c'était lui le patron. À présent, il regardait Lock tout en se dirigeant vers la voiture de patrouille.

Avant qu'il ait le temps de s'en apercevoir, l'agent lui ôtait ses menottes et le faisait sortir du véhicule.

— M. Lock, je suis le lieutenant John Strickling, division spéciale homicides. Vous voulez bien m'expliquer ce qui se passe ici ?

Lock redressa les épaules.

— Je peux vous dire tout ce que j'ai vu et entendu depuis mon arrivée ici, bien sûr.

Strickling hocha imperceptiblement la tête.

— J'apprécierais.

Il fit un signe à l'intention de quelques autres enquêteurs et tous se rassemblèrent autour de Lock, tandis qu'il leur racontait en détail son intrusion dans la maison. Il donna des heures précises, sachant que cela le disculperait de toute implication dans le drame qui était arrivé à Vice.

— Alors vous vouliez parler à M. Aronofsky de la façon dont il a traité votre fiancée ? demanda Strickling une fois qu'il eut terminé.

— On peut dire ça comme ça, acquiesça Lock.

La porte d'entrée de la maison était ouverte, et Strickling jeta un coup d'œil en direction du vestibule ensanglanté.

— Pourtant, quelqu'un vous a devancé. Savez-vous quand votre Mlle Delaney était ici ?

Lock lui répondit. Strickling se tut un instant.

— Et vous êtes certain de l'exactitude des heures que vous me donnez ?

— À cinq minutes près, oui.

— Hmm, fit Strickling en fronçant les sourcils.

— Voilà qui pose un problème, n'est-ce pas, Lieutenant ?

Strickling regarda Lock d'un œil impassible, trop professionnel pour dire quoi que ce soit.

— Vous pensez ? finit-il par demander à Lock.

— Je ne pense pas, j'en suis sûr. Entre le moment où Carrie l'a vu vivant et celui où je l'ai trouvé, Raven Lane a été mise en garde à vue. Ce qui signifie aussi que, à moins que nous retrouvions rapidement la personne responsable de ces meurtres, d'autres personnes risquent la mort.

Trente-sept

Carrie avait passé toute la journée au téléphone pour essayer de combler les lacunes de l'affaire Cindy Canyon et pour découvrir tout ce qu'elle pouvait au sujet de l'homme d'affaires russe que Raven avait vu à Vegas. La dernière fois qu'on avait vu Cindy vivante, elle était dans son appartement de Marina Del Rey, un quartier huppé au sud de Santa Monica, de plus en plus populaire chez les célibataires depuis que le personnel de vol de l'aéroport international de Los Angeles tout proche avait commencé à s'installer dans le coin pour y passer ses journées de repos.

Le LAPD pensait qu'en plus de son travail d'actrice dans des films X, Cindy offrait des services d'escort. Elle faisait également un peu de strip-tease, travaillant peu et toujours lorsqu'elle était en tête d'affiche.

Ces trois activités étaient étroitement mêlées. Les films ne lui rapportaient pas beaucoup, mais ils donnaient à la jeune femme une notoriété suffisante pour pouvoir demander dix fois le montant qu'elle gagnerait en temps normal en tant qu'escort ou strip-teaseuse. Enfin, alors que le strip-tease était monnaie courante, les femmes niaient souvent être impliquées dans des services d'escort.

Carrie apprit aussi que, avec Las Vegas et, dans une moindre mesure, New York et Washington DC, Los Angeles était l'épicentre de l'industrie américaine du sexe. D'énormes sommes d'argent étaient en jeu. L'industrie du X pesait des milliards, des montants qui surpassaient même les revenus générés par Hollywood. Bien sûr, si vous demandiez à n'importe quel homme dans la rue s'il regardait de la pornographie, la réponse était invariablement négative. Ce qui signifiait que les clients de prostituées étaient encore moins enclins à l'avouer que les amateurs de films. Un homme capable de débourser plusieurs milliers de dollars pour se payer la compagnie d'une Cindy Canyon pendant une soirée n'était pas du genre à vouloir révéler son identité. Le LAPD expliqua aussi à Carrie que les filles comme Cindy n'attiraient pas que le gratin d'Hollywood, mais aussi les poids lourds du monde des affaires et de la politique. Les meurtres liés à des affaires de mœurs à Los Angeles étaient toujours abordés avec précaution : une fois que l'on commençait à retourner les pierres, impossible de savoir qui était susceptible d'en sortir en pleine lumière, aveuglé par le scandale.

Selon un voisin, la dernière personne à avoir vu Cindy était un vigile de l'immeuble, qu'elle avait croisé en rentrant chez elle en fin d'après-midi. Ensuite, on n'avait aucune preuve qu'elle soit ressortie et

l'enquête sur ses téléphones, fixe et mobile, n'avait rien donné. Cindy semblait tout simplement s'être volatilisée — jusqu'à ce que sa tête ne réapparaisse dans un distributeur de journaux du centre-ville.

Le LAPD avait recoupé les noms de tous les habitants de l'immeuble avec les bases de données régionales et nationales mais, à l'exception des arrestations pour conduite en état d'ivresse et de quelques inculpations mineures pour drogue ou agression, personne ne semblait louche. Bien sûr, maintenant que le LAPD avait découvert un lien entre Raven et elle, ils mettaient cela sur le compte d'une rivalité entre divas du X qui aurait dérapé. On avait là une belle explication, plausible et satisfaisante. Mais Carrie n'en était pas convaincue.

La soirée était fraîche. De grosses vagues venaient s'échouer sous la maison. Lock entra dans la cuisine par la porte du garage et jeta son trousseau de clés sur le comptoir en marbre. Il avait une mine de déterré.

— Ça va ? lui demanda Carrie, un peu inquiète.

— Vice a été agressé. Je viens de passer les deux dernières heures à essayer de convaincre les enquêteurs du service des vols et homicides que ce n'était pas moi. Mais sinon, ça va super.

Carrie se leva du canapé, attrapa la télécommande de la télévision et l'alluma. La maison de verre et d'acier apparut aussitôt, délimitée par des cordons de sécurité qui paraissaient presque ocre dans la lumière du couchant.

— C'est grave ?

— Oui. Et je crois que la personne qui lui a fait ça a fait exprès de le laisser vaguement en vie, comme pour un avertissement.

— Tu penses que c'est Raven ?

Lock secoua la tête.

— Non, à moins que les flics l'aient déposée chez lui sur le chemin de la prison. Elle était avec moi à Vegas, puis elle a été arrêtée.

Carrie émit un sifflement en s'enfonçant dans le canapé.

— Alors, elle est innocente ?

— On dirait bien.

Lock fit rouler ses épaules.

— Tu as trouvé quelque chose sur le Russe qu'elle a rencontré à Vegas ?

Carrie saisit un bloc-notes jaune sur la table.

— Gregori Istanyovich. Oligarque russe de cinquante-quatre ans. Plus riche de Crésus. De nombreux domaines d'affaires à son actif. Pas directement la mafia, mais pas loin. Amateur de belles femmes. Mais tout cela, tu le savais déjà, à part le nom.

— Et quelqu'un n'a pas apprécié qu'il fréquente Raven. On dirait qu'il s'en est plutôt bien tiré s'il n'a eu droit qu'à des menaces.

— Je ne suis pas sûre qu'il voie les choses de cette façon, Ryan. J'ai

parlé à un contact au département judiciaire. Istanyovich est furieux d'avoir été mêlé à tout cela. Il veut découvrir qui se cache derrière ces menaces tout autant que nous.

— Très bien, alors je lui souhaite bonne chance, dit Lock. Parce que pour le moment, personne n'a la moindre idée de qui cela peut être.

Trente-huit

Il était tard lorsque Lawrence Stanner s'engagea enfin sur l'autoroute pour entreprendre le long trajet qui le ramènerait chez lui. Il avait appelé sa femme pour savoir si elle voulait qu'il apporte le dîner, mais il n'avait pas obtenu de réponse et son téléphone portable l'avait directement envoyé sur sa boîte vocale. Ensuite, il avait reçu un appel à propos de Vice. Ils étaient revenus à la case départ et l'avocate de Raven avait commencé son travail de démagogie, insistant pour que sa cliente soit libérée, même s'ils avaient toujours des preuves assez solides qui la liaient aux deux premières victimes.

En tournant dans sa rue, Stanner remarqua le fourgon blanc de maçon derrière la Suburban rouge de sa femme. Génial. La dernière chose dont il avait envie c'était d'avoir de la compagnie. Il ne reconnaissait pas le véhicule, il n'appartenait à personne de sa connaissance. Seigneur, il espérait qu'elle n'était pas en train de faire établir un devis pour cette cuisine dont elle rêvait.

Il n'y avait pas de place pour se garer derrière le fourgon, alors il s'arrêta à côté de la Suburban de sa femme et sortit. Il ne se sentait pas tranquille.

Dans la police depuis vingt-cinq ans, il savait reconnaître quand quelque chose clochait. La main droite de Stanner se posa aussitôt sur son arme de service, tandis qu'il jetait un œil à l'étrange fourgonnette. Les poils de sa nuque étaient dressés, son cœur s'était accéléré.

Il se baissa sous la grande baie vitrée à l'avant de la maison, puis jeta un rapide coup d'œil à l'intérieur. Le salon était vide, et tout était à sa place. Le visage de l'animatrice Oprah Winfrey prenait tout l'écran de la télévision de quarante pouces qu'il avait fixée au mur. Oprah était comme une déesse vivante pour Marilyn. Elle n'avait jamais raté un seul épisode. Mais Marilyn n'était pas assise sur le canapé pour la regarder.

Stanner fit glisser la culasse de son Glock et enleva le cran de sécurité, gardant l'arme baissée à côté de lui, dissimulée aux éventuels regards indiscrets. Il jeta un coup d'œil derrière lui, de l'autre côté de la rue, en direction de la maison de Doug Preston. Doug était divorcé depuis peu et travaillait pour le shérif du comté, mais sa voiture n'était pas dans son allée. S'il avait été chez lui, Stanner aurait pu lui demander de l'aide. Mieux valait être parano que mort — c'était une leçon qu'il avait retenue de son travail à l'UGM. La sécurité avant tout.

Toujours baissé sous la baie vitrée, il revint vers sa voiture. Pendant un moment, il pensa appeler les adjoints locaux de Moorpark,

mais il s'en chargerait lui-même. Après tout, il était policier. Et il était armé.

Il remonta le long de la maison, l'oreille aux aguets pour tenter de percevoir la voix de sa femme. Aplati contre le mur, il prenait son temps. Il attendit d'avoir rejoint le coin pour tenter quelque chose.

Il y eut un mouvement furtif derrière lui. Il allait se retourner sur la personne qui l'attendait, tapie derrière le mur, mais avant qu'il ait pu esquisser le moindre geste, il ressentit une vive douleur, suivie d'une chaleur humide dans son cou.

Il sentit les bras d'un homme l'entourer par-derrière et il reçut un nouveau coup, sur le crâne cette fois. La dernière chose qu'il vit fut le soleil qui se couchait à l'horizon, sphère orange pâle suspendue au-dessus de la piscine, derrière la maison. Puis les ténèbres l'enveloppèrent.

Trente-neuf

Le jour se levait à Malibu. Alors que Carrie prenait son tour sous la douche, Lock restait assis au bout du lit, les yeux rivés sur les actualités à la télévision. On avait découvert les corps d'un homme et d'une femme dans une rue calme de la banlieue de Moorpark. Si les chances pour que Raven ait tué Vice étaient infimes, d'après ce que Lock en savait, personne ne pouvait douter qu'elle soit innocente dans ce que les médias avaient déjà surnommé les « Meurtres de Flic City ».

Le reportage était délibérément vague, mais Carrie avait déjà appris par ses nouvelles sources que les victimes étaient Lawrence Stanner et sa femme, Marilyn. Se sentant déprimé et frustré, Lock attendit que les titres commencent à tourner en boucle puis, estimant qu'il avait entendu toutes les informations qu'il pouvait en tirer, il commença à s'habiller.

Bien que Stanner et lui n'aient jamais vraiment été sur la même longueur d'onde, c'était quelqu'un de bien et un bon policier. Un meurtre en soi était déjà terrible, mais c'était un véritable affront public que le crime ait été perpétré contre un homme dont le métier était de protéger la société. Le meurtre de sa femme traduisait un tout autre niveau de dépravation. C'était une insulte pour tous les honnêtes gens, mais voilà qui donnait à Lock de nouveaux objectifs.

Carrie sortit de la salle de bain, une serviette autour d'elle. Elle jeta un coup d'œil à la télévision.

— Ils la laissent vraiment sortir, alors ?

Lock haussa les épaules.

— Ils sont bien obligés.

— Elle ne peut pas rentrer chez elle. Pas après tout cela. Tu vas devoir le lui dire, Ryan.

— Si elle m'écoute.

Carrie se mordit la lèvre inférieure.

— Ils pourraient venir ici.

Lock se leva du lit.

— Non. Hors de question.

— Juste pour quelques jours.

— Ce n'est pas une bonne idée. Pas avec ce fou furieux en liberté.

— Qui le saurait ? Je veux dire, combien de personnes apercevons-nous sur la plage pendant la journée ? Une douzaine, maximum ? Et ce sont des voisins. Un étranger sera vite repérable.

— Carrie…

— Elle a besoin d'un endroit où se sentir en sécurité. Elle a besoin

de nous. Je refuse de négocier avec toi. Tu dois le lui proposer.

Dix minutes plus tard, après avoir perdu contre Carrie au petit jeu des négociations, Lock emprunta l'autoroute de la Pacific Coast et fit cap sur la prison principale du centre-ville de Los Angeles, les Twin Towers. Aujourd'hui, Raven devait comparaître pour deux accusations de meurtre au premier degré, le premier étant celui de Cindy Canyon et le second celui de Larry Johns en Arizona. Mais les assassinats de Moorpark avaient changé la donne, et Fay Liepowitz avait mené une intense guerre médiatique contre le LAPD. La rumeur voulait que l'équipe d'avocats et d'enquêteurs de choc qu'elle avait constituée ait déjà enfoncé des portes dans l'affaire du LAPD. Vraisemblablement, le bureau du procureur n'en menait pas large, et ce, avant même l'étape de la lecture de l'acte d'accusation.

Raven Lane allait être libérée de sa garde à vue et son harceleur venait de communiquer à toute la ville un message en lettres de sang, pour déclarer qu'il n'avait peur de personne et qu'il ne reculerait devant rien.

Sur le trajet qui le conduisait au centre-ville, Lock prit contact avec Ty. Avec le tueur actif à Moorpark, Ty avait passé une nuit blanche, mais calme, à jouer les babysitters auprès de Kevin. Conformément à ce qu'avait demandé Raven, il était sur le point de le réveiller, de lui préparer un petit-déjeuner et de l'emmener au centre de jour. Ty lui annonça cependant que le quartier grouillait de forces de police. Il y avait maintenant au moins deux voitures de patrouille du LAPD garées de l'autre côté de la rue.

Lock mit fin à l'appel d'une pression du pouce, tout en s'engageant sur l'autoroute de Santa Monica. La circulation était dense, et sur toutes les ondes, on ne parlait que du meurtre des Stanner. Le chef de police, le responsable de la division vols et homicides, le lieutenant Strickling et le maire devaient prendre la parole lors d'une conférence de presse prévue à dix heures.

Le téléphone de Lock sonna.

C'était Raven. Elle semblait aussi pétrifiée que la première fois qu'elle l'avait appelé.

— Vous avez appris les nouvelles ? Je ne peux pas le croire.

Lock n'avait pas envie de lui sortir les banalités habituelles.

— Comment tenez-vous le choc ?

— Ils me libèrent.

Elle semblait plus désabusée que soulagée.

— J'ai besoin que quelqu'un vienne me chercher.

— Vous me le demandez ? fit Lock.

Elle soupira.

— Sinon, je dois me débrouiller seule. J'ai besoin de vous, Ryan. Encore plus qu'avant.

— Vous ne m'en voulez plus depuis votre arrestation ? Parce que si c'est le cas…

Il profitait des ralentissements sur l'autoroute pour réfléchir à sa stratégie. Il devait éloigner Raven de chez elle sans que personne ne les suive. Il craignait autant le fou toujours en liberté que les intrusions de la presse qu'ils risquaient de subir. En comparaison, l'incident avec Raul, le paparazzi sur l'autoroute quatre jours auparavant, avait l'air d'un simple échauffement. Il y aurait constamment des hélicoptères au-dessus de leurs têtes. Leurs moindres faits et gestes seraient surveillés — pas idéal pour une victime de harcèlement.

Il passa quelques appels supplémentaires pour organiser la suite de la matinée, puis appela à nouveau Ty. Ils allaient devoir faire front, sinon ils n'avaient aucune chance de persuader Raven de faire ce qui était dans son meilleur intérêt. Ils allaient aussi devoir trouver un moyen de lui faire croire que l'idée venait d'elle.

Lock prit une profonde inspiration. La plupart des gens extérieurs au métier de la protection rapprochée étaient enclins à croire que le véritable défi de ce genre de travail était la gestion des menaces. Mais à la vérité, le défi était surtout de composer avec la personne que l'on était censé protéger.

À deux minutes de la prison, comme il tournait à droite sur North Vignes Street, Lock reçut un appel du LAPD lui demandant de s'inscrire à la réception, avant de passer chercher Raven. Il pouvait utiliser les sorties de secours à l'arrière du bâtiment pour partir avec elle.

En passant devant l'entrée, il distingua au moins six véhicules de presse postés sur le trottoir. La plupart d'entre eux, il le savait, étaient ici pour l'allocution publique sur le meurtre des Stanner, mais infiltrés parmi eux, plusieurs paparazzis espéraient apercevoir Raven Lane.

Alors qu'il mettait son clignotant pour s'engager dans le parking, une Mercedes Benz CL65 AMG rouge surgit devant lui en rugissant et lui coupa la route avant de disparaître dans le tunnel qui conduisait au sous-sol de la prison. Lock la regarda s'en aller, puis tourna. Il se gara, sortit et traversa la rue en direction de la cohorte de journalistes et de photographes.

Raul s'avança à sa rencontre, mais avant même que l'on puisse les apercevoir en train de discuter, Lock tendit la main et l'entraîna à l'écart.

— Bon sang, mais qu'est-ce que…? protesta Raul, dont les traits juvéniles s'étaient soudain assombris.

Lock posa un doigt sur ses lèvres.

— C'est ton jour de chance.

Raul bomba le torse devant Lock, les yeux pleins de défi.

— Et pourquoi ça, mec ?

— Ça te dirait une exclu ? Raven Lane libérée de sa garde à vue ?

Raul le regarda, bouche bée.

— J'attends juste un oui ou un non, Raul, dit Lock.

— Tu te fous de moi ?

— Bon, oublie, fit Lock, en desserrant son étreinte et en faisant mine de s'éloigner.

Il ne regarda pas en arrière. Dix mètres plus loin, Raul était à nouveau devant Lock, son appareil photo se balançant autour de son cou.

— De quel genre de marché est-ce qu'on parle ?

— Tu conduis toujours cette Accord ?

Raul hocha la tête.

— Amène-la à l'arrière. Il y a une aire de chargement. Je ferai sortir Raven par là. Tu nous conduis un peu plus loin, tu prends quelques photos. Si tu assures et que personne ne te voit ou ne la voit, alors tu as l'exclusivité. Ce qui rend les photos dix fois plus chères, n'est-ce pas ?

Raul jeta un coup d'œil derrière lui, en direction des petits groupes de photographes un peu plus loin dans la rue.

— Pourquoi m'avoir choisi, moi ?

Lock regarda Raul dans les yeux.

— Parce que malgré tes airs de gros dur, au fond de cette coquille vide que tu appelles un cœur, tu sais que quand je dis : « Si tu cherches à me baiser, je t'envoie à l'hôpital », je le pense.

Raul semblait avoir compris.

— Très bien, mon pote. Marché conclu.

Lock avait un dernier test à lui faire passer.

— L'argent que tu toucheras pour les photos, tu devras en verser la moitié à Raven. Sinon, elle va m'en vouloir à mort de t'avoir laissé les prendre.

Raul haussa les épaules.

— Ça marche, mon pote. Mais il faudra que ce soit la moitié du net, parce que les agences se sucrent largement au passage.

— Très bien, mais il y a une dernière chose, et il s'agit d'une faveur sans compensation pécuniaire. Raul recula d'un pas.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je veux que tu m'apportes toutes les photos que tu as de Raven. Tout ce que tu n'as jamais vendu ou utilisé. Tu la suivais déjà avant que j'arrive, c'est bien ça ?

— Eh, je n'ai rien à voir avec toute cette merde, hein !

— Réponds à la question, Raul.

— Je la suivais pour couvrir l'affaire. Mais ce n'était jamais que des photos, tu sais ?

— Je te crois.

— Alors pourquoi tu veux les voir ?

Raul plissait les yeux, en proie au doute.

— Je veux juste vérifier une petite théorie personnelle.

Lock lui donna une bourrade.

— Maintenant, va chercher la voiture.

Quarante

Repoussant les questions des médias, Lock gravit les marches qui menaient à l'entrée de la prison des Twin Towers. Un méli-mélo de perches et d'objectifs obstruait sa vision de tous côtés. Il marchait d'un pas décidé, sans se laisser importuner. Il ne leva jamais les mains au-dessus de sa taille, et se contenta d'avancer comme si le sol devant lui était dégagé. Sa progression imperturbable fit trébucher quelques photographes, qui s'étalèrent sur le sol. Il les enjamba, sans hésiter à leur marcher dessus.

Les questions fusaient, directes et brutales.

— Êtes-vous ici pour voir Raven Lane ?

— Raven fera-t-elle une déclaration ?

Lock restait silencieux à chacune d'elles.

À l'entrée, deux policiers en uniforme repoussèrent la horde. Ce n'était pas très difficile. On aurait dit qu'il y avait un champ de force au niveau de la porte. Même les paparazzis savaient très bien que le LAPD ne faisait preuve d'aucun sens de l'humour quand on marchait sur ses platebandes, et aujourd'hui tout spécialement. L'un des leurs avait été tué, ainsi que sa femme. L'assassin avait enfreint une règle tacite que même les membres des gangs les plus enragés osaient rarement bafouer.

Une colère ambiante était palpable entre les murs du bâtiment lorsque Lock s'inscrivit pour entrer. C'était une colère qu'il ressentait lui aussi, bien qu'il ne puisse pas se permettre de s'y abandonner. Les circonstances exigeaient qu'il reste calme.

Dans l'ascenseur, il fut accueilli par des visages impassibles et conduit jusqu'à une salle de conférence au troisième étage. En sortant, il remarqua que l'endroit était très animé. Et pour cause, le chef de police avait déclaré le matin même qu'une force opérationnelle d'une centaine de personnes serait regroupée dans le bâtiment administratif de la police.

Bien sûr, l'expression de « tueur en série » avait été prononcée, mais bien que l'assassin corresponde à cette définition à de nombreux égards, Lock savait aussi qu'il la dépassait de beaucoup. Les tueurs en série travaillaient selon des modes opératoires qui, au-delà du besoin primaire d'ôter des vies, n'étaient pas vraiment motivés par la passion. Le harceleur de Raven semblait au contraire suivre un chemin bien précis.

Raven en personne se trouvait dans la salle. Elle faisait les cent pas. Lorsqu'il entra, elle lui lança un regard froid.

Lock tendit la main.

— On repart à zéro ?

Elle hocha la tête.

— J'aimerais bien. Je suis prête à partir d'ici maintenant.

— Ce type ne va pas s'arrêter là. Vous en êtes consciente, n'est-ce pas ? Il s'en prend aux gens que vous connaissez ou que vous avez connus pour pouvoir vous atteindre. Personne ne peut savoir qui sera le prochain. Ce pourrait même être…

Il ne prononça pas le nom de Kevin.

Les épaules de Raven semblèrent s'effondrer.

— Je n'ai jamais fui devant rien, de toute ma vie.

Lock sourit.

— Vous pensez que fuir est une preuve de faiblesse ?

— Peut-être.

— Moi je dirais que c'est une preuve d'intelligence.

Raven passa la main dans son épaisse crinière noire.

— J'ai une autre idée.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi que ce type veut, n'est-ce pas ?

— Hors de question, dit-il. Il y a trop de choses qui pourraient mal tourner.

— Pas si vous êtes avec moi. Je n'ai certes pas demandé à ce que tout cela m'arrive, mais beaucoup de gens sont morts à cause de moi.

Lock attrapa une chaise pliante contre le mur et l'ouvrit devant Raven, lui faisant signe de s'asseoir. À contrecœur, elle s'exécuta.

— Écoutez, je comprends tout à fait que vous vouliez mettre un terme à tout cela, mais c'est au LAPD de s'en occuper, à présent. Remettez-vous-en à eux. Ils n'aiment sûrement pas que des types comme moi s'en mêlent, mais ce sont des gens bien, qui font un métier difficile. Vous et moi devons les laisser faire.

Raven resta tout près de Lock tandis qu'il la pressait de sortir par la porte de derrière et l'entraînait au fond de la ruelle où Raul attendait dans sa Honda Accord, le moteur en marche. Personne d'autre n'était en vue. Les policiers qui les avaient accompagnés à l'extérieur étaient retournés dans la prison. La presse et les paparazzis étaient toujours à l'entrée.

Raven eut un mouvement de recul en apercevant Raul. Lock lui prit à nouveau le bras.

— Attendez. Il va nous aider à sortir. Je n'ai pas pu demander à Ty de venir ici avec Kevin, pour des raisons évidentes, et ils connaissent tous ma voiture maintenant. En revanche, ils ne vont pas s'attarder sur le véhicule d'un énième paparazzi. C'est la couverture idéale.

Raul prenait quelques photos par la vitre ouverte, du côté conducteur.

— Me vendre une fois, mauvaise idée. Mais deux fois… protesta Raven.

— Vous toucherez de l'argent sur ces photos. N'est-ce pas, Raul ?

Raul fit un grand sourire derrière son appareil.

— Cinquante-cinquante.

— Venez, dit Lock. Nous n'avons pas beaucoup de temps pour vous faire sortir d'ici.

Lock invita Raven à prendre place sur la banquette arrière, puis fit signe à Raul de le laisser conduire. Derrière le volant, Raul le regarda avec méfiance.

— Mec, j'ai déjà vu ton style de conduite, dit-il.

— Dégage, fit Lock en s'imposant à la force des bras.

Raul haussa les épaules, fouilla dans sa poche et tendit à Lock une clé USB et les clés de la voiture.

— C'est tout ce que j'avais sur mon ordi portable. Chaque photo remontant jusqu'à six semaines en arrière, peut-être davantage.

Lock jeta un coup d'œil vers Raven, mais elle n'avait pas écouté leur échange. Il fourra la clé USB dans sa poche et prit les clés de la voiture.

Après un dernier coup d'œil alentour pour s'assurer que personne ne les avait vus, Lock démarra. Comme ils approchaient du bout de la ruelle, il se tourna vers Raven.

— Gardez la tête baissée.

Il inséra lentement la Honda dans la circulation de Bauchet Street. Lorsque les hordes de journalistes et les conglomérats de photographes ne furent que des petits points dans le rétroviseur, il dit à Raven qu'elle pouvait se redresser. Raul prit encore une série de clichés tandis que Lock faisait demi-tour en direction de sa propre voiture.

Quelques minutes plus tard, après avoir tourné sur un rayon de quatre pâtés de maisons pour s'assurer que personne ne les suivait, il s'arrêta.

— Merci pour la course, dit-il à Raul.

Raul était assis sur le siège passager, occupé à passer en revue les photos qu'il avait prises de Raven, le sourire aux lèvres. Raven jeta un œil par-dessus son épaule.

— Je ne ressemble à rien.

Lock lui lança un regard depuis le siège du conducteur.

— Avec ce qui vous arrive, votre apparence devrait être le cadet de vos soucis.

Seul dans sa voiture avec Raven, Lock sortit son téléphone et appela

Ty. Raven s'enfonça dans son siège en baissant la casquette sur ses yeux lorsqu'ils s'arrêtèrent à un feu rouge. Les voitures s'agglutinèrent autour d'eux.

— Comment ça se passe à la maison ? demanda Lock à son associé.

— C'est tendu. Beaucoup de presse.

— Bon, écoute. Raven reconnaît que nous devons nous éloigner pendant quelque temps, alors je veux que tu regroupes quelques affaires à elle avant de nous rejoindre.

Il y eut un silence à l'autre bout de la ligne, qui ne manqua pas d'inquiéter Lock. Ty n'était pas vraiment connu pour son mutisme.

— Ty ?

— On a un problème avec Kevin.

— Il s'est encore enfermé dans la chambre forte ?

— Non.

— Bon, tu veux me laisser deviner ou tu vas me dire ce qui se passe ?

— Une femme vient d'arriver. Elle est accompagnée par des policiers.

— Les services de protection de l'enfance ? Depuis quand est-elle là ?

— Quelques minutes. Je la fais patienter.

— Tu lui as dit qu'on arrivait ?

— Elle croit que je la mène en bateau. Elle dit que si la tutrice de Kevin n'est pas là dans les dix prochaines minutes, elle le prendra en charge.

Lock jeta un coup d'œil à son GPS. Ils étaient à trente-cinq minutes de là et la circulation était dense.

— Nous n'y serons pas avant une demi-heure au bas mot.

— Bon sang. Je ne pense pas pouvoir la faire patienter aussi longtemps. Que veux-tu que je fasse ?

— Je ne sais pas, Ty. Trouve quelque chose.

— Du genre ? demanda Ty.

Lock ferma les yeux et grinça des dents, au comble de l'agacement.

— Improvise.

Quarante et un

Une demi-heure plus tard, ils étaient à la maison. Raven avait bondi hors de la voiture avant même son arrêt complet. Lock écrasa le frein, et la voiture monta sur le trottoir, faisant reculer quelques photographes sur son passage. Il ouvrit à la volée la portière du côté conducteur, le moteur tournait toujours. Il s'élança à sa suite.

Raven avait dépassé une voiture de patrouille garée dans l'allée et avait déjà atteint la porte d'entrée. Elle cogna du poing contre la porte en appelant son frère.

Le trajet avait été stressant. Elle avait passé la majeure partie du temps au téléphone avec Fay Liepowitz qui, tout en lui demandant une nouvelle fois de faire une déclaration publique, lui avait expliqué qu'une fois que Kevin se retrouverait sous la responsabilité du département des services de protection de l'enfance du comté de Los Angeles, il lui faudrait un certain temps avant de le récupérer. Lock avait conduit aussi vite que possible, mais ce n'était toujours pas suffisant à ses yeux.

La porte d'entrée s'ouvrit et Raven bouscula Ty. Lock entraperçut un uniforme bleu lorsque Raven se précipita à l'intérieur, ses chaussures disparaissant en haut des marches. Lock atteignit la porte.

— Ils l'ont emmené ? demanda-t-il à son associé.

Ty tourna la tête de sorte que les deux agents de patrouille postés dans le couloir du rez-de-chaussée ne puissent pas le voir sourire.

— Pas vraiment.

Lock entendit Raven invectiver quelqu'un. Quelques instants plus tard, une femme entre deux âges, vêtue d'un tailleur et une mallette à la main, dévalait les marches, blême de peur, une Raven en furie sur les talons.

— Foutez le camp de chez moi ! hurlait Raven.

La femme, sans doute envoyée par le comté de Los Angeles, passa en coup de vent près de Lock, qui s'interposa devant Raven.

— Je crois qu'elle a compris. Maintenant, si on pouvait tous prendre une grande inspiration, cela nous aiderait à y voir plus clair.

Raven se tourna vers Ty.

— Où est-il ? Où est mon frère ?

Ty tendit le doigt en direction de l'étage.

— Il s'est enfermé dans la chambre forte en entendant la sonnette. Je n'ai rien pu faire pour l'en empêcher.

La femme du comté de Los Angeles fit les gros yeux.

— Nous vous avons entendu, c'est vous qui lui avez demandé de le

faire.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, Madame, fit Ty d'un air parfaitement innocent. Je vous ai laissé entrer dans la maison, n'est-ce pas ?

Les deux agents de patrouille, les pouces passés dans la ceinture, échangeaient des regards sans piper mot. Lock se doutait qu'avec un tueur de policiers dans la nature, ce genre d'appel n'était pas une priorité pour eux en ce moment.

— Madame, intervint Lock en s'adressant à la femme du comté de Los Angeles. La tutrice légale de Kevin est ici maintenant, alors plus besoin de l'emmener avec vous.

La femme grommela une réponse :

— J'aimerais toujours m'assurer qu'il va bien.

Lock lança à Raven un regard suppliant. Plus vite elle laisserait cette femme faire ce qu'elle avait à faire, et plus vite ils en seraient débarrassés.

Raven haussa les épaules.

— Très bien. Mais dépêchez-vous.

Ensemble, elles remontèrent à l'étage. Lock les suivit, à bonne distance. Dans le couloir, il retint la femme par la manche, tandis que Raven entrait dans sa chambre et frappait quelques coups contre la porte blindée.

Quelques secondes plus tard, un bruit sourd indiqua que Kevin était sorti. Raven passa les bras autour de son frère, qui enfouit son visage contre son épaule, au creux de son cou. Elle caressait l'arrière de sa tête, et Kevin renifla à travers ses larmes.

— Eh, tout va bien, chuchotait-elle.

À côté de Lock, la dame du comté faisait preuve de retenue. Elle regarda maladroitement ses chaussures, avant de s'absorber avec un intérêt soudain dans les formulaires qu'elle avait amenés avec elle.

Raven continua de lui parler à voix basse, sur un ton calme, jusqu'à ce que les sanglots de Kevin s'apaisent. On entendit un froissement de papier, puis il se moucha le nez. Enfin, le frère et la sœur sortirent de la pièce. Ils avaient tous les deux les yeux rouges.

Lock les laissa avec la dame du comté et redescendit au rez-de-chaussée, où Ty attendait avec les deux agents de patrouille. Lock fit signe à son associé de le rejoindre à la cuisine, où ils pourraient parler sans être entendus par les policiers.

Des cartons de pizza jonchaient le comptoir, des assiettes sales s'empilaient dans l'évier et la poubelle débordait dans un coin.

— L'entretien ménager n'était pas vraiment ma préoccupation principale la nuit dernière, dit Ty en guise d'explication. Et puis, je l'ai aidé à faire son costume d'Halloween. Je me suis dit que ça lui changerait les idées, que ça lui occuperait l'esprit.

Lock posa la main sur l'épaule de Ty et sourit.

— Bon travail, bien qu'on ait des soucis plus importants sur les bras que la confection de costumes. Par exemple, comment trouver un moyen de les faire sortir de la maison sans être suivis. La presse à l'extérieur s'intéresse de près à Raven. Et si tu l'emmenais dans ta voiture de mac, en semant tous ceux qui tenteraient de te suivre, et qu'on se donne ensuite rendez-vous quelque part ?

— Pas de problème, vieux. Tu penses aller où ?

— Dans un petit chalet près de Big Bear, peut-être. Un endroit mignon et à l'écart de tout, où il pourrait tous nous cueillir les uns après les autres.

— Te fous pas de ma gueule, Ryan. Je sais que tu as un endroit précis en tête.

Lock hésitait.

— Moi non, mais Carrie oui.

À l'étage, Lock et Ty échangeaient des regards amusés. Il était difficile de savoir qui mettait le plus de temps à préparer ses bagages, Raven ou Kevin. Ils étaient dans leurs chambres, triant leurs affaires comme si c'était la dernière fois qu'ils les voyaient.

Lock savait d'expérience que Ty et lui avaient deux façons assez différentes de boucler leurs valises. Lock voyageait léger, tandis que Ty, en bon fantassin des Marines, fourrait dans son sac tout ce qu'il pouvait transporter, de peur que quelque chose lui fasse défaut en cas de besoin.

Il frappa à la porte de la chambre de Raven.

— Entrez.

Elle avait changé de vêtements. Ses cheveux étaient encore mouillés et enroulés dans une serviette, après la longue douche qu'elle avait prise pour chasser les odeurs, et sans nul doute les sensations, qui lui collaient à la peau suite à son passage aux Twin Towers. Ayant lui-même passé quelque temps en prison, bien que dans le cadre d'une infiltration, Lock ne savait que trop bien à quel point l'atmosphère carcérale pouvait imprégner les pores de votre peau. On pouvait sentir la prison sur quelqu'un, et l'odeur s'attardait longtemps après que les traces les plus évidentes avaient disparu.

— Pendant combien de temps serons-nous absents ? demanda-t-elle.

— Tout dépend du temps que mettront les policiers à arrêter le coupable.

Elle prit une serviette propre pour essuyer les gouttes qui perlaient encore au bout de ses cheveux.

— Et s'ils ne mettent jamais la main dessus ?

Lock se racla la gorge.

— C'est une possibilité. La personne qui vous harcèle s'est montrée plutôt maline jusqu'à présent, mais le meurtre de la famille Stanner change la donne. Le LAPD est bien décidé à en faire les gros titres des journaux. Les forces opérationnelles qu'ils mobilisent, c'est du jamais vu dans cette ville. À moins qu'il ne soit déjà dans un avion quelque part, il va se faire pincer. C'est une affaire de jours. De semaines. De mois. Mais le LAPD finira par l'avoir. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de faire profil bas et de rester patients. Alors, plus de réunions ni de spectacles.

— Et Kevin ? demanda Raven. Il va vouloir voir Wendy. Il doit aller à son centre d'apprentissage. On ne peut pas le couper de ses amis.

Lock se dirigea vers la porte de la chambre et la referma.

— Nous n'avons pas vraiment le choix. Écoutez, pour l'instant nous devons nous faire oublier. Quand tout sera fini, chacun reprendra sa vie normale.

Raven soupira.

— D'accord, je comprends bien.

Lock sourit.

— Je sais que ce n'est pas facile. Vous avez l'impression que l'on vous chasse de chez vous. Mais parfois, prendre de la distance est la chose la plus intelligente à faire.

Le combiné téléphonique sur la table de chevet de Raven se mit à sonner. Ensemble, ils tournèrent les yeux vers lui.

— Voulez-vous que je réponde ? demanda Lock.

— Non, c'est bon, dit Raven en tendant la main pour décrocher. Allô ?

Lock allait sortir de la chambre pour laisser à Raven le peu d'intimité qui lui restait, mais il remarqua soudain son regard et sa posture. Elle était pétrifiée et crispée.

Il revint prestement vers le téléphone et appuya sur le bouton du haut-parleur, tandis que Raven restait immobile, le combiné pressé contre son oreille.

Une voix d'homme résonna dans la pièce.

— Eh, ma puce, tu as aimé ta nouvelle robe ?

Quarante-deux

Lock tendait l'oreille, en espérant repérer des bruits de fond — circulation autoroutière, télévision ou radio en arrière-plan, annonce d'aéroport — à l'autre bout de la ligne. Il s'empressa d'extraire son téléphone de sa poche et d'envoyer un texto à Ty pour lui demander d'avertir les policiers qu'ils avaient quelqu'un sur la ligne fixe. Tout en envoyant le message, il fit signe à Raven de rester en ligne pour laisser l'homme parler. La découverte de la robe n'avait pas été communiquée à la presse, ce qui ne laissait que peu d'options. Soit c'était un plaisantin qui avait accès aux informations de l'enquête, soit, et c'était plus probable, ils avaient affaire au harceleur.

Raven leva les mains, d'un geste qui signifiait « mais que voulez-vous que je lui dise ? », avant de prendre une profonde inspiration.

— Tu es toujours là, Sarah ? demanda l'homme.

Raven se raidit lorsqu'elle l'entendit prononcer son vrai nom. Lock eut un frisson. Même Kevin ne l'appelait pas ainsi, bien qu'il en ait parlé à Ty. L'homme en savait visiblement plus sur elle que la plupart des gens.

— Oui, je suis là, dit-elle.

Il y eut une pause. Lock crut discerner d'autres voix en arrière-plan, mais il n'en était pas sûr. Il se rapprocha aussi silencieusement que possible du téléphone, en espérant qu'il soit muni d'un dispositif d'enregistrement.

— Qui est là ? Qui est avec toi ? demanda l'homme. Je sais qu'il y a quelqu'un.

Lock agita énergiquement la main pour indiquer à Raven qu'elle devait continuer à parler.

— Mon frère. Attends, je vais le faire sortir de la pièce.

— Non, c'est bon. Il veut me dire bonjour ?

Le visage de Raven vira au rouge sous l'effet de la panique.

— C'est trop tard, il est parti.

— Arrête de me mentir, Sarah.

La porte de la chambre s'ouvrit légèrement et l'un des agents de patrouille entra. La voix de l'homme poursuivait.

— Ce garde du corps est ici avec toi, n'est-ce pas ?

Raven regarda Lock d'un air affolé. Lock leva une main ouverte pour lui signifier qu'il allait se charger de la suite.

— Je suis là, dit Lock en s'adressant directement à l'homme. Et je n'irai nulle part.

— Tu as vu ce qui est arrivé à ce flic et à sa famille. Tu veux être le

prochain ?

— Si vous avez un problème à régler avec moi, alors rencontrons-nous, dit Lock en sentant qu'il devait profiter de l'occasion. Choisissez l'heure et l'endroit. Je viendrai seul. Nous pourrons régler cette histoire entre nous.

Un bref silence précéda la réponse :

— Cela me plairait bien.

Puis il y eut un déclic, et une seconde plus tard retentissait dans la pièce le bruit de la tonalité. Lock vit le corps de Raven s'affaisser de soulagement. L'officier de patrouille déclencha sa radio et avertit ses supérieurs de ce qui venait de se passer.

Lock resta un moment immobile, avant de se tourner vers Raven. Son visage était livide de peur et ses mains tremblaient.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

— Bien, dit-elle en ouvrant le tiroir du haut de sa commode et en fourrant les vêtements dans son sac. Tirons-nous d'ici en vitesse.

Un mur d'objectifs accueillit Lock lorsqu'il sortit sur le perron. Derrière les photographes, de l'autre côté de la rue, deux femmes journalistes bondirent avec empressement des sièges passager de deux fourgons satellite et un présentateur à la mâchoire carrée joua des coudes pour se frayer un chemin jusqu'au premier rang.

Lock leur fit un grand sourire.

— Pour que tout se déroule pour le mieux, pour tout le monde, je vais vous expliquer ce qui va se passer ce matin. Dans quelques instants, mon collègue va emmener le frère de Mme Lane à son centre de jour. Comme il est techniquement toujours mineur, et que ce jeune homme souffre de déficiences physiques et mentales, nous vous serions reconnaissants de respecter sa vie privée, ainsi que celle des autres étudiants et du personnel du centre.

Le présentateur à la mâchoire carrée l'interrompit :

— Qu'est-ce qu'on y gagne ?

Lock réprima l'envie de lui répondre son habituel : « Vous y gagnez de ne pas avoir les deux jambes fracturées », et choisit une réplique plus modérée :

— Mme Lane veut vous faire savoir qu'elle ne se laissera pas intimider et qu'elle compte vaquer à ses occupations quotidiennes. Elle fera donc comme prévu une apparition dans un club proche de l'aéroport de LA, connu sous le nom de Eager Beaver Club.

Cette déclaration suscita quelques regards de dégoût de la part des femmes qui se trouvaient dans l'assistance, et des sourires radieux chez les paparazzis. Deux d'entre eux, ravis, se tapèrent dans la main.

— Nous partirons dans une dizaine de minutes, Mesdames et

Messieurs, alors en selle, dit Lock.

Lock entra dans la maison, tandis que les photographes et la presse se ruaient vers leurs véhicules. Ty était dans le couloir avec Kevin, qui serrait son sac Superman contre lui. Avec un peu de chance, personne ne se rendrait compte que son sac à dos était un peu trop plein pour quelqu'un qui ne partait que pour la journée. Ty serra l'épaule de Kevin.

— Prêt, mon pote ?

Kevin hocha la tête et Raven se pencha pour l'embrasser.

— À très bientôt, d'accord ?

Son frère essuya du revers de la main le rouge à lèvres qu'elle avait laissé sur sa joue.

— Berk.

Lock ouvrit la porte et Ty sortit avec Kevin. Personne ne leur prêta véritablement attention lorsqu'ils se dirigèrent vers la Continental violette, y entrèrent et s'en allèrent. Seule une voiture s'engagea à leur suite, et Lock envoya un message à son associé pour l'en avertir. Une voiture serait facile à distancer. La tâche qui attendait Lock était légèrement plus délicate.

Le seul réel avantage dont Lock bénéficiait était que, en raison de la disposition de la maison, on ne distinguait pas le jardin arrière depuis la rue. Après l'avoir déposée chez elle lorsqu'ils étaient arrivés, il avait déplacé sa voiture dans la rue parallèle en contrebas. Puis il avait frappé à la porte de la propriétaire du berger belge pour lui demander de ne pas le laisser sortir.

Une fois que les sacs de Raven furent prêts, ses propres affaires se trouvant déjà à Malibu, ils se glissèrent hors de la maison à l'arrière, par la baie vitrée. Il aida Raven à descendre de la terrasse et, ensemble, ils dévalèrent la pente raide. À la clôture, il l'aida à passer par-dessus pour atterrir dans le jardin de la voisine. Le berger belge exprimait son mécontentement en aboyant frénétiquement derrière le triple vitrage, tandis que Lock jetait les sacs de Raven dans le coffre de sa voiture. Ils montèrent à bord.

Il ne lui restait plus qu'à espérer qu'ils ne tomberaient pas sur l'une des voitures des paparazzis partis en avance pour obtenir une bonne place au club qu'il avait mentionné. Il s'engagea sur Sunset Boulevard, et il examina la circulation derrière et devant eux. Il ne remarqua rien d'anormal en tournant sur la 405.

Lock ne cessait d'observer le trafic, modifiant sa vitesse et changeant de voie à la dernière minute, notamment lorsqu'ils se rapprochaient des bretelles de sortie, en espérant susciter une réaction quelconque chez leurs éventuels poursuivants. Rien. Juste le train-

train quotidien et incessant de la circulation de Los Angeles, sur un système autoroutier trop encombré qu'un ou deux accidents suffiraient à paralyser totalement.

Lorsqu'il bifurqua sur la 10, qui partait à l'ouest vers Santa Monica, la circulation s'allégea un peu. Puis ils prirent la direction du tunnel McClure, laissant Santa Monica sur leur droite et l'océan Pacifique sur leur gauche. Il y avait quelques kitesurfers sur la plage. Un couple de personnes âgées burinées par le soleil faisait du roller sur le chemin bétonné qui longeait l'océan, main dans la main. Leur vitesse semblait démentir leur âge avancé. Le ciel était bleu. Une journée parfaite en Californie.

Il jeta un coup d'œil à Raven, sur le siège passager. Elle s'était assoupie, bercée par le ronronnement des pneus de la voiture qui avalaient inlassablement des kilomètres de bitume. À les voir, il était presque impossible d'imaginer qu'il protégeait une femme qui venait de fuir sa propre vie, pourchassée par un homme qui avait déjà fait couler beaucoup de sang dans l'une des plus grandes villes du pays.

Il appuya un peu plus fort sur la pédale d'accélération, impatient de laisser la ville derrière lui. La lumière du soleil étincela dans le rétroviseur lorsqu'il y jeta un autre coup d'œil. Il fut un instant aveuglé. Les voitures qui le suivaient ne semblaient être que des formes noires et distantes.

Quarante-trois

La Continental de Ty était déjà rangée dans le double garage de la maison de plage que Lock partageait avec Carrie. Il se gara juste à côté, avant de sortir avec Raven. Le garage faisait partie intégrante de la maison et tournait le dos à l'autoroute de la Pacific Coast, juste après les feux de croisement de Big Rock. Deux portes conduisaient directement du garage dans la maison. Lock attrapa les sacs de Raven et se dirigea vers la porte de gauche, qui s'ouvrait dans la cuisine.

Ils pouvaient entendre du bruit un peu plus haut. Il y avait là une grande terrasse, qui n'était visible que depuis la maison sur la droite, et qui appartenait, d'après ce que Lock avait entendu dire, à un créateur de mode qui n'était jamais là. Il y avait beaucoup de maisons comme celle-ci à Malibu. Des propriétés de plage, qui valaient des millions de dollars et qui restaient vides, sauf pendant les mois d'été et certains week-ends.

À en juger par les bruits de pas et les cris, Angel s'était fait un nouveau copain et Kevin s'était vite adapté à son nouvel environnement. Ty aussi semblait être dehors. Il arbitrait leur jeu.

Lock aperçut Carrie sur la terrasse du premier étage. Elle n'était pas seule. Un homme de grande taille, au sourire chaleureux et aux allures de maître zen, était avec elle.

Lock conduisit Raven dans sa chambre du premier étage, un peu isolée à l'arrière de la maison, puis rejoignit Carrie. Lorsqu'il fit coulisser la porte vitrée qui ouvrait sur la terrasse, l'invité se leva de sa chaise.

— Levon Hill, du FBI. Vous devez être Ryan.

Lock se crispa. Derrière eux, le Pacifique ondulait paresseusement avant de s'échouer sur la bande de sable de la plage. Quelques mouettes volaient à basse altitude au-dessus de leurs têtes.

— Je peux voir une pièce d'identité ? demanda-t-il.

— Bien sûr. On ne peut pas être trop prudent au vu des circonstances.

Hill sortit sa pièce d'identité de sa poche et la lui tendit.

Lock prit le temps de bien l'examiner, puis la lui rendit.

— Vous devez faire erreur, M. Hill. Généralement, les forces de l'ordre ne me parlent pas.

Hill sourit.

— Le LAPD, certainement. Mais à votre place, je ne le prendrais pas trop personnellement. À moi non plus, ils ne me parlent presque pas.

— Et en quoi cette affaire vous concerne-t-elle ?

— Les meurtres ont été signalés sur ViCAP.

ViCAP, le programme d'appréhension des criminels violents, était une base de données informatique dont se servaient les forces de l'ordre locales et le FBI pour chercher des similitudes ou des schémas récurrents susceptibles de relier des crimes commis dans des États différents.

— J'ai commencé à m'y intéresser quand l'un des premiers suspects, Larry Johns, a été porté disparu en Arizona, poursuivit Hill. Quoi qu'il en soit, en résumé, j'ai proposé mes services au LAPD par l'intermédiaire de notre bureau de terrain. Ils ont d'abord refusé, ce qui était tout à fait compréhensible. L'homicide est un crime d'État, qui sort de notre juridiction

— Mais maintenant que l'on a plusieurs cadavres, dont un policier et sa femme, les choses ont changé, devina Lock.

Hill eut un sourire triste.

— Je les aide comme je peux.

Carrie se leva de sa chaise et posa une main réconfortante sur l'épaule de Lock, pour lui signifier que tout allait bien.

— Je vais m'assurer que nos invités sont bien installés, dit-elle avant de disparaître à l'intérieur de la maison.

Levon Hill se rassit et porta son avant-bras devant ses yeux pour les protéger des reflets éblouissants du soleil sur les vagues. Lock resta debout, une main sur la rambarde peinte en blanc, parcourant la plage du regard tout en essayant de se représenter une carte mentale des environs : qui habitait ici, dans quelles maisons, à quelles heures ils sortaient leurs chiens ou allaient courir. Toutes ces informations lui seraient utiles s'il remarquait quelque chose ou quelqu'un qui ne correspondait pas à ce schéma habituel. Il avait fait entrer le danger dans sa maison, dans sa vie et dans celle de Carrie. Il ne pouvait plus faire marche arrière.

— Joli coin, dit Hill au bout d'un moment.

— Pourquoi êtes-vous venu me voir, M. Hill ?

— Je veux coincer cet individu, M. Lock.

— Comme nous tous.

Hill plissa les yeux, fouilla dans sa poche et en sortit un gros boîtier noir où se trouvaient ses lunettes de soleil. Il hésita avant de les mettre — sans doute, se dit Lock, pour insister sur sa sincérité.

— Votre priorité est un peu différente. Votre travail, c'est de vous assurer que votre protégée reste en sécurité. C'est bien ce que l'on dit dans votre branche, n'est-ce pas, M. Lock ? Protégée ?

Lock hocha la tête, tandis que les yeux de Hill disparaissaient derrière les verres miroir de ses Ray-Ban.

— Exact. Le client est la personne qui paie. Le protégé est la personne dont vous assurez la sécurité. Souvent, comme c'est le cas ici,

il s'agit d'une seule et même personne.

— Alors nos objectifs divergent légèrement, fit Hill.

Juste au-dessus de leurs têtes, les bruits de pas et les martèlements de pattes s'accentuèrent. Lock entendit Kevin lancer une balle à Angel, et Ty lui dire de ne pas la jeter par-dessus le rebord, car Angel était assez bête pour sauter.

— J'imagine, en effet, admit Lock.

— Pourtant, il y a peut-être un moyen de les faire converger. Si nous parvenons à attraper la personne qui nous complique autant la vie, alors Raven Lane sera en sécurité.

— Ce serait super, dit Lock.

Sa voix trahissait sa nervosité. Hill lui fit un autre de ses grands sourires chaleureux.

— Je ne vous le fais pas dire.

Lock sentait sa mâchoire se crisper sensiblement. Le paysage qui s'étendait sous leurs yeux avait beau être magnifique, Levon Hill n'était pas ici pour lui rendre une visite de courtoisie.

— Et si vous arrêtiez de tourner autour du pot ? Que voulez-vous ?

Hill fit un signe de tête en direction des grandes portes vitrées qui étaient restées ouvertes.

— Nous devrions peut-être les fermer d'abord.

Lock fit quelques pas et les referma.

Hill inclina la tête pour mieux capter la chaleur du soleil de Malibu.

— Cela ne peut plus durer, dit-il en soulevant ses lunettes.

— Je peux difficilement en juger tant que j'ignore de quoi vous parlez.

— Je suis sérieux. Si on apprend que j'ai partagé cela avec vous, ma carrière au Bureau est grillée, vous allez comprendre pourquoi.

Lock en doutait fortement, mais il garda ses réflexions pour lui. Il était impossible qu'un professionnel ayant gravi les échelons aussi haut et aussi rapidement que Levon Hill se mette à divulguer des informations sans l'aval de ses supérieurs en Virginie.

— Allez-y, je vous écoute.

Hill avait les yeux perdus dans le vague.

— Nous pensons tenir le meurtrier.

— Comment ?

— L'appel téléphonique. Nous sommes un peu plus avancés en matière de technologie que ne le croient généralement les gens.

— Ce coup de téléphone ne prouve rien, si ce n'est qu'il connaît le vrai nom de Raven et qu'il est au courant pour la robe.

— Tout juste, dit Hill. C'est la raison pour laquelle je veux le faire sortir de ses retranchements. Les meurtres sont de moins en moins espacés dans le temps, ce qui montre clairement qu'il est dans un état

de trouble psychologique intense. Je crois qu'il a tout autant envie que nous que tout cela se termine.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Je ne crois pas aux accidents, M. Lock. Si un individu commence à bâcler son travail, alors c'est qu'au fond, il veut être attrapé. Ce n'est pas une théorie très appréciée par les forces de l'ordre, je l'admets, mais c'est la vérité.

— Et comment comptez-vous le faire sortir de son trou ?

— Nous avons un nom, nous avons un lieu, mais nous avons encore besoin de preuves pour pouvoir l'appréhender.

— Pour la dernière fois, M. Hill, que voulez-vous exactement ?

Hill sortit un paquet de chewing-gums à la nicotine et en lança un dans sa bouche.

— Je veux que Raven le rencontre.

Quarante-quatre

Juste au-dessus de lui, Lock pouvait entendre Raven parler à Ty, tandis que Kevin continuait à poursuivre Angel tout autour de la terrasse supérieure de la maison. Il se laissa un moment pour bien réfléchir à la demande de Hill.

— Nous disposons d'un certain nombre de présomptions et de preuves indirectes, mais rien de suffisamment solide pour justifier une accusation. La dernière chose que souhaite le LAPD serait d'arrêter quelqu'un pour être contraint par la suite de le relâcher — surtout après ce qui s'est passé pour votre cliente, poursuivit Hill.

Conscient que leurs voix risquaient d'être entendues au-dessus, Lock rejoignit la porte vitrée.

— Parlons de tout cela à l'intérieur.

Hill le suivit dans le séjour, puis ils entrèrent dans une petite bibliothèque meublée d'un canapé-lit, d'un bureau et d'un ordinateur. Les deux hommes restèrent debout dans la pièce exiguë, tandis que les éclairs d'un économiseur d'écran dansaient sur l'ordinateur.

— Bon, ce type, comment s'appelle-t-il ? demanda Lock.

— Je ne peux pas vous le dire. Du moins, pas pour le moment.

— Mais vous le faites surveiller, n'est-ce pas ?

— Comme l'huile sur le feu, dit Hill. Mais nous devons être prudents. Nous ne voulons pas que les événements prennent la même tournure que pour l'affaire de l'Amoureux Fantôme.

Il faisait allusion au cas de Vercanto Diaro, connu sous le nom de l'Amoureux Fantôme. Tueur en série qui ciblait des étudiantes sur le campus de Denver, de l'Université du Colorado, Diaro avait accumulé plus d'une douzaine de victimes avant de devenir suspect. Faute de preuves suffisantes pour l'arrêter, le FBI avait mis en place une gigantesque opération de surveillance, mais Diaro s'était rendu compte qu'on le suivait et avait fui le pays.

— Vous pensez que notre type se doute que vous avez flairé quelque chose ? demanda Lock.

Hill fronça les sourcils.

— Je crois qu'il suit nos moindres faits et gestes. Nous n'avons pas affaire à un sociopathe décérébré. Notre homme est peut-être fou, mais il est aussi très doué.

Lock était assis sur l'accoudoir du canapé.

— Vous ne pouvez me donner aucun nom ?

Hill secoua la tête.

— Non.

— Vous craignez que je parte à sa recherche de mon côté ?

— J'ignore si vous seriez capable de le faire. Mais je sais que des questions subsistent quant à l'agent de la brigade anti-terroriste que vous avez abattu dans cette cage d'escalier, à San Francisco.

Lock sentit ses poils se hérisser. À San Francisco, il avait tué un agent de la brigade anti-terroriste, qui était de mèche avec les partisans de la suprématie de la race blanche et dont la trahison avait coûté la vie de l'un de ses amis ainsi que des membres de sa famille. Malgré ses provocations, Lock avait tué l'homme de sang-froid et il ne passait pas une semaine sans qu'il y pense.

— C'était de la légitime défense. Vous le savez. Écoutez, allons droit au but : vous voulez utiliser Raven comme appât pour que votre suspect se trahisse.

— Et si nous le faisons, tout peut être terminé en moins de vingt-quatre heures.

— Et si les choses tournaient mal ? Vous avez dit vous-même que notre type était intelligent. Vous ne pensez pas qu'il se doutera de quelque chose si nous lui servons Raven sur un plateau ?

— Il est intelligent, mais il est aussi obsessionnel au point que son intelligence est complètement supplantée par des besoins plus vils. Pour le moment, son besoin le plus primaire, c'est Raven. Je suis prêt à parier que ce besoin est même plus fort que son envie de ne pas se faire pincer.

— Attendez-moi ici une seconde, voulez-vous ? demanda Lock.

— Bien sûr.

Lock sortit de la pièce, ouvrit une porte latérale et gravit la volée de marches extérieures qui menaient à la terrasse de l'étage. Tout le monde s'arrêta pour le regarder, même Angel, qui inclina la tête sur le côté.

— Ty ? Tu as une minute ?

Ty regarda Kevin et Raven.

— Vous n'avez qu'à nous appeler si vous avez besoin de nous. D'accord ?

Raven ramassa le ballon sur le sol de la terrasse et le lança à Kevin. Angel réussit presque un salto arrière pour essayer de l'intercepter.

— Pas de problème.

Tout en redescendant tranquillement les marches, Lock en profita pour mettre Ty au parfum. Puis ils entrèrent dans la bibliothèque, où ils trouvèrent Hill qui les attendait, assis à l'ordinateur devant une partie de réussite.

— Alors ? Qu'en dites-vous, Messieurs ? demanda-t-il.

Ty et Lock échangèrent un regard.

— Je voulais que Ty soit ici pour m'assurer que tout soit bien compris — je ne voudrais pas que l'on nous reproche plus tard de ne

pas avoir coopéré.

— Alors vous acceptez, dit Hill.

— Non, répondit Lock. Nous refusons. Ma responsabilité est de m'assurer que Raven et son frère s'en sortent indemnes. Se servir d'elle comme on se sert d'une chèvre pour appâter un puma reviendrait à bafouer cette responsabilité. Continuez à le surveiller, en espérant qu'il commette une erreur.

Hill ferma son jeu et se leva.

— Et si nous le perdons ? Que se passera-t-il alors, M. Lock ?

Ty se rapprocha de Hill.

— Alors, nous nous en occuperons.

Une bretelle conduisait à l'autoroute de la Pacific Coast, où la circulation était dense sur les voies qui menaient vers le nord. C'était l'heure où les gens rentraient en direction de la Vallée de San Fernando. Lock remarqua la grande silhouette d'un fantôme contre une porte voisine, qui lui rappela que le lendemain soir, ce serait Halloween.

Hill ouvrit la portière de sa voiture et tendit la main à Lock.

— J'aurais dit la même chose si j'avais été à votre place. Sans rancune ?

Lock la lui serra.

— Tout va bien. J'espère qu'on l'attrapera bientôt.

— Oh, et vous gardez cela pour vous, bien sûr !

— Je n'aurais aucun intérêt à le répéter.

— Et votre fiancée ?

— Nous avons un accord pour ce genre de cas. Elle sait que je dois pouvoir faire mon travail. Et puis, j'imagine que le LAPD ferait passer un sale quart d'heure à une journaliste qui irait crier sur tous les toits que vous avez ce type en ligne de mire.

Alors que Hill montait dans sa voiture, la sonnerie de son téléphone portable retentit. Il le sortit des replis de l'imperméable gris clair qu'il portait et jeta un coup d'œil à l'écran.

— Attendez. Je dois décrocher.

Il appuya sur un bouton et colla le téléphone à son oreille.

Dix secondes plus tard, il s'écria :

— Quand ?

Puis il écouta ce qu'on lui répondait. Il termina l'appel et se tourna vers Lock et Ty, qui attendaient toujours devant la maison.

— Connaissez-vous quelqu'un qui s'appelle Raul Dominguez ?

— Que lui est-il arrivé ?

— La division centrale vient de trouver sa voiture carbonisée, dit Hill.

— Et Raul ?

— Il était dans le coffre.

Hill détourna le regard.

— Apparemment, il a été poignardé.

Lock sentit les muscles de son cou et de ses épaules se contracter. Malgré les frictions qu'il y avait eu entre eux, Raul était un bon garçon. Sa mort n'avait aucun sens. Mais elle prouvait que le tueur était de plus en plus désespéré. Une fois le premier choc passé, une autre pensée lui vint. Le suspect était sous surveillance. Pourtant, cela ne faisait pas si longtemps que Lock avait vu Raul.

— Mais vous venez de dire que…

Hill l'interrompit :

— C'est le hic. L'équipe de surveillance a perdu sa trace il y a six heures environ.

— Juste au moment où Raul a dû disparaître, fit Ty en jetant un coup d'œil en direction de Lock.

— Vous savez, fit Hill, s'il nous échappe encore et qu'il trouve Raven…

— Alors nous serons prêts, dit Lock avec fermeté.

— Pensez-vous que tout ce stress lui soit bénéfique ? demanda Hill. Écoutez, il y aura des policiers partout. Raven ne courra aucun danger. Si la situation se prolonge, pouvez-vous en dire autant ? Pouvez-vous en être certain, M. Lock ? Mettons un terme à tout ceci.

Lock soupira.

— Très bien, demandez-le-lui vous-même. Mais si elle refuse, alors vous laisserez tomber.

Hill sourit.

— Vous avez ma parole.

Quarante-cinq

Lock regardait Raven, en face de lui dans la cuisine. Elle croisait les bras. Ses yeux avaient jauni imperceptiblement et son teint était passé de pâle à cadavérique. Elle avait les nerfs à fleur de peau.

Lassée de la terrasse, et sur la suggestion de Lock, Carrie avait emmené Kevin à la plage avec Angel. S'il y avait une chose sur laquelle on pouvait compter à Malibu, c'était la discrétion des voisins. Même si quelqu'un remarquait Kevin et le reconnaissait, personne n'appellerait les médias. Les gens venaient à Malibu parce qu'ils avaient de l'argent et qu'ils voulaient avoir la paix.

— Je vais le faire, dit Raven, la mine renfrognée.

— C'est vous qui voyez, dit Lock.

Hill sembla surpris et Ty interloqué. Raven décroisa les bras.

— Quoi ?

— Je dis que c'est à vous de décider, répliqua Lock.

— Vous n'allez pas me faire un grand discours pour m'expliquer à quel point ce serait irresponsable ? Et me prévenir que je pourrais être blessée ?

Lock répondit en haussant les épaules.

— Et ça changerait quelque chose ?

— Non. J'ai pris ma décision, dit-elle.

— Et bien, dans ce cas, autant économiser ma salive.

Lock se tourna vers Hill.

— Mais je serai présent. Cela fait partie du marché.

Hill soupira.

— Le LAPD n'appréciera pas que vous vous impliquiez.

— Tant pis. Je veux aussi pouvoir faire une reconnaissance des lieux au préalable.

Hill tendit la main vers son téléphone portable, qu'il avait posé sur le comptoir de granit noir.

— Je vais devoir passer quelques appels.

Il regarda Raven.

— Cela ne vous dérange pas de porter un micro ?

— Je ferai tout ce qu'il faudra. Je veux juste qu'on en finisse une bonne fois pour toutes.

Lock leva la main.

— J'ai une question.

— Allez-y.

— Comment allons-nous savoir où se trouve ce type ?

— Il est réapparu juste après que nous avons trouvé Raul.

— Vous avez retrouvé sa trace ? demanda Ty.

— Non, dit Hill avec un sourire triste. Il est rentré dans son appartement de West Hollywood comme s'il était juste sorti s'acheter un paquet de clopes.

— Il sait forcément que vous le surveillez, fit Lock.

— Peut-être qu'il s'en fiche.

Hill sortit sur la terrasse et commença à passer ses appels après avoir refermé les lourdes portes vitrées derrière lui. Lock le regardait faire les cent pas, une main dans la poche : la sérénité même.

Ty posa la main sur l'épaule de Lock.

— Tu es sûr de ce qu'on fait ? On l'envoie dans la gueule du loup.

Lock sourit.

— Non, ne t'inquiète pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Ty.

Raven écarta de son visage une mèche rebelle de cheveux noir corbeau.

— Oui. Que voulez-vous dire ?

Lock la dévisagea. Son sourire avait disparu.

— Vous ne vous jetez pas dans la gueule du loup. Faites-moi confiance.

Dix minutes plus tard, Hill rentra.

— Tout est réglé.

— Quel est son nom ? demanda soudain Raven.

Lock, Ty et Hill se tournèrent vers elle comme un seul homme.

— Je vous l'ai dit, fit Hill. Je ne peux pas encore vous le révéler.

— Ce type a fait de ma vie un enfer. Je veux connaître son nom, sinon notre accord ne tient plus. Je resterai ici jusqu'à ce que vous vous soyez décidé.

Hill regarda Raven, puis Lock, avant de revenir vers Raven.

— Clayton Mills.

— Et vous pensez que c'est le type qui m'a envoyé tous ces mots ? demanda-t-elle.

— Nous savons que c'est lui qui a téléphoné et qu'il est au courant pour la robe. La robe est un élément qui n'a jamais été rendu public, donc…

— Seigneur, pourquoi m'a-t-il choisie, moi ? s'exclama Raven, la voix éraillée et tendue. Il y a beaucoup de filles qui font la même chose que moi. Pourquoi ?

Hill regardait fixement le parquet en bois sombre de la cuisine.

— Nous serons en mesure de répondre à ces questions une fois qu'il sera en garde à vue.

— Vous pensez qu'il ne sentira pas venir le piège ? demanda Lock.

S'il est obsédé par Raven depuis si longtemps, quel effet cela va-t-il lui faire de lui parler ?

Hill fit un grognement évasif.

— Pour être honnête, nous l'ignorons.

— Et s'il essaie de s'en prendre à moi ?

— Il y aura des policiers armés dans tous les coins. S'il lève le petit doigt contre vous, c'est un homme mort.

— Vraiment ? demanda Raven, le sourcil froncé.

— C'est un tueur de flics qui sera entouré par des flics, fit Hill. Personne n'hésitera à le descendre, la moindre excuse fera l'affaire.

Raven soupira, puis se dirigea vers la porte. Elle avait la tête basse.

— Très bien, dit-elle. Allons-y.

Quarante-six

Le soleil commençait à décliner lorsqu'ils arrivèrent dans un café de West Hollywood. C'était à quelques pâtés de maisons de ce que la police avait identifié comme étant la résidence de Clayton Mills. L'équipe de surveillance savait qu'il y prenait ses repas. Le West Hollywood branché, avec sa population majoritairement gay, n'était pas le genre d'endroit que Lock aurait associé à ce type de prédateur, mais de toute manière, rien depuis le début de cette mission ne s'était déroulé normalement.

Lock et Raven s'attablèrent, commandèrent un café et étudièrent le menu. Lock était nerveux. Ce plan n'était pas le sien, et même s'il y avait deux douzaines de policiers autour d'eux, dont quelques agents en civil aux tables adjacentes, il savait que si Clayton Mills était là ou entrait, et s'il sentait qu'on l'avait trahi, sa vie et celle de Raven pouvaient leur être enlevées en quelques secondes.

Il passa en revue les autres clients. Un homme était assis tout seul à l'intérieur. Il portait un t-shirt de dur à cuire, aux manches déchirées révélant des biceps volumineux.

Clayton Mills, se dit Lock. Il le devinait à ses bras. Des muscles de prisonnier. Aucune nuance ni finesse, d'épaisses masses saillantes. Le genre de bras que vous façonnaient un mauvais régime alimentaire et de lourdes charges à porter.

Lock décela un léger tremblement dans les mains de Raven, posées à plat sur la table. Il n'avait pas de pistolet, mais un couteau à cran d'arrêt était glissé dans l'une de ses poches. Il était prêt à l'enfoncer dans le cou de Mills au moindre signe d'agressivité de sa part. Si le LAPD n'avait pas fait preuve d'un grand respect envers lui, Lock doutait tout autant de leurs aptitudes dans une situation comme celle-ci. Leur objectif était de s'assurer qu'ils tenaient bien leur homme. Celui de Lock était de faire en sorte que Raven reparte bien en un seul morceau. Ce qui n'était pas chose aisée quand on l'agitait comme un appât devant un homme qui avait déjà massacré plusieurs personnes de sang-froid.

— Ça va ? demanda-t-il à Raven.

La peur, ainsi que la proximité de l'homme qui avait fait de sa vie un enfer, devaient exercer sur elle une forte attraction, et elle luttait vraisemblablement contre son désir de regarder Mills. Pourtant, ils savaient tous les deux qu'elle devait faire comme s'il n'existait pas.

— Bien, répondit-elle avec nervosité, les épaules contractées.

— Alors, qu'allez-vous prendre ?

— Je n'ai pas faim.

Lock jeta un coup d'œil aux deux hommes assis directement sur leur gauche. Ils avaient un bon coup de fourchette et mangeaient avec un entrain plutôt rare dans cette partie de la ville, où l'apparence comptait tellement.

— Les œufs ont l'air bons.

Raven se renfrogna.

— Je déteste les œufs.

C'était un bon sujet pour une conversation innocente.

— Pourquoi cela ? demanda-t-il.

Raven fit à nouveau la grimace, et haussa les sourcils pendant un court instant.

— Vous ne préférez pas savoir.

— Dites toujours.

— C'est assez répugnant.

Lock avait déjà dû remettre les intestins d'un ami en place dans son abdomen. C'était comme devoir rouler en boule des mètres de corde glissante. Depuis, il était difficile de l'écœurer.

— Allez-y. J'adore les histoires dégoûtantes.

Derrière eux, à travers le brouhaha du café, il remarqua que le présumé Clayton Mills parlait à l'un des serveurs. À présent, d'après le ton de sa voix et sa façon de parler, il en était sûr. Les anciens tôlards étaient toujours très directs.

— C'est votre premier jour ici ? aboyait Mills à l'intention du serveur.

Seigneur, songea Lock. Les policiers avaient infiltré l'un des leurs comme serveur. Lock n'aurait pas pu trouver pire idée de débutant. Cela tombait sous le coup des mêmes règles que Lock appliquait dans son travail : que cherche-t-on dans une situation qui semble indiquer que quelque chose cloche ? L'absence de normal. La présence d'anormal. Les méchants étaient aussi attentifs que les gentils à ce genre de détails.

La présence de Raven ici était déjà suffisamment anormale. Mais celle d'un nouveau serveur revenait à remplacer l'enseigne au néon de style années cinquante sur la devanture par un panneau indiquant : « Surveillance de police en cours ».

Alors que Clayton Mills haussait le ton, un silence gêné s'installa autour d'eux. Lock chercha le manche de son couteau et les doigts de sa main droite se refermèrent dessus, tandis qu'il gardait un œil sur son homme. Il n'avait pas cessé de se plaindre du policier infiltré, qui jouait très mal son rôle de serveur. Lock avait les yeux rivés sur Raven. Si elle réagissait, il devrait passer à l'action.

Il la regardait avec une telle intensité qu'il ne reconnut l'homme qui remontait le trottoir dans leur direction que lorsqu'il fut à trois mètres

de lui. C'était le garde du corps de Las Vegas, celui qui assurait la sécurité pour le client russe de Raven.

Il fit un clin d'œil à Lock en passant, avant de prendre place à une table au beau milieu du café. Voilà que le puzzle mental de Lock commençait à prendre forme. Les jointures de ses doigts blanchirent lorsqu'il resserra sa poigne autour du manche de son couteau. La violence dans l'air était palpable. Quelqu'un allait être blessé — sévèrement. La seule question était de savoir qui.

Quarante-sept

Ty recula lorsque Wendy poussa la porte d'entrée. Kevin et elle se sautèrent au cou, et Kevin déposa un baiser sur la joue de Wendy, sous le regard de sa mère. Quel que soit le déroulement des événements à West Hollywood, que le traquenard réussisse ou échoue, Ty savait qu'ils pouvaient au moins en profiter pour que Wendy et Kevin se retrouvent sans avoir à surveiller constamment les environs. Il n'avait pas été simple de convaincre la mère de Wendy, mais Ty, avec l'aide de Carrie, avait eu raison de ses réticences. Il était prévu que Ty les dépose au centre commercial, puis les laisse un peu tranquilles pour leur permettre de regarder un film ensemble et de manger un morceau. Seuls. Sans personne pour épier leurs moindres faits et gestes. Comme n'importe quels jeunes de dix-sept ans.

Kevin venait de prendre une douche et ses cheveux étaient encore un peu humides lorsqu'il passa les bras autour de Wendy. L'une des choses que Ty avait tout de suite remarquées chez lui, c'était à quel point il pouvait être tactile. Il n'avait pas cette inhibition qui semblait s'installer chez les enfants lorsqu'ils entraient dans l'adolescence, rejetant alors le moindre contact avec leurs parents comme s'ils craignaient d'attraper un herpès.

La mère de Wendy s'attardait dans le couloir, les bras croisés. Ses yeux trahissaient son incertitude. Ty lui sourit.

— Tout va bien se passer. Je vous le promets.

— J'espère bien, dit-elle sèchement.

Ty ne voulait surtout pas se disputer. Il préférait affronter toute une armée de talibans plutôt qu'une mère surprotectrice de la Vallée.

— Vous êtes prêts, les amoureux ? demanda-t-il à Kevin et Wendy.

Ils étaient déjà main dans la main. On décelait chez eux non pas ce désir ardent propre à l'adolescence, mais un bonheur simple dans la présence l'un de l'autre, après une séparation prolongée.

Ils allaient sortir lorsque la mère de Wendy l'entraîna à l'écart, ce qui lui valut un « Maman ! » accompagné d'une grimace désapprobatrice. Elle se lança dans la litanie des : « As-tu ton téléphone portable ? », « Bon, mets-le sur silencieux dans la salle de cinéma », suivis d'un millier d'autres recommandations que Ty ne put compter. Au bout de la quatrième ou de la cinquième fois qu'elle lui répétait les choses à faire et à ne pas faire, il s'éloigna pour jeter un œil sur la paisible rue résidentielle derrière eux, avec ses pelouses bien entretenues et ses drapeaux américains flottant sous le vent chaud de Santa Ana.

Enfin, elle sembla avoir terminé et serra Wendy et Kevin dans ses bras.

— N'oubliez pas ce que j'ai dit, leur lança-t-elle sévèrement à tous les trois.

— C'est gravé dans mon esprit, Madame, fit Ty.

Dans la voiture, Wendy et Kevin montèrent ensemble à l'arrière. Ty fit de son mieux pour rester discret sous ses lunettes de soleil, tout en jetant un œil régulier dans le rétroviseur. Il surveillait la circulation autour d'eux et modifiait souvent sa vitesse. Une voiture remplie de latinos passa près d'eux en klaxonnant énergiquement, avant de continuer sur Van Nuys Boulevard. Les bras de ses occupants, une bande de gamins, dépassaient des vitres, et l'un d'entre eux fit le signe caractéristique d'un gang de rue, tordant ses doigts en un geste improbable qui montrait son allégeance.

Ty songea à Lock et Raven, et au souci qu'ils se faisaient à cause du harceleur, mais les dangers de Los Angeles étaient plus communs, plus aléatoires et plus terre à terre que n'importe quelle scène finale de film d'horreur à petit budget. Il jeta un coup d'œil rapide à Kevin, qui avait passé son bras autour de Wendy sans se préoccuper de ce qui se passait autour de lui.

Ty eut un petit sourire. Les amours adolescentes, bon sang…

Malgré ses airs rebelles, il regrettait de ne pas avoir trouvé une complicité comme celle que partageaient Carrie et Ryan. Ty n'avait aucun problème pour attirer les femmes. Il n'avait pas non plus de mal à les emmener dans son lit. C'était par la suite que les choses se corsaient. Quand il était plus jeune, cette question ne le préoccupait pas. C'était à cela que servait la vingtaine. Je t'aime puis je te quitte, bien que dans le cas de Ty, c'était plutôt je t'emballe puis je te largue. Mais il s'était lassé de ces conneries. Après tout, peut-être était-ce Kevin qui avait des choses à lui apprendre, et non l'inverse.

Kevin attendait son tour devant la billetterie, son bras toujours passé autour de la taille de Wendy. Un gros paquet de pop-corn dans une main, il sortit précautionneusement un billet de vingt dollars de la poche de son jean et le tendit au jeune homme derrière le guichet, avant de vérifier attentivement la monnaie qu'on lui rendait. Ty avait remarqué que pour Kevin, les transactions de tous les jours demandaient une concentration sans faille.

Les gens passaient près d'eux, principalement des familles avec des enfants. Le film que Wendy voulait voir était la suite d'un gros succès des studios Pixar, un choix qui facilitait la tâche de Ty. Un adulte qui

entrerait seul dans la salle serait aisément repérable. À cette pensée, il se dirigea vers Kevin et Wendy.

— Ton téléphone est allumé, Kev ?

Kevin s'efforça de mettre de côté son gigantesque pot de pop-corn et son gros gobelet de soda pour tâter la bosse dans sa poche gauche où se trouvait son téléphone portable.

— Je vais l'éteindre. Je connais les règles, dit-il en faisant les gros yeux, au grand amusement de Wendy.

— Non, laisse-le allumé.

— Quoi ?

— Mets-le sur silencieux. Je vais rester dehors. Pour vous laisser un peu de liberté à tous les deux. Tu ne voudrais pas que je reste assis derrière vous comme une vieille chaperonne, n'est-ce pas ?

Kevin et Wendy échangèrent un regard. Leurs sourires en disaient long sur la joie soudaine qu'ils éprouvaient.

— Mais, maman a dit…

Ty leva la main.

— Je ne le lui dirai pas, mais alors toi non plus. Maintenant, écoutez, je serai juste devant la porte. S'il arrive quoi que ce soit, vous n'avez qu'à m'appeler. D'accord ?

Kevin hocha solennellement la tête.

— Très bien, alors amusez-vous bien.

Kevin attrapa la main de Wendy. Ty les regarda s'éloigner, tendre leurs tickets et disparaître dans la salle de cinéma. Il attendit quelques instants, les suivit, donna son ticket, mais s'arrêta devant la porte qui ouvrait sur la salle. Il choisit un siège près d'un grand présentoir en carton, sur lequel était dessinée une famille de ratons laveurs, et s'assit. À l'exception des sorties de secours, il n'y avait qu'une porte d'entrée et une porte de sortie. Il guetta d'éventuels adultes solitaires, mais il n'y avait que des familles ou des parents accompagnant seuls leurs enfants.

Il s'adossa en regardant un jeune couple d'Afro-Américains de classe moyenne franchir les portes à la hâte. Leurs enfants poussaient des cris de joie. Il se sentit soudain très vide. Bon sang, Lock ne se rendait pas compte de sa chance.

Quarante-huit

Raven porta la main à sa bouche.

— Il me regarde.

Lock comprit qu'elle parlait de Clayton Mills. Mais il s'intéressait davantage à la présence du garde du corps.

— Ignorez-le.

Il tendit la main et effleura la sienne.

— Faites comme si nous étions tous les deux ici pour prendre un petit-déjeuner. Vous étiez sur le point de m'expliquer pourquoi vous ne mangiez pas d'œufs.

Raven reposa son menu et plia sa serviette sur ses genoux.

— C'est à cause de Vince Vice… Ses films étaient vraiment hardcore, n'est-ce pas ?

Lock haussa les épaules, toujours tendu. Il attendait que quelque chose se déclenche.

— Je ne sais pas. Moi, je suis plutôt du genre Tom Hanks.

— Bon, et bien je vous le dis. Il avait l'habitude de pousser les actrices aussi loin que possible. Le sexe était violent avec lui. Il vous étouffait, vous forçait à vomir.

Lock posa son menu sur la table.

— Et quel rapport avec les œufs ?

— Il vous demandait de manger des œufs frits avant le tournage, pour que ce soit plus visuel quand vous vomissiez.

Une serveuse passait entre les tables. Elle était blonde, jolie et guillerette, avec cette façon d'être propre aux gens qui ne comprennent pas vraiment de quoi le monde est capable. Dans ce quartier de Los Angeles, les gens semblaient jouer aux serveurs, aux gardiens de parking, aux coachs sportifs ou dans le cas présent, se dit Lock avec cynisme, aux policiers.

— Êtes-vous prêts à passer votre commande ? demanda-t-elle.

— Je vais prendre du café, mais assurez-vous qu'il soit très chaud, dit Lock. Je veux dire, vraiment bouillant.

— Autre chose ?

— Juste du pain grillé, merci.

— Pas d'œufs ? s'enquit Raven.

Lock sourit.

— Je n'en ai pas vraiment envie.

— Et pour vous ? demanda la serveuse à Raven.

— Je prendrai une tartine et du café.

La serveuse nota leur commande.

— Eh, fit Raven, je vous avais prévenu que c'était une histoire dégoûtante.

Mais Lock tendait à nouveau l'oreille pour tenter d'écouter la conversation entre Mills et le serveur le moins crédible du monde.

— Ce n'est pas ce que j'ai commandé, disait Mills.

Sa voix était grave et à peine contenue. Il avait craché ses paroles avec un mépris délibéré.

— Je vais le ramener en cuisine et voir avec le chef.

— Non, pas la peine. Donnez-moi l'addition, ça suffira. En fait, tenez.

À la table la plus proche, deux hommes, élégants et bien trop propres sur eux pour ne pas attirer l'attention, se dévissaient le cou pour mieux voir. L'un d'eux chuchota quelque chose à l'oreille de son compagnon, qui eut un rire un peu bruyant.

Lock en profita pour se retourner et glisser un rapide coup d'œil. Il aperçut Mills, qui jetait un billet de dix dollars sur la table avec dégoût, avant de se tourner vers les deux hommes.

— Putain, qu'est-ce que vous regardez ?

Les yeux baissés, ils s'enfoncèrent dans leurs sièges. Mills se leva de table et passa près d'eux à grandes enjambées. Lock se raidit en refermant une fois de plus sa main droite autour de son couteau à cran d'arrêt.

Mills était arrivé à son niveau et croisa son regard. Lock le fixait sans ciller.

— Tu as un problème ? gronda Mills.

Lock se leva de son siège, les yeux rivés sur les mains de Mills. Dans les films, les gardes du corps semblaient chercher le regard des gens, mais c'étaient en réalité les mains et les pieds qui représentaient toujours le plus grand danger.

Très lentement, il fit remonter le manche de son couteau tout en haut de sa poche, prêt à l'ouvrir rapidement.

Mills leva les mains, et ses muscles se crispèrent alors qu'il se mettait en position de combat.

Mais le garde du corps s'était avancé. Il avait un pistolet à la main et le braquait sur eux.

Lock se précipita sur Raven et la plaqua au sol, se servant de son corps comme d'un écran protecteur.

Tout s'enchaîna très vite. Les clients du restaurant détalèrent à toutes jambes. Un coup retentissant fut tiré. Des policiers apparurent de tous côtés.

Lock tourna la tête juste à temps pour voir le garde du corps recevoir une balle en pleine poitrine avant de s'effondrer lentement. Des cris résonnèrent dans toute la salle. Une table fut renversée, déversant sur le sol nourriture et café.

D'autres policiers arrivèrent, tandis que les clients se bousculaient vers la sortie. Deux policiers en civil passèrent près de Lock au pas de course. Il vit une matraque s'écraser derrière les genoux de Mills. Ses jambes se replièrent et on l'attrapa par la peau du cou pour le forcer à s'allonger.

Lock prit le bras de Raven et l'aida à se relever. Alors qu'elle se redressait avec peine, il vit Mills se retourner pour la regarder. Quelque chose dans sa façon de faire lui mit la puce à l'oreille. Ils s'étaient déjà rencontrés. Clayton Mills connaissait Raven, et elle le connaissait. Il en était convaincu.

Derrière eux, le garde du corps convulsait, du sang coulait de sa bouche. Puis il produisit un gargouillement et s'immobilisa. Une équipe médicale se ruait à son secours, mais Lock savait qu'il était trop tard.

Quarante-neuf

Les jambes écartées et les mains fermement maintenues dans son dos par des menottes, Clayton Mills était penché sur le capot d'une voiture de police. Lock n'était pas loin. Il regardait Hill fouiller le porte-feuille de Mills à la recherche d'une pièce d'identité.

— Allez, mec, disait Mills. Fouille-moi et laisse-moi partir.

— Et qu'est-ce qui vous fait croire que je suis disposé à le faire ? demanda Hill.

La tête de Mills pivota à nouveau. Les muscles de son cou étaient aussi raides qu'un câble d'acier tendu à l'extrême.

— Parce que je n'ai rien fait, vous n'avez aucune raison de m'arrêter.

— Reconnaissez-vous avoir proféré des menaces par téléphone ? insista Hill.

— Passer un coup de téléphone, c'est un crime maintenant ?

— Non, mais tuer quelqu'un, c'en est un.

Mills eut un grand sourire, puis il se mit à rire.

— Eh, mec, je suis sorti de prison il y a quelques jours à peine. J'y ai passé les quatre dernières années. Le numéro de mon contrôleur judiciaire est dans mon porte-feuille. Appelle-le si tu ne me crois pas.

Le visage de Hill ne traduisit aucune émotion, mais ses épaules s'affaissèrent imperceptiblement. Lock comprit qu'il ignorait ce détail. L'agent du FBI s'éloigna pour passer son appel, tandis que l'on remettait Mills sur ses pieds pour le pousser sur la banquette arrière de la voiture de patrouille. Il s'assit avec un air de satisfaction amusée sur le visage.

Moins de deux minutes plus tard, Hill était de retour. Il fit un signe de tête à l'un des policiers pour lui signifier qu'il pouvait laisser sortir Mills.

— Relâchez-le.

Mills se tourna vers Lock et sourit.

— J'ai été ravi de te rencontrer, terreur.

Puis il se retourna vers les policiers.

— Vous aurez des nouvelles de mon avocat. Une bavure policière, voilà ce que c'était.

À l'extérieur du café, on emportait le garde du corps sur une civière. Des policiers blancs comme un linge le regardèrent disparaître à l'arrière d'une ambulance. Au bas de la rue, près des voitures de

patrouille, la foule qui s'était rassemblée pour assister au spectacle s'écarta pour laisser passer Clayton Mills. Lock le suivit jusqu'à la Range Rover, qui était garée à quelques immeubles de là.

Personne d'autre ne suivait Mills, qui se retourna pour dévisager Lock pendant quelques secondes, avant d'éclater de rire et de poursuivre son chemin en sifflotant.

Cinquante

Depuis l'habitacle de sa Range Rover, Lock vit Levon Hill s'approcher de Raven. Elle semblait à bout de nerfs. Les policiers étaient à présent tous sortis. La mine défaite, ils fixaient le trottoir, des cafés à la main. L'un d'eux, frustré et impuissant, donna un coup de pied dans le caniveau.

Devant le café, on prenait les dépositions des quelques témoins qui ne s'étaient pas enfuis. L'équipe médico-légale inspectait minutieusement l'intérieur. Un policier qui tirait sur un civil, même en de telles circonstances, voilà qui exigeait une enquête approfondie.

De son côté, Lock était moins préoccupé par ce dérapage que par le regard que Mills avait lancé à Raven et la réaction qu'elle avait eue. Elle avait peur de lui — Lock n'en doutait pas un seul instant. Fin connaisseur de la peur sous toutes ses formes, Lock savait quand on faisait semblant. Et ce n'était pas le cas de Raven. Elle était terrifiée. Avec la mort du garde du corps, il savait que des questions restaient en suspens. Des questions auxquelles il n'obtiendrait sûrement pas de réponses franches.

Clayton Mills ne pouvait pas avoir tué Stanner, parce qu'il était en prison.

Lock ouvrit la boîte à gants et enclencha le système de wi-fi, avant de poser un petit PC portable sur ses genoux. Il sortit la clé USB que lui avait remise Raul et l'inséra dans le port à l'arrière de l'ordinateur. Il attendit. Quelques secondes plus tard, un fichier apparut. Elles étaient là : les photos de Raven que Raul avait prises.

Lock fit un double-clic — et réprima un grognement. Il y avait au moins un millier d'images. Bien que la plupart ne soient que des doublons, cela représentait beaucoup de travail, d'autant plus qu'il n'était pas certain à cent pour cent de ce qu'il s'attendait à trouver.

Il cliqua sur la première image. Elle était sombre, présentait beaucoup de grain, et il lui fallut un moment pour distinguer ce que c'était. Il finit par y parvenir en examinant les bords plus clairs du cliché, qui révélèrent une portière de limousine ouverte et un cordon de velours rouge attaché à un piquet de cuivre. C'était ce que les photographes appelaient une photo sous la jupe. Elle avait sûrement été prise lorsque Raven sortait de la limousine. Raul avait suffisamment baissé son appareil pour prendre un cliché en contre-plongée entre ses jambes.

Lock cliqua sur l'image suivante. C'était la même, seulement un peu plus claire. Le flash blanc illuminait le haut des cuisses de Raven.

Il fit défiler quelques photos. Enfin, il se sentit un peu plus serein, même si ces images semblaient par certains aspects aussi intrusives que les précédentes. On y voyait Raven vaquer à ses occupations quotidiennes : sortir de sa maison, déposer Kevin, passer au pressing, faire ses courses au supermarché.

Lock consacra les quinze minutes qui suivirent à passer les images en revue, levant les yeux de temps à autre sur Levon Hill et Raven qui discutaient toujours.

Il était presque à mi-chemin dans l'exploration du fichier lorsqu'il s'arrêta et revint quelques photos en arrière. Il s'agita sur son siège et vérifia une nouvelle fois que Raven ne s'approchait pas de la voiture.

La photo en elle-même était inintéressante. On y voyait la BMW de Raven en arrière-plan, garée le long du trottoir. Elle devait en être sortie depuis peu de temps, à en juger par la direction qu'elle avait prise et la distance entre elle et sa voiture. Elle poussait la porte d'un service postal. Dans le coin supérieur gauche de l'image, on distinguait une intersection, mais les panneaux des rues n'étaient pas visibles à cause de l'angle de la photo. Sa tâche s'annonçait vraiment ardue.

Il était si concentré sur la photo qu'il avait oublié de surveiller Raven. Lorsqu'il leva les yeux, elle arrivait dans sa direction. Hill l'avait serrée dans ses bras, geste plutôt curieux de la part d'un agent du FBI, mais Raven semblait attirer les gestes ambigus, surtout de la part des hommes. Une fois de plus, Lock songea à Stanner et à la relation qu'il avait avec elle.

Il savait qu'il devait se dépêcher. Il cliqua sur l'image et la fit glisser sur le bureau. Puis il ouvrit son navigateur web et, à partir de son compte Gmail, envoya l'image sur sa propre boîte de messagerie pour la sauvegarder, avant de la supprimer intégralement. Il ferma alors la visionneuse d'images, ainsi que le fichier. Enfin, il éteignit l'ordinateur. Tout en attendant que le système se ferme, il sortit son téléphone et appela Ty. En même temps, il tendit la main pour attraper le sac de Raven, qui était posé sur le sol devant le siège passager.

— Je viens juste prendre des nouvelles, dit-il en ouvrant le sac et en fouillant fiévreusement dans le bric-à-brac de boîtes de maquillage, cigarettes et paquets de chewing-gums à moitié vides.

Enfin, il mit la main sur ce qu'il cherchait : une innocente petite clé de boîte aux lettres. Il la glissa subrepticement dans sa poche.

— Il a mordu à l'appât ? demanda Ty.

— Non, mais je te raconterai tout plus tard. Tu les as emmenés au cinéma du Beverly Center en fin de compte ?

Ty, la mère de Wendy et lui avaient été incapables de se mettre d'accord un peu plus tôt sur le lieu et l'heure de la séance.

— Oui, ils sortent à peine.

Cela convenait à Lock. Le Beverly Center n'était qu'à quelques pâtés de maisons de l'endroit où il était garé.

— Très bien, dit-il. Prends ton temps. Raven t'appellera sûrement dans quelques minutes pour que tu passes la chercher.

En arrière-plan, Lock pouvait entendre Kevin et Wendy discuter. Leurs voix étaient claires et chantantes, ils semblaient encore tout excités de leur rendez-vous en amoureux. Il s'efforça de ne pas tendre l'oreille. Raven n'était plus qu'à quelques pas de la voiture.

— Mais tu es avec Raven, n'est-ce pas ? demanda Ty, un peu perplexe.

— Fais comme si nous n'avions jamais eu cette conversation, compris ?

— Compris, fit Ty.

Lock raccrocha lorsque la portière s'ouvrit. Raven grimpa à l'intérieur. Il agita son téléphone.

— Je viens d'appeler pour les enfants. Tout va bien.

— Bon, cela fait au moins une chose qui va bien.

Raven soupira en s'asseyant près de Lock.

— Ça va ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, dit-elle en fouillant dans son sac de haute couture pour en sortir un peu de maquillage. Vous avez l'air effrayé.

Lock se força à esquisser un sourire.

— Pas vous ?

La tête de Raven se pencha sur son sac et Lock se crispa. Puis elle en sortit ses cigarettes et il se détendit.

— Levon m'a vraiment aidée à me calmer, dit-elle.

— C'est très bien, dit Lock en remarquant que sa main tremblait légèrement lorsqu'elle alluma sa cigarette. Écoutez, j'ai quelques coups de fil à passer avant de partir. Cela ne vous dérange pas ?

Raven secoua la tête en recrachant un nuage de fumée, qui embruma l'habitacle.

— Prenez votre temps.

Cinquante et un

À l'extérieur de la Range Rover, le soleil baissait sur les toits de West Hollywood. Non loin de là, au Beverly Center, des voitures remplies de bonbons pour Halloween sortaient du parking en file indienne.

Deux petites filles, accompagnées par leurs mères, passèrent juste à côté. L'une était déguisée en Cendrillon, et l'autre en Blanche Neige. La clé USB de Raul entamait la cuisse de Lock. Il devait trouver le temps de passer toutes les images en revue, ne serait-ce que pour s'occuper l'esprit. Dans le siège passager, Raven était assise en silence et regardait Cendrillon et Blanche Neige. Puis elle ouvrit la portière et sortit, fourra la main dans son sac et leur tendit cinq dollars à chacune.

— Je n'ai pas de bonbons, je suis désolée, dit-elle.

Leurs mères demandèrent aux deux fillettes de la remercier, avant que l'une d'entre elles ne semble la reconnaître. Le sourire de la femme s'évanouit et elle entraîna avec elle une Cendrillon étonnée. Raven remonta dans la Range Rover. Elle se frotta les tempes et sa tête bascula en avant. Ses cheveux noirs tombèrent devant ses yeux.

— Que pensiez-vous que ce garde du corps faisait là ? demanda-t-elle.

Lock haussa les épaules.

— Avez-vous dit aux policiers que vous le connaissiez ?

— Je n'avais pas tellement le choix, dit Raven. Mais c'est ce Mills qui m'inquiète le plus. S'ils ne l'arrêtent pas, n'y a-t-il rien que vous puissiez faire ?

Lock mit le moteur en marche. Cela faisait une demi-heure qu'ils restaient garés, à quelques immeubles du café. Après avoir parlé à Ty, il avait appelé Carrie, mais son téléphone était éteint. Il avait essayé le téléphone fixe de la maison et avait laissé un message. Il se sentait vaguement inquiet, mais il se rassura en se disant qu'elle avait sûrement emmené Angel sur la plage en oubliant son téléphone.

Il tambourinait sur le volant. Enfin, il se tourna dans son siège pour la regarder bien en face.

— Vous le connaissiez depuis le début, n'est-ce pas ? C'est votre harceleur, et maintenant vous voulez que je le tue. Je ne me trompe pas, si ? C'est bien de cela qu'il s'agit.

Raven se pencha pour allumer l'air conditionné. Son bras frôla son torse et elle y posa la main. Il n'essaya pas de la lui enlever.

Elle le regardait, de ses yeux violets brillants de larmes.

— Vous savez, selon la loi il devrait toujours être en prison. Je veux

dire, quel genre de vie va-t-il avoir ? Sera-t-il utile à la société ? Non, j'en doute. Et maintenant qu'il est bien énervé, il va me tuer. Peut-être pas aujourd'hui. Ni demain. Mais tôt ou tard.

Sa voix se brisa.

— Et puis, il s'en prendra à Kevin.

— La police le surveille, fit Lock, toujours conscient de la main chaude de Raven qui pesait sur son torse.

— Il y a ceux qui surveillent, et il y a ceux qui agissent. Si je vous le demandais maintenant, le feriez-vous pour moi, Ryan ?

Elle se rapprocha jusqu'à ce que ses lèvres ne soient plus qu'à quelques centimètres des siennes.

— Comme vous l'avez fait à cet agent de la brigade anti-terroriste à San Francisco ?

— Et qu'est-ce que j'y gagnerais ? chuchota Lock.

— Tout ce que vous voudrez, cowboy.

Il avait prévu de continuer un peu ce petit jeu, mais Raven avait prononcé le mot « cowboy », un terme affectueux que Carrie aimait employer, et il ne put s'y résoudre.

— Oubliez cela, dit-il en la repoussant. Sortez. C'est terminé.

Il tendit la main et ouvrit la portière.

— J'ai dit : sortez.

— Mais je vous ai embauché pour me protéger.

— Sortez avant que je n'emploie la force.

Elle attrapa son sac, qui lui échappa des mains. Le contenu se répandit sur le trottoir. Elle se baissa pour tout ramasser, puis se tourna à nouveau vers lui, les joues ruisselant de larmes.

— Vous êtes comme tous les autres, sanglotait-elle. Vous ne pouvez pas me laisser là, pas après tout ce qui s'est passé.

— Je vais me gêner, dit Lock en claquant la portière. Ty vous raccompagnera. Appelez-le.

Cinquante-deux

Lock roula sur six pâtés de maisons, avant de se garer sur un parking, à l'arrière d'une petite boutique d'antiquités. Il était suffisamment loin pour que ni Raven, ni Hill et ses policiers, ne le voient — du moins, il espérait qu'ils ne le repéreraient pas, car il avait besoin d'être seul pour ce qu'il s'apprêtait à faire. Sauf s'il avait de la chance, cela allait lui prendre un certain temps.

Il ouvrit à nouveau la boîte à gants et en sortit l'ordinateur portable, puis il alluma le routeur wi-fi, qui capta le réseau internet le plus proche. Tandis qu'il attendait la connexion, il ouvrit la photo qu'il avait enregistrée sur le bureau et l'examina plus en détail.

Raven recevait du courrier dans une seconde boîte postale, dont elle ne lui avait pas parlé et qu'elle n'avait pas non plus mentionné au LAPD. Mais avant de comprendre pourquoi, il devait d'abord la trouver. La photo était le seul indice dont il disposait.

Comme s'il cherchait à résoudre un puzzle, il travailla à partir du bord vers l'intérieur, à l'affût du moindre indice qui lui permettrait de localiser l'emplacement. Bien qu'il fasse jour, il n'y avait aucun morceau de ciel sur l'image, ce qui n'aurait pas posé de problème en soi si Raul n'avait pas omis de cadrer la devanture du magasin. Lock grogna. Connaître le nom de l'endroit lui aurait considérablement facilité la tâche. Il y avait un grand panneau FedEx dans la vitrine, mais cela ne l'avançait guère, car il s'agissait d'une pancarte promotionnelle dont se servaient un grand nombre de services postaux.

Au-dessus de la porte vitrée, il y avait un numéro, mais aucun nom de rue. Un parcmètre se dressait pile au milieu de la vitrine. C'était à peu près tout. Il n'irait pas bien loin avec ces maigres indices.

Il ouvrit le navigateur, puis Google Maps, où il saisit l'adresse du domicile de Raven. Il entreprit de chercher les services postaux environnants, affichant méthodiquement les vues de chacun d'entre eux pour comparer leurs devantures avec celle de la photo.

Procéder de cette manière lui faisait penser à l'époque où il servait dans la police militaire, lorsqu'il participait à des enquêtes criminelles. Quelques secondes suffisaient pour enfoncer une porte et mettre fin aux espoirs du coupable, mais pour cela, il devait passer des journées entières à user son pantalon sur une chaise, absorbé dans des tâches rébarbatives.

Il ne trouva rien d'intéressant dans le proche voisinage de Raven, et il continua un peu plus loin. Quelques kilomètres au nord. Puis

quelques kilomètres au sud. Puis à l'est. Et enfin à l'ouest. Chaque fois, il s'éloignait d'un kilomètre supplémentaire.

Finalement, ce fut à l'ouest qu'il trouva ce qu'il cherchait. Le service postal était à Encino, de l'autre côté de l'autoroute 405 depuis la maison de Raven. D'après l'image en street-view de Google, cela ressemblait à une petite boutique familiale. Elle se trouvait sur une rue passante, encadrée par un restaurant coréen et un cabinet de chiropraticien. Lock releva l'adresse, rangea tout son matériel et éteignit le wi-fi. Il allait devoir se dépêcher. L'heure de pointe n'allait pas tarder, et il en avait pour une heure de trajet.

Il décida de passer par la ville. Certes, vous tombiez sur tous les feux de signalisation, mais c'était toujours mieux que de faire du surplace pendant plusieurs minutes sur l'autoroute à l'approche de chaque bretelle, pour remonter à la vitesse palpitante de cinquante kilomètres-heure, avant que des feux de freinage devant vous vous contraignent à vous arrêter à nouveau. Au moins dans les rues de la ville avait-on l'impression de toujours avancer.

À mi-chemin, alors qu'il empruntait une rue transversale pour revenir sur Ventura Boulevard, le nom de Ty s'afficha sur l'écran de son téléphone.

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu lui as dit, vieux ? demanda Ty sans préambule.

— Elle m'a fait des avances, et elle m'a demandé de descendre le type que les flics ont dans le collimateur.

Il y eut un moment de silence avant que Ty ne reprenne la parole.

— Tu sais, ce ne serait pas un mal.

Lock tourna le volant pour se ranger sur une place de stationnement. Il éteignit le haut-parleur de son téléphone.

— Ty ?

— Je suis là.

— Je vais oublier ce que tu viens de dire, d'accord ?

— Moi, ce que j'en dis… reprit Ty d'un ton légèrement vexé. De toute façon, ce ne sera bientôt plus notre problème.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Et bien, elle veut nous remplacer. Bien sûr, j'ai essayé d'arrondir les angles, mais je crois qu'elle est sérieuse. Elle a déjà passé quelques appels.

— Laisse-la faire, dit Lock. Demain, tu pourras reprendre tes vacances et Carrie et moi rentrerons à New York. Plus je creuse cette histoire, et moins j'aime ce que je découvre.

— Tu sais quelque chose que tu ne me dis pas, Ryan !

— Non, pas encore. Mais j'y travaille.

Cinquante-trois

Celle-là, ce n'avait pas été facile de la trouver. Avec Stanner, c'était un jeu d'enfant. Les flics ne s'inquiétaient généralement pas d'être suivis quand ils rentraient chez eux. Pas si on était prudent, en tout cas. À l'exception des gangsters et des abrutis, personne ne tuait des policiers, à part si l'un d'eux entrait dans un bureau de tabac en plein milieu d'un braquage. Et même dans ces cas-là, la plupart des policiers qu'il connaissait se seraient contentés de rester dehors et d'appeler les renforts, avant d'attendre qu'un autre professionnel arrive pour gérer la situation. Alors oui, localiser la maison de Stanner avait été facile. Même chose pour Vice. Mais celle-là — celle-là avait été beaucoup plus difficile à trouver.

Mais il y était enfin parvenu. Et maintenant, il s'y trouvait. Garé devant. Il guettait. Il observait. Il attendait le bon moment.

Il aimait prendre la température d'un lieu avant de se lancer. Il aimait voir qui se trouvait là et qui n'y était pas. On pouvait en apprendre beaucoup rien qu'en restant tranquillement assis. Il s'en était rendu compte lorsqu'il était encore adolescent et qu'il observait les soûlards ivres morts. On distinguait toujours ceux qui étaient du genre à déclencher une bagarre et les autres. Un jour, il avait vu dans une émission de télé un soi-disant criminel repenti expliquer à tous ces débiles du public comment il choisissait invariablement le même type de victimes.

Mais il avait changé sa façon de procéder depuis qu'il était sorti de prison, dernièrement. Il ne s'en prenait plus aux plus faibles. Certains de ceux qu'il avait traqués, comme Stanner, n'étaient assurément pas des faibles. Décidément, ses anciens forfaits avaient toujours été brouillons et flous, d'abord pour des questions d'argent, puis plus tard, de sexe. Mais maintenant, il travaillait pour une cause plus noble. La plus noble des causes, pourrait-on dire. Sa motivation, c'était l'amour avec un grand A.

Soudain, le portail de la maison voisine s'ouvrit et une femme en sortit, en short et en t-shirt. Bon sang, toute cette thune et les gens s'habillaient toujours comme des sacs dans ce quartier. Quoique, se dit-il, c'était peut-être justement cela. Si vous gagniez assez d'argent, vous vous moquiez bien de ce que les gens pouvaient penser de votre accoutrement.

La femme sortait une poubelle sur le bord de la route. Ce devait être le jour du ramassage, songea-t-il. Elle n'avait pas dû prendre ses clés, car elle avait calé le portail avec une espèce de butoir fantaisie en

forme de dragon chinois, ou quelque chose dans ce goût-là.

Derrière le portail, on distinguait une petite passerelle en bois, qui donnait sur une barrière de sécurité en verre, au-delà de laquelle, si on tendait l'oreille, on pouvait entendre le rugissement des vagues du Pacifique. L'air marin se mêlait aux gaz d'échappement des voitures qui passaient en trombe sur l'autoroute de la Pacific Coast.

Il souffla et tendit les jambes. Il n'allait pas tarder à passer à l'action.

Cinquante-quatre

Lock s'appuyait sur un aspect très simple du comportement humain. À divers degrés, nous fonctionnons tous par habitude.

Il était devant le service postal d'Encino, et il songeait au fait que, bien qu'elle ait décidé d'utiliser une boîte différente pour une certaine correspondance, Raven avait pourtant choisi le même numéro. Comme il n'y avait pas d'indication sur la clé, si elle en avait choisi un autre, elle aurait pris le risque de ne pas s'en souvenir. Il en allait de même pour ceux qui choisissaient toujours le même mot de passe sur Internet, ou le même code PIN pour leurs comptes bancaires. Il n'y a pas tant d'informations que nous pouvons enregistrer dans notre mémoire en même temps. Raven ne dérogeait pas à la règle.

La clé s'inséra parfaitement dans la serrure de la boîte aux lettres. Avec un soupir de soulagement, Lock glissa sa main à l'intérieur. Il s'était attendu à trouver une ou deux enveloppes, mais la boîte était tellement pleine que sa main faillit rester coincée, et qu'il dut la dégager pour pouvoir sortir les lettres par petits paquets.

Une fois qu'il eut terminé, il referma la boîte et donna un tour de clé. À moins que Raven dispose d'une autre clé bien cachée quelque part, il était peu probable qu'elle puisse venir ici au cours des prochaines heures, ouvrir la boîte et la trouver vide. Lock voulait pourtant s'en assurer.

Il se dirigea vers le comptoir, tenu par une Asiatique d'une quarantaine d'années élégamment vêtue.

— Excusez-moi ? Madame ?

Elle leva les yeux du livre de mots croisés sur lequel elle était penchée.

— Je peux vous aider ?

— Je me demandais si vous gardiez une clé de rechange pour les boîtes. J'ai perdu ma deuxième clé.

— Je vais demander à mon mari.

Elle disparut à l'arrière, où un homme qui devait être le mari en question était occupé à trier divers colis, dont ils accusaient réception pour leurs clients

Lock attendit au comptoir. Il observait les caméras de sécurité rivées sur lui depuis le milieu de la boutique. Trente secondes plus tard, elle était de retour.

— Si vous voulez une autre clé, ce sera vingt dollars.

Lock sourit.

— C'est bon pour le moment, mais je vous remercie, dit-il avant de

retourner vers la boîte, de ramasser son contenu et de rejoindre la porte.

Il grimpa sur le siège conducteur de la Range Rover et laissa tomber les lettres en tas sur le siège passager. La plupart avaient été ouvertes, et seules deux étaient toujours cachetées. Ouvrir son courrier et le laisser dans la boîte, voilà qui était plutôt suspect. De toute évidence, Raven ne voulait pas que l'on tombe dessus.

Lock conduisit un peu plus loin pour s'assurer que personne ne pouvait le voir depuis la boutique. La lumière du jour avait disparu à l'extérieur, remplacée par l'obscurité.

Il alluma le plafonnier et prit la première lettre au dos de la pile. Il regarda la date sur le tampon, ainsi que sur plusieurs autres enveloppes au hasard, afin d'établir une rapide estimation chronologique.

La lettre la plus ancienne datait de presque quatre ans en arrière. La plus récente, encore fermée, datait d'une semaine. Les tampons étaient instructifs, ainsi que les adresses des expéditeurs ou, dans le cas de la plus récente, l'absence d'adresse. Il se demanda si Raven l'avait vue. Il hésita un instant à retourner dans la boutique pour leur demander s'ils conservaient les enregistrements de leurs caméras de surveillance, mais il se ravisa. Même s'il le faisait, la propriétaire du magasin refuserait de les lui montrer. Elle appellerait sûrement la police, et il ne voulait pas qu'ils interviennent à ce stade. Pas avant qu'il ait compris ce qui se passait. Non, il voulait que tout soit clair dans son esprit avant de faire quoi que ce soit.

Il sortit la première lettre de son enveloppe. Elle portait le tampon du département californien de correction et de réhabilitation. Il commença sa lecture. En parcourant les premiers paragraphes en diagonale, il comprit bien vite que ce n'était pas la première fois que ce prisonnier écrivait à Raven, et qu'elle lui avait déjà répondu. À en juger par la pile d'enveloppes et les tampons imprimés, les prisons abritaient de nombreux fans de Raven Lane.

La lettre poursuivait ainsi :

Raven, la réponse que tu m'as écrite est ce qui m'est arrivé de mieux dans toute cette vie de merde. Savoir que tu seras là pour moi quand je sortirai, mon petit ange, mon bel ange, c'est ce qui rend ma vie supportable dans ce trou.

Parfois la nuit, quand tout est à peu près calme, je reste sans dormir dans mon lit et j'imagine notre vie ensemble. Tous les trois, ensemble. Ça pourra paraître étrange pour ceux qui ne comprennent pas, mais on s'en fiche de ce que pensent les gens ! Tant que nous sommes ensemble, et que nous nous entendons bien, c'est tout ce qui compte, non ?

Je compte les jours, ma chérie. J'espère que toi aussi. Parce que quand nous serons ensemble, plus personne ne te fera du mal comme avant.

Je pense aussi à nous deux réunis.

Lock survola les derniers paragraphes, dont les propos salaces auraient eu de quoi faire rougir le Marquis de Sade lui-même. Pour un type qui voulait la protéger des autres pervers, il avait vraiment une curieuse conception de l'amour romantique que pouvaient partager deux adultes.

Lock vérifia à nouveau le tampon de la poste, apposé sur un coin de l'enveloppe près du nom du détenu et de son numéro.

De Shawn Wilder. Prison de Corcoran, Californie.

Prisonnier numéro 9786324.

Lock mit la lettre de côté et entama la suivante. Celle-ci provenait de Pelican Bay, un établissement avec lequel Lock était familier. Le ton et le contenu n'étaient pas très différents de la précédente. L'homme qui l'écrivait parlait lui aussi de sa sortie et de ce qu'il ferait avec — ou, pour être exact, à — Raven. Elle datait de quatre mois en arrière.

Il survola le reste de la lettre, attentif aux éléments susceptibles d'attirer son regard. Il allait si vite qu'il faillit le rater.

Un mot, un nom, glissé dans l'avant-dernier paragraphe.

Fairfax.

Le nom lui disait quelque chose. Il l'avait déjà entendu dans l'affaire Raven. Il regarda à l'extérieur, où le crépuscule était tombé, puis posa à nouveau les yeux sur la lettre. Il relut la phrase.

Dis-moi s'il y a d'autres tarés comme Fairfax qui t'importunent.

Puis tout lui revint. Fairfax était le premier réalisateur de films pornos que Raven avait menacé, avant Vice, et qui avait été tué.

Son cœur battait la chamade. Lock regarda une nouvelle fois le nom de l'expéditeur.

Reardon Galt. Prison de Pelican Bay.

Prisonnier numéro 675310.

Cinquante-cinq

Carrie était assise sur la terrasse du bas. Elle n'entendit pas le grincement de la porte du garage. Il était couvert par le bruit de l'océan qui grondait sous la maison.

Ce ne fut que lorsqu'Angel, qui était allongée à ses pieds, se redressa et inclina la tête sur le côté avant d'aboyer en direction de la porte de la cuisine, qu'elle se retourna. Ryan avait dû rentrer plus tôt, se dit-elle. À moins que Maria, la femme de ménage qui venait entretenir les lieux deux fois par semaine et qui était repartie il y avait à peine une heure, ait oublié quelque chose et qu'elle soit venue le récupérer.

Lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit à la volée, elle crut reconnaître le nouveau venu. Du moins, pendant une brève seconde. Sa bouche se dessécha et elle sentit une vague de terreur la submerger. Une boule se forma au creux de son ventre.

Elle plissa les paupières, comme ses yeux s'accoutumaient à la pénombre de la cuisine après avoir contemplé le reflet éblouissant du soleil sur l'eau. La silhouette obscure d'un homme se détacha.

Il était petit, plus petit que Lock en tout cas, mais il était large et costaud. Elle distingua brièvement ses traits. Lorsqu'il s'avança, l'angle de la lumière sur son visage révéla qu'il portait un masque de clown. Le nez était rouge et le contour des yeux était mauve. Le sourire de couleur bleue, habituellement exagéré, avait été inversé pour lui donner un air méchant.

Ses genoux semblaient constamment pliés, comme un taureau prêt à charger. Il portait un pantalon sombre et un sweat-shirt blanc cassé sur lequel s'étalaient des rayures vertes visqueuses. Sa main pendait mollement contre son flanc. Il tenait un grand couteau, qu'il venait d'enlever au bloc près du réfrigérateur.

À travers le masque, elle distingua des yeux noisette, qui dardaient sur elle un regard lugubre.

— Des bonbons ou un mauvais tour ? demanda-t-il.

Une langue rose sortit légèrement de la fente, au niveau de la bouche bleue du masque. Il se lécha les lèvres.

Avant qu'elle ait pu l'en empêcher, Angel, qui avait reculé sous les pieds de Carrie, s'élança entre les portes vitrées, en direction de l'homme. Carrie retint son souffle en la voyant courir, la queue droite et les babines retroussées.

L'homme resta parfaitement immobile. Lorsqu'Angel ne fut plus qu'à un mètre de lui, il avança le menton et hurla au chien :

— Ça suffit. Couché !

Angel s'arrêta net, puis détala, la queue entre les jambes. Le soulagement envahit Carrie. Au moins, il ne l'avait pas blessée. Elle avait aussi remarqué son accent. Du Sud. Mais pas du Sud profond. Plutôt du Sud-ouest. L'Arkansas, peut-être. Ou le nord de l'Arizona.

L'homme sembla ricaner. Puis ses yeux se détournèrent d'Angel, et ses pupilles noires étroites se posèrent sur Carrie. Il baissa à nouveau la tête et elle aperçut la limite entre son front luisant et ses cheveux bruns et gras. Il semblait à l'aise, la peur qu'il lisait sans doute sur son visage lui procurait un immense plaisir.

Son sourire surprit Carrie, la secouant un instant de la torpeur dans laquelle sa peur panique l'avait plongée. Elle se remit à respirer et évalua rapidement la situation.

Merde. Son téléphone portable était sur la table de la cuisine, derrière les portes vitrées qui séparaient la terrasse de l'intérieur de la maison. Elle pouvait peut-être l'atteindre avant l'homme, mais elle n'aurait jamais le temps de passer un appel.

Pour l'instant, ils n'étaient séparés que par les portes coulissantes, qui se verrouillaient de l'intérieur. Elle pouvait essayer de les maintenir fermées, mais elle doutait de pouvoir résister bien longtemps.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle. La marée montait, mais elle n'était pas encore assez haute pour lui permettre de sauter de la terrasse sans danger. Les vents de Santa Ana avaient soulevé le sable de la plage et dévoilé une rangée de rochers noirs faisant saillie juste en dessous. Si elle sautait dans le sable mouillé, à une dizaine de mètres en contrebas, elle risquait de se casser une jambe. Si elle percutait les rochers, elle se romprait le cou.

L'homme s'était avancé et se trouvait maintenant au niveau de la table basse. Il prit le téléphone portable de Carrie et l'éteignit, d'une forte pression du pouce. À présent, il la regardait et faisait courir sa langue humide sur ses lèvres tout en fixant sa poitrine.

Son geste lui rappela quelque chose. Elle avait passé en revue les échappatoires possibles, mais Lock lui avait appris quelques mouvements de défense basiques. Elle doutait qu'un coup de coude soit utile face à cet homme armé d'un couteau, ce qui ne lui laissait qu'une chose à faire. Ce n'était pas dans ses habitudes, mais c'était sa seule chance de s'en sortir vivante.

Elle prit une profonde inspiration et se mit à hurler, articulant le seul mot qui pouvait attirer l'attention des propriétaires multimillionnaires de Malibu susceptibles de l'entendre.

— Au feu ! Au feu !

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent lorsqu'elle se mit à hurler. Avant qu'elle ait pu crier une troisième fois, il avait ouvert la porte si

énergiquement que Carrie, qui essayait de la maintenir, fut projetée en arrière. Puis elle sentit qu'on la tirait violemment par les cheveux pour la ramener vers la maison.

Elle donnait des coups de pieds et des coups de poing, heurtant le torse de l'homme sans aucun effet. Il brandit le couteau sous son nez.

— Reste calme, gronda-t-il, tandis qu'elle glissait sur le parquet ciré dans un crissement de baskets.

Elle hurla une nouvelle fois, produisant un son guttural, rauque et informe. C'était le cri de quelqu'un qui avait franchi les limites de la raison, le cri que seul pouvait pousser un soldat recevant une grenade — ou une femme en plein accouchement, répétant en boucle la même phrase dans son esprit.

Oh, Seigneur, s'il vous plaît, qu'on en finisse.

Le visage de l'homme était au même niveau que le sien, son gros nez rouge touchait presque sa joue.

— D'un biais ou d'un autre, tu vas venir avec moi.

Cinquante-six

Reardon Galt. Lock n'avait jamais entendu ce nom auparavant. Pas une seule fois. Mais le nom du réalisateur, Gary Fairfax, en disait long. Il songea à appeler Levon Hill, mais il décida d'attendre d'avoir parcouru tout le courrier.

Il lui fallut presque une heure. Visiblement, Raven se servait de deux boîtes aux lettres pour ses fans : la première, qu'elle vérifiait régulièrement et où il s'était rendu avec elle le premier soir ; et cette seconde boîte, destinée aux prisonniers. Ce dont il avait vraiment besoin, maintenant, c'était de voir la partie du dialogue rédigée par Raven, mais ces lettres devaient se trouver quelque part, au fin fond des prisons de Corcoran, Pelican Bay et San Quentin.

Lock savait que les lettres de Raven avaient été lues par les agents des centres de rétention. Pourtant, il doutait qu'ils en aient réalisé des copies. Ils n'avaient d'ailleurs pas dû y prêter beaucoup d'attention. Les gardiens de prison qui vérifiaient le courrier cherchaient habituellement autre chose que des lettres romantiques. On trouvait de tout dans les enveloppes que se faisaient envoyer les détenus, de l'amphétamine liquide glissée dans des cartes d'anniversaire après avoir été déshydratée aux messages codés très sophistiqués employés pour commanditer des assassinats dans la prison et au-dehors.

Il ne restait que deux enveloppes. Fermées. Elles étaient arrivées au cours de la semaine. Aucune ne mentionnait le nom de son expéditeur, ni son adresse. Lock les mit de côté, puis il appela une vieille connaissance, qu'il avait espéré ne plus jamais avoir à contacter.

Le téléphone sonna deux fois et Lock demanda à être mis en communication avec Louis Marquez, le directeur de la prison de haute sécurité de Pelican Bay. Quelques instants plus tard, il y eut un déclic à l'autre bout de la ligne.

— Que puis-je faire pour vous, Lock ? demanda Marquez.

Il paraissait épuisé, mais pas aussi hostile que Lock ne l'avait craint.

— Je dois savoir si vous avez toujours un détenu du nom de Reardon Galt, chez vous ou ailleurs dans le réseau.

— J'ai trois mille cinq cents hommes ici, Lock. Vous le savez. Ils vont et viennent en permanence.

Marquez y allait un peu fort sur le taux de va-et-vient, se dit-il. Soixante-quinze pour cent des détenus de Pelican Bay purgeaient des peines à perpétuité sans possibilité de liberté conditionnelle. Les seuls va-et-vient que faisaient ces hommes, c'était entre la population carcérale de base et l'unité de haute sécurité, avec des transferts

occasionnels vers San Quentin ou Corcoran pour les chanceux qui savaient s'éviter les ennuis.

— J'ai aussi son numéro de prisonnier.

Marquez toussa.

— Mais de quoi s'agit-il, d'abord ?

Lock lui expliqua que sa cliente actuelle avait été assez stupide pour entamer une correspondance avec un détenu. Il craignait maintenant que ce prisonnier soit sorti et cherche à mettre à exécution les promesses qu'il avait faites dans ses lettres.

— Gardez-vous des copies des lettres qui arrivent ? demanda-t-il au directeur, sans se faire trop d'illusions sur la procédure habituelle.

— Non, à moins que la brigade anti-gang n'ait une enquête en cours et cherche à conserver des preuves. Mais sinon, une fois que le courrier est remis aux prisonniers, nous en restons là. Il nous faudrait quarante hectares de terrain supplémentaire et au moins autant de personnel pour archiver tout ce que ces types reçoivent, dit Marquez. Le courrier est l'une des seules choses qu'il leur reste, ici.

— Alors pourrez-vous me dire si Reardon Galt est toujours chez vous ?

— Selon toute probabilité, mais il faudra que je pense à vous rappeler. Écoutez, Lock, je peux vous dire s'il est ici ou pas — je peux même aller jusqu'à vérifier son dossier. Mais au-delà, les informations relèvent du service de probation. S'il est sorti et qu'il cause des problèmes à cette dame, je suis prêt à parier ma maison qu'il ne réside pas à l'adresse qu'il a indiquée à son contrôleur judiciaire.

— Je comprends, dit Lock. Dans combien de temps pensez-vous me rappeler ?

Il y eut un très long soupir à l'autre bout de la ligne.

— Parce que, bien sûr, je n'ai rien d'autre à faire…

— Je vous en serais très reconnaissant, fit Lock avant de raccrocher.

Il retourna à sa pile de lettres, sur le siège passager à côté de lui, et prit la première enveloppe mystérieuse — celle dont l'adresse de l'expéditeur n'était pas précisée et dont le tampon de la poste était indéchiffrable. Il glissa un ongle sous le rabat, mais suspendit son geste. Il porta la main à sa poche et prit son couteau à cran d'arrêt, dont il se servit pour ouvrir l'enveloppe. Puis il sortit délicatement la lettre, entre son pouce et son majeur.

À cet instant, le téléphone de Lock sonna. Il sourit, en pensant que c'était le directeur de Pelican Bay qui le rappelait comme convenu. Ce n'était pas lui.

Une minute plus tard, il ruisselait de sueur et la Range Rover s'élançait dans Ventura Boulevard en faisant rugir son moteur. Les autres conducteurs s'écartaient sur son passage, tandis que Lock

mobilisait toute son énergie pour arriver à Malibu aussi rapidement que possible.

Cinquante-sept

L'autoroute de la Pacific Coast était congestionnée. De Santa Monica jusqu'à Trancas, les voitures ne progressaient que de quelques centimètres par minute. C'était la principale route touristique qui parcourait la Californie du sud au nord, et ce tronçon en particulier servait aussi d'artère principale pour les gens qui reliaient la Vallée et Westside, ou l'aéroport international. C'était l'heure de pointe, le soir d'Halloween, et tout était bouché.

Lock tourna le volant et s'engagea sur la bande d'arrêt d'urgence, s'attirant des coups de klaxon furieux et quelques doigts d'honneur de la part des autres conducteurs. Le revêtement était en mauvais état sur l'accotement, et il ne pouvait pas excéder les quatre-vingts kilomètres-heure le long de la voie rapide.

Il avait l'estomac noué et une boule au ventre en songeant à l'appel qu'il avait reçu. On avait signalé un début de feu à Malibu. L'adresse était le 19967, autoroute de la Pacific Coast, la maison qu'il partageait avec Carrie.

La bande d'arrêt d'urgence se terminait, débouchant sur une pente qui remontait légèrement de l'autre côté de l'autoroute, et il fut contraint de réintégrer la circulation. Comme toujours à Los Angeles, la voiture devant lui refusa de le laisser s'insérer, jusqu'à ce qu'il donne un violent coup de volant. Le conducteur de la Mercedes derrière lui n'eut pas d'autre choix que de le laisser passer. L'homme, entre deux âges, avait de longs cheveux blancs qui retombaient sur le col de sa chemise. Il gesticulait. Puis sa portière s'ouvrit et il se rua dehors.

Lock sortit à son tour. À peine l'homme aperçut-il son visage furibond qu'il remonta dans sa voiture sans dire un mot.

Lock se rassit dans la Range Rover et plissa les yeux pour regarder, à travers le pare-brise teinté, la circulation qui serpentait le long de la côte. Les articulations de ses doigts étaient blanches à force de serrer le volant. C'était impossible. À ce rythme, il lui faudrait plus de trente minutes pour atteindre la maison. Avec une route dégagée, même s'il respectait les limites de vitesse, il n'aurait pas mis plus de cinq minutes.

La voiture devant lui avança d'un mètre, lui redonnant aussitôt confiance, avant que ses feux de freinage ne se rallument une seconde plus tard, tuant ses espoirs dans l'œuf. Dix voitures plus loin, les feux de croisement étaient rouges à l'embranchement menant au canyon de Topanga – cela ne faisait pas une grande différence, car à l'exception

du croisement, qui était dégagé, il fallait s'attendre à retrouver une longue file de voitures juste de l'autre côté.

Au feu, un baroudeur du dimanche faisait rugir le moteur de sa Harley Sportster. Ses cuirs étaient neufs et propres, et Lock se dit que c'était probablement quelque gynécologue ou avocat spécialisé, en pleine crise de la quarantaine. Dans l'immédiat, Lock avait une crise plus urgente à gérer, et il avait vraiment besoin d'une moto rapide.

En moins d'une seconde, Lock était hors de sa voiture et courait vers le motard à la manque et sa Harley.

— Descendez. J'ai besoin de votre moto.

L'homme releva sa visière et dévisagea Lock.

— Non, mais ça va pas bien…

Lock le saisit par la veste, mais l'homme parvint à le repousser. Il démarra en trombe, au mépris du feu rouge et, dans sa hâte de fuir, esquiva de justesse une voiture tombée en panne dans le virage.

— Fait chier, jura Lock en donnant un coup de pied dans le vide.

Il revint vers la Range Rover et s'assit sur le siège conducteur, sans toutefois fermer complètement sa portière. Chaque seconde semblait interminable. Une minute entière s'écoula lentement.

Il attendait, les yeux rivés sur le rétroviseur, se maudissant pour sa stupidité. Il avait laissé au type en Harley la seconde précieuse qui lui avait permis de lui filer entre les doigts.

Moins d'une minute plus tard, il vit une autre moto qui zigzaguait en direction du nord entre les voitures et les camions à l'arrêt.

Il se raidit et attendit le bon moment. Cette moto était plus banale, et l'homme qui la chevauchait portait une veste et un casque, mais n'avait qu'un short en jean sur les jambes. Il prenait son temps pour slalomer entre les rétroviseurs et roulait au pas lorsqu'il devait se faufiler entre deux 4x4 côte à côte.

Lock se concentra. Puis, à la dernière seconde, alors que la moto arrivait à son niveau, il ouvrit brusquement la lourde portière de la Range Rover. Le guidon tourna, mais il était trop tard, et le pneu avant s'écrasa violemment contre la portière en pivotant.

La personne qui la conduisait s'envola et atterrit maladroitement sur la chaussée, mais Lock était déjà sorti de la Range Rover. La moto avait basculé sur le côté. Le moteur tournait toujours. Il la recula avant de refermer la portière. Son propriétaire se relevait, secoué mais indemne.

Lock redressa la moto, l'enfourcha et démarra si vite qu'elle faillit se cabrer sur sa roue arrière et le projeter sur le sol. Il modéra son accélération, les pneus adhérèrent et il prit la route.

Cinquante-huit

La camionnette était une couverture parfaite. Dans ce coin de la ville, les hommes qui en conduisaient étaient invisibles auprès de la riche population blanche. Il avait beau prendre les virages en épingle comme un chauffeur de rallye et faire rugir son moteur en ligne droite, personne ne lui octroyait le moindre regard, pas une seule seconde.

Il finit par abandonner la fourgonnette sur un chemin forestier du canyon de Malibu et retrouva sa voiture habituelle, une Saab 900 de 1995. Puis il reprit le chemin de la maisonnette qu'il louait sur Colina Drive, à Topanga. Sous le siège, il avait un semi-automatique, qu'il avait acheté dès son arrivée à Los Angeles. Dans la région où il avait grandi, les armes faisaient partie de la vie quotidienne. Son père chassait, ses frères aussi.

Son déménagement à Los Angeles, ainsi que tout ce qui lui était arrivé au cours des six derniers mois, il le devait à Raven. Les exercices auxquels il s'astreignait pour rester en forme. Les petits mots qu'il passait des heures à élaborer soigneusement, même s'il en avait gardé la plupart sans les envoyer. Tous ceux qui cherchaient à nuire à Raven et à qui il avait appris une bonne leçon : Cindy, qui avait voulu lui voler la vedette ; ce connard au bar, Larry Johns ; et cette enflure de réalisateur, insulte à la virilité, qui avait osé lui faire du mal.

La première, Cindy, avait été la plus difficile. Il ne voulait pas se l'avouer, mais comme il s'agissait d'une femme, il avait perçu une certaine tension sexuelle. Or le gonflement qu'il avait ressenti entre ses jambes quand il avait enlevé Cindy était une trahison envers Raven, et il s'était empressé de chasser de telles idées de son esprit.

Les gens croyaient peut-être que c'était facile pour lui, mais ce n'était pas le cas. Lorsqu'il avait approché Cindy dans le parking souterrain, il avait failli reculer. La nervosité lui nouait l'estomac et sa bouche était si sèche qu'il avait à peine pu articuler son nom suffisamment fort pour qu'elle se retourne. Il l'avait frappée avec la crosse de son arme. Ensuite, après avoir franchi cette première étape, les choses avaient été beaucoup plus simples. D'abord, il y avait eu l'adrénaline déferlant dans ses veines, la peur de savoir que si quelqu'un l'avait vu, les événements prendraient une sale tournure, il serait arrêté et tout le monde saurait ce qu'il avait fait.

En un sens, c'était l'idée que les gens puissent savoir qui lui faisait le plus peur. Il avait toujours traversé la vie sans que personne ne le remarque. C'était la vie à laquelle il fallait s'attendre quand on était

comme lui. La seule chose qu'il craignait plus que d'être ignoré, c'était les regards de mépris à peine dissimulés et le dégoût qu'il s'attirait, notamment de la part des jolies filles qu'il croisait. Depuis sa prime jeunesse, il avait toujours tout fait pour se fondre dans le paysage. Puis il avait commis une erreur, une terrible erreur, et il s'était retrouvé momentanément sous le feu des projecteurs.

Il sortit de la Saab, se dirigea vers l'arrière et ouvrit le coffre. La blonde lui rendit son regard, les yeux écarquillés. Elle était bâillonnée et ses mains étaient attachées derrière son dos. Il se pencha et la redressa en position assise, puis il l'aida à sortir de la voiture et à se mettre debout. Il la poussa devant lui et entra dans son petit chalet de bois à chambre unique. La vieille dame qui le lui louait vivait dans la maison principale, et il ne la voyait jamais sauf pour lui verser son loyer chaque mois.

— Vous pouvez vous détendre. Vous n'êtes pas mon genre, dit-il à la blonde. Je me réserve pour quelqu'un d'autre.

Il devait parler à Raven en privé. Cinq minutes suffiraient. Cinq minutes au cours desquelles il lui expliquerait pourquoi il avait fait ce qu'il avait fait. C'était tout ce dont il avait besoin. Si ce garde du corps ne s'était pas mis en travers de son chemin, il aurait déjà eu ces précieuses minutes et il n'aurait plus à faire de mal à qui que ce soit. Mais il ne l'avait pas écouté.

Et bien, maintenant, il avait toute son attention.

Cinquante-neuf

Comme il conduisait sans casque, Lock sentit le feu bien avant de le voir. L'odeur âcre de bois brûlé se mêlait à la poussière soulevée par l'autoroute et lui piquait les yeux. Il essayait de ne pas penser à Carrie, prise au piège entre quatre murs que léchaient déjà de hautes flammes, mais il ne put s'en empêcher. Les images étaient accompagnées d'une rage profonde, qui le dévorait de l'intérieur.

Ses pensées dérivèrent sur les lettres, mais il ne pouvait pas y réfléchir maintenant. Il devait rester concentré et consacrer toute son énergie à rejoindre la maison, puis à retrouver Carrie. Rien d'autre ne comptait.

Il emprunta le grand virage conduisant à la maison, puis remonta la file de voitures, qu'un véhicule de la patrouille des autoroutes immobilisait, du côté de l'océan. Il descendit de moto sans prendre le temps de déplier la béquille, et elle se renversa avec fracas sur le côté, sa roue avant tournant dans le vide.

Il voyait les flammes qui sortaient du garage. Deux camions de pompiers de la ville de Malibu étaient garés juste à côté. Les pompiers, appareils respiratoires sur le visage, arrosaient le toit et ceux des maisons adjacentes avec deux puissants jets d'eau, en essayant d'éteindre les braises avant qu'elles ne s'attaquent à la structure principale.

Il s'élança vers la maison en bousculant quelques voisins qui s'étaient regroupés pour regarder. Alors qu'il criait le nom de Carrie, un adjoint du shérif de Malibu s'approcha de lui. Lock pouvait désormais ressentir l'intensité du feu, un mur de chaleur qui se rabattait vers lui comme le vent changeait de direction.

L'adjoint tendit le bras devant lui pour lui barrer la route.

— Ma fiancée était à l'intérieur, fit Lock en repoussant son bras.

— Monsieur, nos équipes ont déjà vérifié. Il n'y a personne là-dedans.

Lock fit quelques pas en arrière et regarda autour de lui. Il y avait une ambulance garée de l'autre côté de la rue, juste après l'autoroute, et il se rua vers elle. Les deux ambulanciers se trouvaient à l'avant, dans la cabine, et il cogna contre la vitre. Il demanda s'ils avaient vu Carrie, mais ils lui répondirent par la négative. Jusqu'à présent, personne n'avait eu besoin d'assistance médicale.

Pendant qu'il leur parlait, ils reçurent un appel à propos d'un motocycliste blessé, plus au sud sur l'autoroute de la Pacific Coast. Lock entendit le message radio et fut soudain ramené à la réalité. En

dépit des circonstances, il pouvait être arrêté pour avoir volé la moto de ce type. Le chaos actuel retarderait sûrement les choses, mais la Range Rover était restée là-bas et on finirait bien par remonter jusqu'à lui.

Il devait s'en aller — et vite. Mais il voulait aussi s'assurer que ce que lui avait dit l'adjoint était vrai, qu'il n'y avait plus personne dans la maison.

Avec cette pensée obsédante en tête, il descendit au pas de course vers un portail qui donnait accès à la plage, à environ quatorze maisons en contrebas.

Il dévala les marches quatre à quatre et, une fois sur la plage, s'élança dans la direction opposée. À deux maisons de la sienne, il s'arrêta, essoufflé par sa course et par les bourrasques de fumée qui pénétraient dans ses poumons. Penché en avant, les paumes sur les genoux, il essayait de reprendre son souffle.

L'avant de la maison était presque parfaitement intact, ce qui donnait un aspect irréel à ce qu'il avait vu depuis l'autoroute. En levant les yeux, il remarqua quelques détails. Il ne pouvait pas reculer davantage à cause de l'océan, mais il apercevait la terrasse du haut, et la porte vitrée menant à la terrasse inférieure semblait ouverte. Il savait que Carrie ne serait jamais partie sans la verrouiller, ce qui lui indiqua que son départ avait été précipité.

Il était logique qu'elle ait fui par la plage, non seulement à cause de l'eau, mais parce que le foyer de l'incendie se situait du côté de la maison qui donnait sur la route. Il s'accrocha à cette idée et commença à rebrousser chemin en direction du nord, tout en essayant vainement d'appeler Carrie sur son téléphone portable.

Il s'approcha du bord de l'eau pour avoir une meilleure vue sur les maisons voisines, au cas où Carrie se serait réfugiée dans l'une d'elles. La marée montait peu à peu derrière lui en effaçant ses traces de pas.

Deux cents mètres plus loin, sur la plage, l'odeur de fumée entêtante commença à se dissiper. Les sirènes n'étaient plus qu'un faible murmure, chassé par une brise chaude de Santa Ana venue du sud-est. Lorsqu'il regardait vers le nord, le chaos qu'il avait laissé derrière lui était imperceptible. Droit devant, il aperçut un chien, la tête basse, qui jouait sans conviction dans les vagues.

Angel.

Il en prit brusquement conscience, il l'avait oubliée. Il se mit à courir dans le sable durci par l'humidité. Ses cuisses et ses mollets étaient douloureux. Elle vint à sa rencontre en remuant la queue, mais la tête toujours baissée. Il s'agenouilla pour lui caresser le sommet du crâne et elle se mit dans sa position habituelle, allongée sur le dos, les pattes en l'air, en attendant qu'il lui gratte le ventre.

C'était la première lueur d'espoir qu'il entrapercevait. Il était

impossible que Carrie ait abandonné Angel dans une maison en flammes, et vice versa. Si l'une des deux était saine et sauve, cela signifiait que les deux s'en étaient sorties.

Le téléphone de Lock carillonna et le soulagement l'envahit lorsqu'il lut le nom de Carrie sur l'écran.

— Seigneur, dit-il. J'étais mort d'inquiétude. Est-ce que ça va ? Où es-tu ?

Il y eut un moment de silence, puis une voix d'homme lui répondit :

— Elle va bien. Maintenant, voici mon offre. Je te propose un marché. Ta pétasse contre la mienne.

Soixante

La peur prenait lentement possession de Carrie, l'enveloppant comme un linceul. Elle s'était débattue pendant tout le trajet, jusqu'à ressentir une douleur lancinante au bas du dos, qui l'avait presque pliée en deux. D'abord, elle avait cru qu'il l'avait poignardée avec son couteau. Quelques instants plus tard, elle réalisa qu'il lui avait donné un coup de Taser. Le couteau n'avait servi qu'à l'effrayer, mais les cinquante mille volts du Taser garantissaient sa docilité.

Il avait mis le feu à l'aide d'un bidon d'essence qu'il avait trouvé dans le garage. Puis ils étaient partis. Il lui avait donné un masque de clown qu'elle devait porter le temps de traverser la rue, dissimulant ainsi son visage aux habitués du quartier susceptibles de passer à ce moment-là. Ils avaient l'air d'un couple tout à fait normal, sorti pour s'amuser un peu en cette soirée d'Halloween.

Cela avait fonctionné. Ils s'étaient attiré quelques regards curieux, mais on était à Los Angeles, après tout, une ville où les comportements étranges étaient presque la norme.

Maintenant, elle était attachée et bâillonnée, ligotée sur un canapé dans un salon qui sentait le sperme séché et le linge sale vieux de dix jours. Ses mains avaient été attachées devant elle et ses jambes étaient solidement plaquées l'une contre l'autre. Une troisième corde reliait les deux, de sorte que si elle tentait de se mettre debout, elle tomberait immanquablement face contre terre. Elle le savait pour avoir déjà essayé — deux fois. La deuxième fois, l'homme s'était approché d'elle. Il portait toujours le masque de clown, ce qui était plutôt bon signe.

Lock lui avait déjà dit sur le ton de la conversation que les ravisseurs qui cachaient leur identité ne voulaient pas que leurs victimes puissent les reconnaître après-coup. Si on était enlevé par quelqu'un qui ne montrait pas tant de réserves, alors les risques étaient beaucoup plus élevés que cela se termine mal.

En la hissant à nouveau sur le canapé, l'homme avait fait courir ses mains le long de son corps. Il avait déboutonné sa chemise et glissé une main dans son soutien-gorge.

Enfin, un téléphone avait sonné dans la petite cuisine attenante au salon et il avait retiré sa main pour aller répondre, laissant Carrie sur le canapé, le cœur cognant à se rompre sous l'effet de la peur.

Elle l'entendit parler dans la pièce à côté, mais elle dut tendre l'oreille pour distinguer quelques mots. Elle crut entendre son propre nom, puis celui de Raven, mais le reste était étouffé.

Puis il revint s'asseoir près d'elle sur le canapé et fit glisser une

main lubrique sur son genou. L'horrible masque de clown se pencha vers elle, sous un angle qui donnait à l'impassible visage de plastique un air inquisiteur, comme si Carrie était un spécimen punaisé sur la table d'un cours de science de lycée, prêt à être disséqué.

— Alors, où en étions-nous ? fit-il.

Soixante et un

Ty avait laissé sa Continental violette à l'aéroport de Burbank, où il avait loué un nouveau véhicule, un pick-up Ford F-150 nouveau modèle. C'était Lock qui l'avait choisi par téléphone, car il en avait remarqué un presque identique (même modèle, même couleur) garé à trois portes de l'endroit où Ty et lui se trouvaient à présent.

Devant la maison de Raven, deux Cadillac SRX 4x4 étaient garées, seules preuves visibles que sa nouvelle équipe de sécurité était déjà à l'intérieur : quatre hommes, tous anciens membres des forces de l'ordre, mais pas au LAPD.

Lock regarda Ty.

— Tu es conscient que si on se plante, on est bons pour la prison, n'est-ce pas ?

Ty serra le poing droit et le tendit à Lock, qui le lui frappa en retour.

— Alors faisons en sorte de ne pas nous planter.

Il avait fallu à Lock moins de cinq minutes après l'appel téléphonique pour décider de ce qu'il devait faire. Il aurait pu appeler la police et tout leur expliquer, mais il aurait alors perdu tout contrôle sur la situation dans laquelle se trouvait Carrie. Or, après le guet-apens qu'ils avaient tendu à Clayton Mills un peu plus tôt dans la soirée et la bavure avec le garde du corps, il ne pouvait pas leur faire confiance pour gérer efficacement cette crise.

Grâce à son expérience en tant qu'agent de sécurité privée, Lock savait que les enlèvements étaient bien plus courants que les journaux télévisés ne le laissaient croire. Il y avait une raison simple à cela. On kidnappait des gens. On demandait des rançons. Les gens étaient libérés. C'était tout un marché noir criminel qui se déroulait sous le nez des policiers et des autorités fédérales. Les assurances pour enlèvement et demande de rançon et les sociétés de sécurité spécialisées qu'elles employaient pour le sauvetage représentaient un marché juteux.

La situation était donc plutôt claire. Il y aurait sûrement des aléas, et Lock serait là pour y remédier, mais dans l'ensemble, c'était limpide. Lock enlevait Raven et la livrait en échange de Carrie. Bien sûr, il n'en resterait pas là, mais pour l'heure il devait se concentrer sur cette partie du marché.

Il ne lui restait plus qu'à espérer une chose : que Raven n'avait pas encore appris l'enlèvement de Carrie.

Il détacha son regard de la façade de la maison et se tourna vers

Ty.

— En avant.

Il sortit de la voiture, tandis que Ty restait au volant. Il sentit le poids du SIG Sauer 226 de Ty appuyé contre ses reins et il le repoussa dans sa ceinture. Un permis de port d'arme dissimulée en bonne et due forme semblait à présent superflu et même un peu comique au vu de ce que Ty et lui s'apprêtaient à faire. En dépit des circonstances atténuantes, un enlèvement était sanctionné par une peine de prison ferme non négligeable. Si Carrie mourait, la justice lui serait favorable. Mais essayer d'empêcher que cela se produise le plaçait du mauvais côté de la loi. Il n'avait qu'une seule solution. Lock remonta le chemin qui menait devant la maison de Raven et sonna.

Sans surprise, la porte s'ouvrit sur un type au crâne rasé, costaud et bedonnant, qui posa sur lui un regard froid.

— Je peux vous aider ?

Il était parfaitement représentatif de la plupart des agents de sécurité privée. Pour quelqu'un d'extérieur au métier, il faisait sans doute l'affaire, mais Lock savait qu'en cas de danger, il s'avérerait aussi utile qu'un trampoline en verre. Lock sourit intérieurement, s'efforçant de dissiper le reste d'angoisse qui s'attardait en lui.

— J'aimerais parler à Mme Lane. Je suis…

— Je sais qui vous êtes, répondit le type.

— Pouvez-vous lui dire que je suis ici ? Si elle vous dit qu'elle est occupée ou qu'elle ne veut pas me voir, remettez-lui ceci.

Il tendit à l'homme une enveloppe blanche vierge, qui contenait la clé de la boîte aux lettres qu'il avait subtilisée dans le sac à main de Raven.

Le type la prit et la porte se referma.

Une minute plus tard, elle se rouvrit et Raven apparut sur le seuil. L'enveloppe avait été ouverte et elle était pâle, mais fidèle à son habitude de ne rien laisser transparaître. Elle dévisagea Lock.

— La clé a dû tomber quand je vous ai demandé de sortir de ma voiture, lui dit-il.

— Merci, fit-elle. Écoutez, je suis désolée. Vous aviez raison — dans la voiture, je veux dire. La situation était trouble. Moi aussi, j'étais troublée.

Si Carrie n'avait pas été retenue Dieu sait où, Lock aurait ri de ses excuses.

— Tourner des films X vous réussit, Raven, dit-il en sortant une feuille de papier de sa poche, extraite de l'une des nombreuses lettres de détenus qu'elle avait reçues.

Elle la prit.

— Et alors ? Beaucoup de gens m'écrivent. Vous le savez.

— J'ai trouvé l'autre boîte aux lettres, Raven. Je sais tout, dit-il.

Son expression ne changea pas, mais ses pupilles se dilatèrent de colère. Lock sentit la présence de l'un de ses nouveaux gorilles dans le couloir derrière elle. Il pencha la tête dans cette direction.

— Vous ne voulez peut-être pas que l'on vous entende.

Raven s'avança sous le porche et commença à refermer la porte, mais Lock leva une main pour l'arrêter.

— Allons faire un tour. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— Et si je n'ai pas envie de parler ? Ces lettres ne prouvent rien.

— Elles peuvent disparaître. Je peux m'en débarrasser, si vous voulez.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle, dans l'entrée.

— J'en ai pour une seconde, lança-t-elle, avant de refermer lentement la porte.

Lock remarqua qu'elle était pieds nus, et que les ongles de ses orteils, habituellement parfaitement vernis, étaient tout écaillés sur les bords.

— Que voulez-vous dire, vous pouvez vous en débarrasser ? Essayez-vous de me faire du chantage ? demanda-t-elle, la main toujours sur la poignée de la porte.

Lock la prit par le bras, tout en passant sa main derrière lui pour attraper son arme et s'assurer qu'elle l'aperçoive avant de le glisser à nouveau sous sa veste.

— Si seulement c'était aussi simple. Il détient Carrie, ce qui signifie que vous allez venir avec moi même si pour cela je dois tuer tout le monde dans cette maison. Et votre frère avec.

Mentionner Kevin, surtout pour menacer sa vie, semblait avoir fait mouche. Les yeux violets de Raven virèrent au noir. Bien sûr, il ne ferait jamais le moindre mal à Kevin. Mais il avait déclenché quelque chose dans l'esprit de Raven, et c'était tout ce qu'il cherchait. Certes, Raven avait besoin qu'on la protège, mais elle serait spontanément beaucoup plus coopérative s'il adoptait un comportement agressif.

— Vous me comprenez ? lui demanda-t-il, la voix grave et monocorde, et les yeux rivés sur les siens.

Elle hocha la tête.

— Bien.

Il sourit, conscient qu'ils étaient peut-être observés.

— Maintenant, dites-leur que vous serez de retour dans une heure. Si j'ai l'impression que vous avez averti quelqu'un, soyez sûre que je mettrai ma menace à exécution.

Elle se tourna vers la maison, mais il prit soin de rester près d'elle. Si la porte d'entrée se refermait, il aurait perdu toutes ses chances.

L'homme qui avait répondu à la porte ne dit rien lorsque Raven enfila une paire de baskets et attrapa sa veste et son sac à main.

— J'en ai pour une heure tout au plus, dit-elle.

— L'un d'entre nous devrait vous accompagner, répondit l'homme.

— C'est un garde du corps. Je ne crains rien. N'est-ce pas, Ryan ?

— Bien sûr.

— Est-ce que j'ai le temps de dire au revoir à Kevin ? demanda-t-elle.

Lock redressa ses épaules.

— Il ne se rendra même pas compte que vous êtes sortie.

Ils partirent ensemble et la porte se referma derrière eux. Lock n'était pas sûr qu'elle revoie son frère un jour. Mais il ne savait pas non plus s'il reverrait Carrie. Au moins, de ce point de vue, ils étaient quittes.

À mi-chemin entre sa maison et la voiture, Raven s'arrêta et se tourna vers lui.

— Je suis désolée pour Carrie, dit-elle, les yeux humides.

Vingt-quatre heures plus tôt, il y aurait sans doute cru, mais à présent il savait à quoi s'en tenir.

Soixante-deux

Les portes se refermèrent avec un bruit sourd lorsque Lock eut invité Raven à prendre place à l'avant du pick-up, serrée entre Ty et lui. Il jeta un coup d'œil à sa montre. C'était une bonne chose que Raven n'ait montré qu'une faible résistance. Dans cinq minutes, l'homme qui lui avait dit détenir Carrie allait rappeler, et s'il n'entendait pas la voix de Raven, il avait juré que Carrie serait morte avant la fin de la conversation. Il avait également ajouté que Lock pourrait écouter s'il le souhaitait, et même peut-être lui dire adieu. Après tout, lui aussi savait ce que c'était que d'aimer quelqu'un.

Ty conduisait sans but précis. Le coup de téléphone lui indiquerait où aller. Lock lui avait demandé de se diriger vers l'intersection des autoroutes de Santa Monica-10 et de San Diego-405, qui rayonnaient respectivement de l'est à l'ouest et du nord au sud. Au moins, rouler leur donnait quelque chose à faire et les rendait plus difficilement repérables.

Raven était silencieuse depuis qu'ils étaient montés dans le pick-up. Elle finit par prendre la parole.

— Vous devez comprendre, je n'ai jamais demandé à ce que tout cela arrive. À ce que les choses aillent si loin.

— Vous savez… dit Lock en regardant le pare-brise parsemé de gouttes de pluie, les premières qu'il voyait depuis son arrivée en Californie. C'était l'idée de Carrie que je travaille pour vous, et que Kevin et vous veniez chez nous. C'est elle qui a appelé Fay Liepowitz pour lui demander de vous représenter.

Raven porta la main à sa bouche et resta dans cette position.

— Mais que veulent-ils donc ?

Ty lui jeta un coup d'œil et Lock la dévisagea.

— Ils ?

— C'est juste une expression.

— Pas de la façon dont vous l'avez dit, fit Lock. Sous-entendez-vous qu'il y a plus d'une seule personne impliquée dans cette histoire ?

— Je l'ignore.

Lock fit signe à Ty de se garer sur le bas-côté de la route.

— Choisis un endroit calme.

Ty se rangea le long du trottoir, à égale distance de deux réverbères.

— Ryan, vas-y mollo, dit-il.

La mâchoire de Lock se serra jusqu'à ce que ses dents grincent les unes contre les autres, puis il sortit son SIG et appuya le canon contre

le visage de Raven.

— Combien sont-ils ? Combien de tarés y a-t-il pour se charger de votre sale boulot ?

Raven déglutit avec peine.

— Je pense qu'ils sont deux. Clayton et cet autre type.

Le téléphone de Lock sonna. Respirant lourdement, il baissa son arme et la passa à Ty. Il posa un doigt sur la poitrine de Raven.

— Je vous conseille de vous tenir tranquille. C'est compris ?

Il appuya sur le bouton pour répondre.

— Lock.

— J'ai des informations sur votre prisonnier, M. Lock, fit la voix à l'autre bout de la ligne.

C'était Marquez, le directeur de Pelican Bay.

— Je vous écoute.

— Reardon Galt était bien chez nous. Il a été libéré sous caution il y a environ six mois. Voulez-vous savoir pourquoi ce cher monsieur était en détention ?

— Bien sûr.

Il y eut un froissement de papier à l'autre bout de la ligne.

— Voyons ce que nous avons ici.

Lock ferma les yeux, le téléphone calé entre son menton et son épaule.

— Euh, c'est assez inhabituel. D'habitude, il aurait d'abord dû passer par un établissement de niveau inférieur, mais il est arrivé directement à l'unité de transition, où il est resté jusqu'au jour de sa remise en liberté.

Lock savait que c'était l'endroit où l'on plaçait les détenus pour les protéger du reste de la population carcérale. Il s'agissait notamment des prisonniers qui avaient quitté un gang et risquaient de se faire tuer en restant avec leurs anciens camarades.

— Savez-vous d'où il vient ?

— Nous n'avons pas d'informations sur la ville d'origine des prisonniers, fit le directeur.

Puis il y eut un autre bruit de feuilles.

— Attendez. J'ai quelque chose ici… Il a commis un ou deux délits en Arizona.

L'Arizona, c'était là que Larry Johns avait été tué. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence. Ainsi Galt était libre depuis six mois — juste à temps pour ouvrir les hostilités.

— Alors pourquoi Galt était-il chez vous ? C'est dans le dossier ?

Il regardait Raven pour déceler une réaction à la mention de ce nom. Il ne fut pas déçu. Elle sembla se raidir. Son dos était aussi droit qu'une planche à repasser.

Le directeur soupira.

— Vous avez intérêt à ne pas quitter d'une semelle cette dame que vous surveillez.

Ce fut au tour de Lock de se crisper en songeant à Carrie.

— Pourquoi cela ?

— Dieu seul sait pourquoi on ne l'a pas coffré à perpétuité. Il devait avoir un avocat sacrément bon ou un juge clément.

— Monsieur le directeur ? insista Lock.

— Il était détenu pour séquestration et viol. Il a enlevé une femme à l'intérieur de sa propre maison pendant que ses enfants dormaient à l'étage. Il l'a fait entrer en Californie depuis Tempe et — et bien, vous pouvez imaginer la suite.

Le sang de Lock se glaça.

— Une dernière chose.

— Allez-y.

— Vous n'auriez pas le nom du compagnon de cellule de Galt avant sa libération, par hasard ?

Il y eut un autre bruit de pages que l'on tournait.

— Figurez-vous que si. Le type est sorti il y a quelques jours lui aussi. Un dossier pour séquestration encore plus fourni que celui de Galt. Très violent, une fois de plus.

— Comment s'appelait-il ? demanda Lock.

Une goutte de sueur froide roula le long de sa colonne avant de se loger au creux de ses reins.

— Oh, tenez, le voici. Le nom du détenu était Clayton Mills.

Soixante-trois

Ils étaient garés sur South Sepulveda, en face d'une épicerie. Ils attendaient l'appel du ravisseur, qui pouvait survenir d'une minute à l'autre. Raven était prise en sandwich entre Lock et Ty, et elle s'agitait, mal à l'aise.

D'épaisses gouttes de pluie s'écrasaient sur le pare-brise, explosaient au contact de la vitre et dessinaient des traînées larmoyantes en direction des essuie-glaces. Au-dessus de leurs têtes, le ciel s'était assombri et de gros nuages gris et chargés s'enchevêtraient pêle-mêle. Non loin de là, une gouttière travaillait déjà à plein régime, recrachant des torrents qui se répandaient dans la rue. Quelques conducteurs qui arrivaient au niveau du pick-up manquèrent de peu l'aquaplanning.

Marquez, le directeur de Pelican Bay, avait donné à Lock une description de Reardon Galt, lui avait souhaité bonne chance et avait raccroché. Une fois de plus, Lock pensa à contacter Levon Hill.

Le FBI et le LAPD disposaient de ressources nettement supérieures à celles que Ty et lui pouvaient mobiliser : il n'en doutait pas un seul instant. Malgré leurs quelques prises de bec, ces agences comptaient parmi les plus professionnelles et les mieux organisées du pays. Pourtant, leur taille et leur hiérarchie les desservaient : dans une situation comme celle-ci, elles seraient moins efficaces que Lock et Ty pour réagir promptement. Et puis, elles étaient entravées par le protocole et par des obligations de nature constitutionnelle, comme les droits Miranda et les mandats de perquisition.

En fin de compte, le LAPD, comme n'importe quelle force de police, avait pour but d'attraper les méchants et de les traîner devant la justice. Lock, lui, n'avait qu'un seul objectif : sauver la femme qu'il aimait.

Il avait pris sa décision.

Il se tourna vers Raven.

— Plus de mensonges. Cela ne sortira pas de ce véhicule, mais il me faut connaître la vérité.

Elle ouvrit la bouche, mais il l'interrompit.

— La vérité. Vous connaissez Clayton Mills. Je l'ai lu dans vos yeux cet après-midi. Je parie que Hill s'en est aussi rendu compte. C'est pour cela qu'ils voulaient vous confronter dans ce café.

Elle prit une profonde inspiration.

— Je n'ai jamais voulu que cela arrive.

Lock fut pris d'une rage soudaine.

— Que quoi arrive ? Que la tête de Cindy soit tranchée ? Qu'un flic et sa femme se fassent tuer ? Que Carrie soit kidnappée ? C'est pour vous qu'il le fait. Lui ou son pote Reardon Galt.

— Il s'est chargé de Fairfax pour moi. C'est tout.

Lock était sidéré.

— C'est tout ? Fairfax a été assassiné, et vous me dites qu'on l'a fait pour vous ?

— Les choses ne se sont pas passées ainsi. J'ai rencontré Clayton dans un club. Il assurait la sécurité des filles. Fairfax me harcelait et ne voulait pas me laisser tranquille. Je n'ai pas demandé à Clayton de le tuer. Clayton était censé lui faire peur. Mais la situation lui a échappé.

— Alors il l'a tué ?

Raven acquiesça, les joues inondées de larmes.

— Mais personne ne le savait à part moi. Puis il s'est fait pincer pour une connerie pendant sa conditionnelle, et je me suis dit que tout était fini.

— C'est alors que les lettres ont commencé ? lâcha Lock.

Raven hocha la tête.

— D'abord de la part de Clayton, me disant qu'il espérait que je l'attendrais. Puis son compagnon de cellule a dû trouver mes lettres, car il s'est mis à m'écrire, lui aussi. Je me suis dit que j'allais en parler à Clayton, mais je savais qu'il l'aurait tué.

— Mais pourquoi avoir répondu ? Pourquoi n'êtes-vous pas allée en parler à la police ? demanda Ty.

— J'étais là quand Fairfax est mort. Clayton a dit que si j'allais voir la police, il leur dirait tout à mon sujet. Il leur dirait que je l'ai presque supplié pour qu'il abatte Fairfax.

Elle se tourna vers Ty.

— Je ne pouvais pas courir le risque d'être envoyée en prison. Pas avec Kevin sous ma garde.

— Vous pensez qu'ils se battent pour vous ? demanda Lock.

Raven se gratta le nez du bout de l'ongle.

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que des gens se font tuer et que tout le monde a l'air de croire que c'est de ma faute.

Lock regardait la pluie au-dehors. Il pensait à Carrie et à tout ce qu'elle devait endurer. Dès le départ, il avait eu un mauvais pressentiment vis-à-vis de cette mission, et il ne s'était pas trompé. Il n'avait pas écouté son intuition et maintenant il payait le prix fort.

— J'ai envie de faire pipi et je ne peux pas attendre, dit brusquement Raven.

— Il va falloir, dit Lock. Vous pourrez y aller quand nous serons dans un endroit plus tranquille.

— Je ne peux pas. Si je ne sors pas, je vais faire pipi dans la

voiture.

Ty lui jeta un coup d'œil.

— Je peux l'accompagner.

— Très bien, dit Lock en attrapant le bras de Raven pendant que Ty ouvrait la portière du côté conducteur. Laissez votre sac ici et n'oubliez pas — si vous tentez quoi que ce soit, Carrie ne sera pas la seule à souffrir.

Ty tendit à Raven son imperméable et elle s'en servit pour se couvrir la tête, tandis qu'ils s'élançaient dans la rue inondée en direction du Palais de la Crêpe un peu plus bas. Lorsqu'ils atteignirent la porte du restaurant, ils étaient tous les deux trempés jusqu'aux os et Ty l'entraîna sous l'auvent.

— Écoutez, vous avez fait certains choix il y a longtemps et maintenant vous devez les assumer. Je n'ai plus aucune compassion envers vous, alors quelles que soient les menaces que Lock a pu vous faire, je les soutiens, dit-il.

Elle le regarda. Des gouttes de pluie ruisselaient sur son visage.

— Vous ne feriez pas de mal à Kevin.

Elle avait dû percevoir une lueur d'étonnement dans le regard de Ty, car elle posa la main sur son bras.

— Il va me livrer à ce psychopathe en échange de Carrie et s'en aller, n'est-ce pas ?

Ty secoua la tête.

— Nous vous protégerons, vous aussi.

— Je ne vous crois pas, siffla Raven.

Elle recula d'un pas et ramena le genou entre les jambes de Ty, de toutes ses forces, avant de détaler dans la rue. Des gerbes d'eau jaillissaient sous ses pas précipités.

Sur le trottoir opposé, Lock vit Ty s'effondrer. Il se glissa sur le siège conducteur, mais Ty avait pris les clés avec lui.

Fait chier.

Il tendit la main pour ouvrir la portière et sortit. Raven s'enfuyait. Il allait contourner le pâté de maisons pour l'intercepter de l'autre côté. Mais au moment où il posait les pieds au bas du pick-up, son téléphone sonna. Il s'empressa de décrocher.

— Elle est prête ? demanda l'homme à l'autre bout, d'une voix aussi neutre que s'il commandait un plat à emporter. Le temps presse.

Soixante-quatre

Lock s'élança vers la ruelle, puis s'arrêta. Les ruelles étaient intéressantes quand on cherchait à se cacher. Raven savait qu'elle avait deux hommes à ses trousses et que si elle essayait de se cacher, elle serait découverte. Cela prendrait peut-être quelques minutes, mais ils la débusqueraient.

Elle aurait très bien pu pousser les portes du Palais de la Crêpe et donner l'alerte. Un Noir qui la pourchassait, avec l'allure qu'avait Tyrone ? Bon sang, les gens se seraient bousculés pour appeler la police.

Mais elle ne l'avait pas fait. Parce qu'elle était trempée jusqu'au cou dans cette affaire. Parce qu'elle cherchait à s'échapper, et que les gens ne s'échappaient pas par les ruelles.

Lock colla son téléphone contre son oreille.

— Oublie la ruelle, Tyrone. Quelle est la rue suivante ?

— Bentley, fit Ty, à bout de souffle.

— Très bien, vas-y.

— Cinq sur cinq.

Lock alternait la marche rapide et la course, les mains enfoncées dans les poches de sa veste tandis que la pluie tombait autour de lui. Il tourna à nouveau à droite, à l'angle de Sardis et Bentley. Il y avait de grandes chances pour que Raven cherche à prendre un taxi, et il ouvrit l'œil. Elle avait pu se glisser dans la circulation et faire signe à un automobiliste, mais un tel comportement lui aurait certainement valu un passage chez les policiers. Sa façon d'agir en disait long sur sa personnalité : chaque décision qu'elle prenait révélait une nouvelle couche jusqu'à ce que, se disait Lock, ne reste de visible que sa culpabilité.

Il l'aperçut à quelques maisons de là, plaquée devant une entrée de porte, les yeux rivés sur la rue. Il se rapprocha des devantures.

Il ralentit et passa la main dans son dos pour en sortir le SIG de Ty, qu'il garda baissé le long de son corps. Il l'appela, tandis que les voitures passaient dans la rue inondée, et il inclina le pistolet dans sa main pour s'assurer qu'elle le remarque.

— Il n'a pas précisé s'il vous voulait vivante ou morte, et personnellement, les deux me conviennent.

Il avait quarante minutes pour ramener Raven dans la voiture et la conduire au point de rendez-vous, au canyon de Topanga. S'il dépassait le temps imparti d'une seule minute, Carrie était morte.

— Je l'ai, lança-t-il à Ty. Va chercher la Ford et rapproche-la.

Les épaules de Raven s'affaissèrent et elle resta silencieuse tandis qu'il s'approchait d'elle. Lock se demandait ce qu'il était devenu, et si le gouffre moral qui le séparait de l'homme qui détenait Carrie était toujours aussi large qu'il l'avait autrefois été.

Soixante-cinq

Clayton Mills avait mis la musique à fond. La ligne de basse de la version originale de *Ladies Night*, par Kool and the Gang, faisait vibrer les lattes du parquet sous ses pieds. Bon sang, voilà une pure sensation, se dit-il tout en enfilant un t-shirt avant de rejoindre la fenêtre à l'arrière de son appartement. Il l'ouvrit et se glissa à l'extérieur.

Il atterrit dans un bruit mat, et sa chaussure gauche faillit déraper sur l'herbe mouillée. Il lança un regard circulaire. La pluie avait chassé tout le monde, même les petits groupes de gamins du quartier, qui avaient défilé devant sa porte un peu plus tôt pour lui demander des bonbons.

Le véhicule était toujours garé de l'autre côté de la rue, mais personne ne pouvait le voir, l'immeuble formant une avancée en diagonale qui se prolongeait jusqu'au prochain bâtiment. Il se trouvait devant un mur, mais il enfila ses gants et se hissa par-dessus. Ensuite, il n'avait plus qu'à marcher droit devant jusqu'à la voiture qu'il utilisait, une Camry merdique de 1989, l'une des voitures les plus faciles à voler dans le coin.

Quand il l'avait vue garée là, il l'avait interprétée comme un signe du ciel. Mills avait appris tellement de choses au cours de ces années passées dans le système pénitentiaire — entrer dans des voitures par effraction n'était qu'un petit exemple.

C'était pourtant sur les gens qu'il en avait appris le plus. Comment les déchiffrer. Comment les manipuler. Et comment se servir de deux bouts d'information pour les pousser à faire ce qu'il voulait qu'ils fassent. C'est ce que ces escrocs n'avaient jamais compris à son sujet. Il ne dominait pas une situation par la force physique. Il y avait beaucoup de types en prison qui étaient plus forts et plus violents que lui. Non, sa force à lui était psychologique.

À Pelican Bay, il avait détesté devoir partager sa cellule avec Reardon Galt, à cause de la raison qui amenait Galt en prison. Il savait qu'il aurait été dans son droit s'il avait voulu le découper et le hacher menu dès sa première nuit en cellule. Mais il n'avait jamais vraiment compris comment un gars qui avait pris en otage un foutu responsable de banque, et lui avait peut-être mis quelques coups au passage sous les yeux de sa famille, pouvait se sentir moralement supérieur à un autre, juste parce qu'il n'avait pas glissé ses mains dans la culotte de la femme du banquier.

Les enfants… non, les enfants, c'était différent. Il aurait refusé de

partager sa cellule avec un détenu qui avait osé toucher un enfant. Mais une légère incompréhension entre un homme et une femme ? Bah, ce genre de choses pouvait arriver. Cela arrivait parfois entre des gars de la prison, et personne ne se portait volontaire pour s'en prendre aux types qui en avaient forcé d'autres à accepter leurs marques d'affection.

Alors Mills avait laissé Galt en vie, puis il l'avait pris sous son aile et ils avaient commencé à bien s'entendre. Et Galt, en fin de compte, se révéla utile. D'abord, il était sorti avant lui. Il avait pu se servir de lui pour essuyer les plâtres.

Mills avait été stupéfait du sérieux avec lequel Galt s'était impliqué dans sa tâche. Depuis qu'il avait franchi les grilles, Mills n'avait eu aucun contact direct avec lui. Il était entré dans l'esprit de Galt, et peut-être l'avait-il fait un peu trop bien, parce que tout ce qu'il lui avait demandé était de régler quelques affaires — de s'assurer que Raven restait gentille et disponible pour quand il sortirait de prison. Mais Galt avait pris ses instructions au pied de la lettre et Cindy en avait fait les frais.

À la prison, il savait que Galt écrivait à Raven. Il avait trouvé l'idée amusante et s'était dit qu'il pourrait en tirer quelque chose. Il avait promis à Galt qu'il aurait le droit de passer du temps avec Raven, lui aussi. Il avait menti.

Comment dit-on déjà ? À trois, il y en a toujours un de trop ? Et bien, Mills n'avait aucune envie de partager Raven avec qui que ce soit, et encore moins avec Reardon Galt. Mais avant, il avait une chose à régler. Un petit différend avec ce fils de pute et son copain garde du corps. Pour cela, il avait besoin de Galt. Mais ensuite, il pourrait s'en débarrasser.

Mais une chose après l'autre, se dit Mills, tout en démarrant le moteur de sa Camry. Il devait se rendre au canyon de Topanga.

Soixante-six

Pour sécher leurs vêtements, Lock avait mis le chauffage du pick-up au maximum. Près de lui, côté conducteur, Ty progressait à vitesse constante sur la route sinueuse du canyon. Seule une fine barrière de métal les séparait d'une paroi presque à pic tombant au fond des gorges. La pluie n'avait pas cessé, et un éclair furtif zébra le ciel, quelque part au-dessus du Pacifique. L'eau creusait des rigoles dans la terre et la roche détrempées, ruisselant à flanc de montagne pour se déverser sur la route étroite.

Lock tira un sac de toile et commença à fouiller à l'intérieur. Quelques secondes plus tard, il en sortit ce qui ressemblait à une cloueuse d'un noir mat ou à l'un de ces engins que l'on achetait à la quincaillerie pour river des fils ou des clous sur les murs.

Raven l'observa un instant.

— Bon sang, c'est quoi ce truc ?

— C'est ce qui vous sauvera peut-être la vie ce soir. C'est un détecteur de fréquences radio. Ou, plutôt, c'est le dispositif dont je vais me servir pour implanter une puce électronique sous votre peau afin que nous puissions vous retrouver. Ne vous inquiétez pas, vous la sentirez à peine rentrer.

— Et sortir ? Dire qu'au départ je cherchais juste à ce qu'on ne me harcèle plus, et voilà que je finis avec quelque chose à l'intérieur de moi qui enregistre mes moindres faits et gestes.

Lock y inséra la puce.

— La procédure pour l'enlever est tout aussi simple.

Raven ferma les yeux.

— Allez-y. Croyez-moi, j'ai déjà eu des choses plus bizarres à l'intérieur de moi.

La puce mesurait environ 0,5 millimètre de large et de haut, avec une profondeur deux fois moindre. En fait, elle était plus petite qu'un grain de riz et l'appareil l'injectait directement sous la peau. Elle laisserait peut-être une légère marque rouge ou une écorchure, c'est pourquoi Lock avait décidé de la placer derrière le cou de Raven, là où ses longs cheveux noirs la cacheraient.

Le seul inconvénient de cette technologie, c'était qu'il allait devoir rester dans un certain périmètre autour de la puce pour ne pas perdre le signal. Il savait que le ravisseur de Carrie veillerait à ne pas être suivi. Si Lock se rapprochait trop, l'homme risquait de paniquer et de tuer quelqu'un. S'il restait trop loin derrière, il perdrait totalement sa trace. La survie de Carrie et de Raven était aussi précaire qu'un grain

de riz en équilibre sur la lame d'un couteau.

— Relevez vos cheveux, ordonna-t-il à Raven.

Elle les rassembla dans une main et se tourna sur le siège pour qu'il ait une meilleure vue de sa nuque. Il souleva l'appareil et le pressa contre sa peau.

— Je compte jusqu'à trois, d'accord ? lui dit-il.

— D'accord, fit-elle.

— Un… commença-t-il tout en serrant la poignée de l'appareil pour lui insérer la puce.

Elle sursauta.

— Vous deviez compter jusqu'à trois.

— J'ai menti. Plus vous vous contractez, et plus c'est douloureux, expliqua-t-il.

Elle passa sa main sur la minuscule marque rouge à la surface de sa peau.

— Ne la frottez pas, dit-il.

Il regarda Ty qui, arc-bouté sur le volant, s'efforçait de voir la route au-delà de la lumière des phares, à travers le rideau argenté de la pluie.

— Je peux vous poser une question ? demanda Raven.

Lock haussa les épaules.

— Et si vous ne me retrouvez pas à temps ? demanda-t-elle, tandis que devant eux les trombes d'eau défilaient dans la lumière avant de disparaître dans l'obscurité dense du précipice.

Soixante-sept

Carrie était allongée sur le canapé et écoutait la pluie battante qui martelait les fenêtres. Des bourrasques de vent se soulevaient de temps à autre, s'engouffrant en sifflant dans la petite cheminée. À l'intérieur, tout était parfaitement silencieux, y compris Carrie.

La porte d'entrée s'était refermée en claquant dix minutes plus tôt, suivie par le bruit d'un moteur allumé. Le crissement du gravier, étouffé par la pluie, avait cédé la place au silence. Son ravisseur était parti.

Il avait laissé Carrie sur le canapé, les yeux vitreux mais le cœur battant toujours. Elle ne l'avait même pas entendu verrouiller la porte derrière lui. Il semblait l'avoir reléguée à un simple élément sur sa liste, qui ne méritait même pas que l'on s'en inquiète.

Mais Carrie avait l'esprit ailleurs. Après ce qui s'était passé, elle n'était pas entièrement convaincue de vouloir toujours vivre. Avant, une telle pensée lui aurait paru mélodramatique. Mais plus maintenant. Non qu'elle ait des envies suicidaires, mais elle flottait dans un état où ne pas vivre n'était pas pire que continuer. Si la vie était fondée sur la foi, ce qui avait toujours été le cas pour Carrie, alors au cours des dernières heures, elle avait basculé dans l'agnosticisme. Son indifférence, songea-t-elle après quelques minutes de réflexion, était pourtant ce qui pouvait lui donner la force de s'enfuir.

Si elle voulait vivre suffisamment longtemps pour voir le soleil se lever, elle devait saisir sa chance. Avant que son ravisseur ne s'en aille, elle l'avait entendu parler d'un échange au téléphone, mais elle n'avait pas cru un seul instant qu'il ait l'intention d'honorer sa part du marché. Une fois qu'il aurait Raven, il la tuerait. À moins, bien sûr, qu'il ait tout simplement décidé de ne jamais revenir dans cette maison. Mais cela semblait peu probable, à en juger par ses paroles. Il lui avait dit qu'il voulait être avec elle une dernière fois avant de partir. Avec elle et Raven. Tous les trois ensemble. Carrie préférait mourir plutôt que de laisser une telle chose se produire.

Chassant l'horreur et la nausée qui la submergeaient, elle se redressa en position assise sur le canapé. Il avait tellement serré ses liens que même ce mouvement simple provoqua des brûlures d'acide lactique au niveau de ses bras et de ses jambes. Enfin, elle parvint à s'accroupir sur le bord. La corde du milieu, qui reliait ses bras et ses jambes, était le principal problème, car elle l'empêchait de se lever complètement. C'était sans doute le but recherché.

Incapable de rester dans la même position, elle n'avait plus qu'une chose à faire. Elle se laissa tomber la tête la première contre le parquet. Elle se courba pendant sa chute, pour protéger son nez et sa bouche, mais elle reçut un coup violent sur le côté de la tête. Il y eut un craquement sonore, qui ressemblait à un coup de tonnerre, mais qui était vraisemblablement le bruit de sa tempe percutant la surface ferme du sol.

Une douleur lancinante lui paralysa tout le côté, du cou jusqu'au bras. Elle prit quelques inspirations, puis passa à l'étape suivante de son plan, qu'elle visualisait déjà mentalement.

Elle se servit de son coude et de son genou pour se redresser sur le sol. Sa perception de la pièce était déformée par son angle de vue. Son pied trouva un appui et elle découvrit qu'en poussant, elle pouvait avancer de vingt-cinq ou trente centimètres. Entre chaque pression, elle prenait deux profondes inspirations, puis, à la troisième, elle poussait à nouveau.

Sa notion du temps était floue. L'idée que Galt puisse rentrer semblait l'accélérer ; la douleur qui lui tenaillait la tête semblait au contraire le ralentir. Peu importait : tout ce qu'elle devait faire, c'était compter jusqu'à trois et ne pas oublier de respirer.

La porte menant à la cuisine était ouverte. Elle y avait déjà jeté un coup d'œil avant d'entreprendre son épopée à travers le salon. La sensation d'un carreau de pierre sous sa joue lui indiqua qu'elle l'avait atteinte. Elle s'arrêta un instant et se tourna un peu sur le dos pour mieux distinguer ce qui l'entourait. Elle cherchait un tiroir à couverts — dans lequel elle espérait pouvoir trouver un couteau.

Le comptoir de la cuisine s'étendait sur toute la longueur du mur. Il y avait trois tiroirs, tous de même profondeur et larges d'environ quinze centimètres. Elle essaya de trouver une position qui lui permettrait de s'accroupir. C'était bien plus difficile qu'il n'y paraissait. Sur le canapé, elle avait pu se servir du rebord comme appui pour ses jambes. À présent, tous ses membres étaient par terre et à la même hauteur. Elle n'y arriverait pas.

Elle cessa de se débattre un instant et réfléchit. Une horloge égrenait ses secondes sur le mur tout proche.

Le mur. Bien sûr. Elle avait besoin de s'adosser contre quelque chose. Elle recula un peu, jusqu'à ce que sa tête heurte le placo. Elle continua à pousser vers l'arrière, et remonta progressivement le long du mur à l'aide de ses cuisses et de ses mollets. Enfin, ses épaules furent à la verticale. La sensation d'une surface derrière son dos l'encouragea, et bientôt, elle se retrouva assise sur ses talons. Dans un dernier élan, elle força sur ses bras et ses mollets. Elle finit par atteindre la position voulue, à moitié debout et à moitié accroupie.

Elle ne s'arrêta pas en si bon chemin. La douleur de ses cuisses

irradiait dans ses jambes, à la limite du supportable, mais elle savait que si elle s'interrompait ne serait-ce qu'un instant, elle y succomberait et s'effondrerait à nouveau.

Elle se dirigea aussi vite que possible vers le premier tiroir. Ses mains étaient pile à la bonne hauteur pour l'ouvrir, et l'excitation la submergea lorsqu'elle tendit les doigts pour les refermer autour de la poignée avant de tirer doucement.

À l'exception du carré de tapisserie jaunâtre qui en recouvrait le fond, il était vide. L'enthousiasme se mua en apitoiement, et elle faillit perdre l'équilibre lorsqu'elle le repoussa.

Elle avança en traînant des pieds vers le deuxième tiroir. Il fut plus difficile à ouvrir que le premier, ce qui n'était pas bon signe. Mais une fois qu'elle l'eut ouvert, elle y découvrit sa récompense sous la forme d'un petit couteau à éplucher, dont la lame n'excédait pas les sept centimètres de longueur.

Elle glissa le bout de ses doigts dans le tiroir et saisit le manche du couteau. Après une longue minute de contorsions, elle parvint à diriger la lame vers elle et se mit à scier la corde reliant celles qui entouraient ses mains et ses pieds.

La sueur ruisselait sur son front, lui piquant les yeux et l'aveuglant presque, tandis qu'elle maniait sa lame. Mais elle tenait bon. Elle avait une mission, un but, une chose concrète à laquelle se raccrocher. C'était peut-être ce qui lui redonnerait le goût à la vie. Si elle parvenait à survivre à cette nuit.

Au fur et à mesure que la corde s'effilochait, les battements de son cœur s'accéléraient. Elle s'attendait à tout moment à entendre la voiture remonter l'allée. Mais la corde finit par se rompre. Elle put enfin redresser sa colonne vertébrale et se tenir droite. Le couteau tomba sur le sol, mais il lui suffisait de se pencher pour le ramasser.

Un dilemme se présentait maintenant à elle. Libérer ses mains ou ses jambes ? Elle songea à la force de Galt et à ce que Lock lui avait souvent dit sur le travail de garde du corps et son « art de la fuite », et elle choisit de trancher d'abord la corde qui entravait ses chevilles.

Cinq minutes plus tard, le couteau dissimulé et les mains toujours attachées, elle avait bondi hors de la maison et s'était éloignée sous l'orage. La pluie sur son visage était agréable et l'euphorie de s'être échappée, d'avoir déjoué les plans de Galt, déferla brusquement dans ses veines.

Elle regarda autour d'elle tout en progressant dans l'ombre, sous le couvert des arbres. Il y avait une plus grande maison en haut du raidillon. Elle s'en étonna. Depuis le début, d'autres personnes se trouvaient à une trentaine de mètres d'elle. Étaient-ils au courant de ce qui se passait ? En étaient-ils les complices ? Pouvaient-ils la voir ?

Cette pensée l'effraya et elle tourna les talons, se ruant au bas de la

pente en direction de la route. Elle était trempée jusqu'aux os et des mèches de cheveux étaient plaquées sur son visage. Ses membres la faisaient toujours souffrir et elle tremblait légèrement, terrifiée à l'idée de se faire prendre. Pourtant, ces désagréments mis à part, elle se sentait plus vivante qu'elle ne l'avait jamais été.

À présent, elle se trouvait sur la route. Cindy Canyon. Larry Johns. Vince Vice. Lawrence Stanner et sa femme. Carrie Delaney ne serait pas la dernière note de bas de page, dans ce chapitre démoniaque de la cité des anges. Elle avait survécu.

Le chauffeur eut à peine le temps de se rendre compte de l'apparition fantomatique qui avait surgi au milieu de la route. Il appuya sur ses freins et fit une embardée qui vint la percuter de côté. Son corps fut fauché comme une poupée de chiffon par le capot de la voiture.

Elle s'envola à trois mètres de hauteur avant d'atterrir huit mètres plus loin sous les arbres du bord de route. Elle resta allongée sur le côté, brisée et incapable de bouger. Ses yeux s'ouvrirent avec peine. Son esprit se concentra alors sur Ryan et la pensée qu'elle ne le reverrait jamais. C'était plus douloureux que toutes les souffrances physiques. Insupportable. Atroce. Les larmes se mirent à rouler sur ses joues. Aucun sanglot. Seulement des larmes.

Où était-il ? Où était l'homme qui protégeait tous ceux qui lui étaient chers, qui n'oubliait personne ? Où était-il maintenant qu'elle avait besoin de lui ? Maintenant qu'elle devait lui dire au revoir.

Soixante-huit

Pendant les trois premières secondes, le seul bruit dans l'habitacle de la Ford F-150 fut celui de leurs respirations. Personne ne bougeait. L'instant d'avant, ils roulaient dans une atmosphère électrique : Raven était tendue parce qu'on allait la livrer à son harceleur ; Lock et Ty parce que la vie de Carrie était en danger et que de longues heures les attendaient. Puis la femme avait surgi sur la route. Du moins, c'est ce que Lock avait cru voir. Il ne l'avait aperçue que pendant une fraction de seconde avant qu'elle ne s'envole par-dessus le capot de la Ford.

Il cligna des yeux en espérant effacer ce qui venait de se produire. Puis il jeta un coup d'œil à Ty, qui avait le regard fixe et les mains blanches à force de se cramponner au volant.

Ils devaient s'arrêter. Lock descendit d'un pas maladroit et s'empara d'une lampe torche avant de claquer la portière derrière lui.

La pluie tombait presque à l'horizontale, obstruant sa vision. Il appuya sur le bouton de la lampe et balaya les environs. D'un côté, la route donnait sur une pente très arborée. De l'autre, la côte en amont était raide. Il distinguait un portail ouvert, quelques mètres derrière lui. Plus haut, au-delà des grilles, on apercevait des lumières derrière les fenêtres de deux maisons.

La lampe torche éclaira la route derrière eux. Rien. Lock commença à rebrousser chemin. Ty le suivait. Ils ne songeaient plus à Raven pour l'instant.

— Je ne l'ai même pas vue, merde, pouvait-il entendre Ty marmonner.

Lock fit un geste derrière lui, de sa main libre, pour faire signe à Ty de se taire. Si elle était vivante, ils pouvaient peut-être l'entendre.

Lock tendit l'oreille, mais il ne percevait que le crépitement des dizaines de milliers de gouttes de pluie qui s'écrasaient sur le sol, et le hurlement du vent à travers les gorges. Il fit signe à Ty de chercher vers le haut aux abords de la route, tandis qu'il se servirait de la torche pour explorer la pente boisée en contrebas.

À une trentaine de mètres derrière eux, et trois mètres plus bas, une tache de peau claire se détachait sur l'obscurité. Il se tourna vers Ty.

— Je l'ai trouvée, cria-t-il.

Il jeta un coup d'œil à Raven, debout à côté du pick-up. Elle tirait sur une cigarette, comme l'indiquait le petit point rouge qui montait à sa bouche et s'en éloignait.

— Va la surveiller, dit-il à Ty, qui arrivait à son niveau. Si elle voulait nous fausser compagnie, ce serait le moment idéal pour elle.

Ty baissa les yeux sur le fossé.

— Fait chier.

— Ty ? insista Lock.

— Bon, bon, très bien, fit Ty en revenant vers le camion à petites foulées.

Lock regarda en contrebas. Du bout de ses chaussures, il chercha un appui sur le sol détrempé. C'était encore plus raide qu'il ne l'avait estimé depuis la route. Il faillit trébucher à plusieurs reprises et dut tendre la main pour se rattraper aux branches des arbres.

À présent, il distinguait le corps de la femme. Elle ne bougeait pas, mais il n'était pas suffisamment proche et il faisait trop noir, malgré la lampe, pour qu'il sache si elle respirait toujours.

Il se raidit un instant, une main contre le tronc d'un chêne, le rayon de la torche braqué droit devant lui en direction de la silhouette. Bon sang, mais que faisait cette personne sur la route par ce temps ? se disait-il. Puis la réponse lui vint tout d'un coup, avec une effroyable violence.

Seigneur, non, pitié.

Il rassembla toute son énergie pour se décider à déplacer la lampe de quelques centimètres sur sa gauche. Soulever le pick-up à la force de ses bras lui aurait demandé moins d'efforts que cette légère torsion du poignet.

Ses yeux étaient ouverts, mais elle ne fixait rien. Un filet de sang coulait sur le côté de son visage, ainsi que sous chacune de ses narines.

Lock avait vu suffisamment de cadavres dans sa vie pour savoir qu'elle était partie. Il tomba à genoux, et la pente le fit basculer en avant. Il resta à quatre pattes, ses mains s'enfonçant dans la terre meuble, ses genoux et ses chevilles dans l'eau.

Tel un pénitent sans aucun espoir de salut, il rampa vers elle. Quelque part au-dessus de sa tête, il entendait Ty lui crier quelque chose, mais il ne trouvait pas son souffle pour lui répondre.

Sans même se rendre compte qu'il avait parcouru la distance qui le séparait de Carrie, il se retrouva près d'elle et prit sa tête sur ses genoux. À l'aide de sa manche, il essuya le sang de son visage avant de se pencher pour lui embrasser le front. Le froid de sa peau contre ses lèvres provoqua en lui une vague de chagrin.

Des secondes s'écoulèrent. Puis une minute. La voix de Ty se fit plus forte, avant de se casser au moment où Lock sentit la main de son ami se poser sur son épaule.

— Oh, non, Ryan, fit Ty. Oh, non. Oh, Seigneur…

Ty était à présent à côté de lui, à genoux, son bras passé autour des épaules de Lock. Ils restèrent ainsi pendant un moment, avant que Lock ne tende lentement la main derrière Carrie pour défaire ses liens.

Elle avait les poignets rouges et la corde avait entamé sa chair. Ce détail le ramena à la réalité, au moment présent. Il se leva gauchement sur ses pieds. Ty l'imita. Ils se regardèrent, puis baissèrent les yeux sur Carrie.

— Je ne peux pas la laisser, dit Lock. Pas comme ça.

Il rendit son SIG à Ty, qui le prit.

— Il attend toujours Raven, dit-il.

Ty hocha la tête. Les deux hommes savaient ce qu'il leur restait à faire.

Lock regarda Ty escalader la pente, le pistolet bien serré dans sa main. Quelques instants plus tard, il entendit les questions de Raven lorsque Ty lui ordonna de remonter dans la voiture en la menaçant de son arme. Puis le moteur rugit et Lock resta seul avec Carrie. L'orage déversait sur lui ses torrents et le vent s'engouffrait entre les branches des arbres.

Soixante-neuf

La Ford F-150 se faufila dans l'ouverture de la clôture grillagée. Ses pneus dérapèrent sur le sol boueux et elle s'arrêta. À l'intérieur de l'habitacle, Ty et Raven restèrent assis en silence. Le regard de Ty alternait entre sa montre et ses rétroviseurs. Il restait encore quelques minutes avant le moment convenu pour le transfert.

Raven avait sangloté tout le long du trajet. Elle avait l'air si malheureuse qu'il passa un bras sur ses épaules.

— Tout est de ma faute. Tout, disait-elle sans cesse.

Enfin, il en eut assez. Il la tourna face à lui et la regarda droit dans les yeux.

— Il y aura beaucoup de culpabilité à gérer, vous savez, alors pourquoi ne pas nous en laisser un peu, d'accord ? lui dit-il.

Des lumières brillèrent derrière eux et il sentit qu'elle se crispait. Il arma son SIG avant de glisser son index droit sur la détente, prêt à tirer.

La voiture qui s'était avancée fit demi-tour, de sorte que ses phares étaient à présent dirigés sur eux. Ils étaient aveuglés.

Ty ouvrit la portière et fit signe à Raven de venir avec lui. Il lui avait déjà expliqué qu'elle devait rester près de lui pendant toute la durée de l'opération. S'il était sorti tout seul, alors rien n'aurait empêché Galt de l'abattre, puis de l'enlever. Par précaution, il avait enfilé un gilet pare-balles, qu'il portait sous sa veste.

Raven devant lui, il s'avança dans la boue. La pluie battante avait cessé, et les lumières de la Vallée de San Fernando s'étendaient sous leurs yeux. Ty fit signe au conducteur de la voiture de sortir.

La portière s'ouvrit et Reardon Galt descendit. Il portait une arme de poing. Avec les lumières crues juste derrière lui, Ty était incapable de distinguer le type d'arme ; mais cela importait peu.

— J'ai honoré notre part du marché, cria Ty. Maintenant, à vous !

— Je te donnerai l'adresse dès que j'aurai la fille… Tu es vraiment ravissante, ma belle. Ça fait si longtemps que j'attends ce moment.

— Quelle est l'adresse ? insista Ty. Mon associé doit d'abord vérifier.

Galt fusilla Ty du regard.

— Arrête de te foutre de moi. J'ai dit que je te la donnerais une fois que j'aurais Raven.

— Dites-le-lui, fit Raven.

Galt leva la main gauche pour essuyer la transpiration de son front ruisselant.

— Me dire quoi ?

Ty brandit son pistolet et le braqua sur le torse de Galt.

— Baissez votre arme, Reardon.

Galt sembla se redresser, haussant les épaules et bombant le torse comme pour prouver qu'il était maître de la situation.

— Si tu fais ça, elle est morte.

Ty le regardait sans ciller.

— Elle est déjà morte, Reardon.

Galt cracha sur le sol.

— C'est des conneries.

— Elle s'est échappée, poursuivit Ty, et elle s'est fait faucher par un camion. Tout est fini pour vous. Baissez votre arme maintenant.

L'index de Ty se posa sur la gâchette, tandis que le petit point rouge du laser du 226 formait un dessin autour du cœur de Reardon Galt.

Galt sourit.

— D'accord, tu m'as eu. Je vais la poser. Tout doucement.

Galt avait un air que Ty n'aimait pas du tout. Il ne le regardait pas, et ne regardait pas non plus Raven, mais au-delà. Était-il juste nerveux — ou y avait-il autre chose ?

Galt se penchait et déposait délicatement le pistolet sur le sol boueux lorsque Ty entendit le bruit sourd d'une chaussure, posée lourdement à terre derrière lui. Il fit volte-face, juste à temps pour voir un poing lui arriver en pleine face. Il esquiva le coup et poussa Raven sur le côté. Il avait besoin de place pour manœuvrer. Clayton Mills lui décocha un coup de pied qui l'atteignit dans le ventre.

Mais ses abdominaux étaient déjà contractés, et le coup glissa sur Ty. Puis il leva la main et l'abaissa comme un marteau, de sorte que la crosse de son arme percuta Mills en pleine figure. C'était un très mauvais coup et l'arcade de sa joue craqua, mais le 226 continua sa course le long du visage de Mills avant de glisser sur le sol.

L'erreur de Mills fut de se précipiter pour l'attraper. Comme il se penchait en avant, Ty lui asséna un coup de pied au visage aussi fort qu'il le put. Un craquement se produisit lorsque le cou de Mills bascula brusquement en arrière. Il s'effondra à terre, le souffle court.

Ty se retourna pour trouver Galt à trois mètres de lui, son arme braquée en direction de sa tête. Il aurait difficilement pu rater son coup. Mais après ce qui était arrivé à Carrie, Ty avait l'impression que plus rien n'importait.

Une détonation retentit, mais ce fut Galt qui s'affala, une rose de sang écarlate fleurissant sur sa poitrine. Raven était debout, le pistolet de Ty à la main, les traits altérés par la stupeur.

Derrière eux, une voix s'éleva.

— Je ne sens plus mes jambes, merde. Vous devez m'aider.

C'était Mills. L'arme toujours dressée, Raven fit un pas vers lui.

Visiblement, la mort de Galt lui avait donné le goût du sang.

Ty tendit le bras, lui attrapa le poignet et l'entoura de sa main.

— Non, dit-il doucement. Il y a eu trop de meurtres. Il est temps d'y mettre un terme — vous ne pensez pas ?

Soixante-dix

Deux semaines plus tard.
Century City, Los Angeles.

Au quinzième étage, la réceptionniste leva les yeux de son bureau en acajou, derrière lequel sa collègue et elle répondaient aux incessants appels téléphoniques. Lock et Ty étaient assis en face d'une rangée de fauteuils recouverts de velours d'un vert criard, qui auraient mieux convenu à un casino de Las Vegas qu'à la salle d'attente d'un grand cabinet d'avocats. Ty faisait courir ses doigts sur son téléphone, tandis que Lock regardait sa montre. Tous deux avaient envie d'en finir le plus vite possible.

— M. Lock, M. Johnson, vous pouvez entrer.

Lock ramassa l'épaisse enveloppe brune en papier kraft sur la table basse devant eux et se leva, accompagné de Ty.

La main de Ty se posa sur son épaule.

— Tu es sûr que tu es prêt ? demanda-t-il à Lock.

Lock hocha la tête.

Ils s'engagèrent dans un couloir à la moquette grise et pénétrèrent dans une salle de conférence qui donnait sur l'Avenue of the Stars. C'était une journée fraîche de fin d'automne et la température extérieure, de 22 °C, était parfaite pour la saison en Californie.

La tempête qui avait fait rage deux semaines plus tôt avait mis fin aux vents infernaux, et les frissons qui avaient secoué la ville n'étaient plus qu'un lointain souvenir. Lock aurait aimé pouvoir en dire autant. Tous les jours au cours des deux semaines qui s'étaient écoulées, il s'était invariablement réveillé après une longue nuit agitée, avait pris une douche et s'était forcé à manger. Il devait continuer à vivre, même si c'était comme un fantôme. Coincé ici pour les besoins de l'enquête, il se retrouvait dans les limbes, et chaque seconde de chaque jour, il souffrait d'avoir perdu celle qu'il devait épouser. C'était une blessure qui semblait ne jamais cesser de saigner.

Ty avait lui aussi été profondément affecté, et Lock n'avait pu que réconforter son ami en l'assurant qu'il aurait fait exactement la même chose que lui. C'était un événement qui vous rappelait que la vie pouvait être cruelle, injuste et aléatoire. Lock se le répétait en boucle, en une série de « et si… » qui le plongeaient dans un abîme de colère et de culpabilité le laissant hagard et désorienté.

Derrière eux entra Fay Liepowitz, l'avocate de Raven. Les effluves de son parfum français hors de prix s'attardèrent dans son sillage. Lock

lui trouvait une vague odeur de soufre. Elle leur tendit une main parfaitement manucurée.

— M. Johnson, M. Lock, je vous présente mes sincères condoléances. Ma cliente se joint à moi. Carrie était une jeune femme remarquable.

Lock ne disait rien.

— Je vous en prie, Messieurs, prenez place.

Lock et Ty tirèrent chacun une chaise et s'assirent en face d'elle. Cette table, comme les autres, était en acajou. La surface était lisse et vernie. Où qu'ils portent le regard, tout était aussi propre et net, y compris Liepowitz, dont le froncement de sourcils semblait suggérer qu'il était temps d'entrer dans le vif du sujet.

— Allons droit au but, voulez-vous ?

Lock acquiesça.

— Très bien, fit Ty.

— Comme vous le savez probablement déjà, ma cliente n'a rien dit au LAPD à propos de vos actions légalement répréhensibles, et à l'éthique discutable, ayant conduit à la mort de deux personnes, fit Liepowitz.

Parfaitement, songea Lock. Et il y avait une bonne raison à cela — plusieurs, même, regroupées dans l'enveloppe que Lock avait à la main.

— Un enlèvement, je pense que nous sommes d'accord sur ce point, c'est une accusation très sérieuse, poursuivit Liepowitz. Pourtant, en échange de ses effets personnels, dit-elle en regardant l'enveloppe, elle est prête à signer un accord légal de confidentialité, stipulant qu'elle ne s'étendra pas sur les différents aspects de sa relation avec vous et avec M. Johnson au-delà de ce qu'elle a déjà rapporté aux autorités. Cela inclut ce qui s'est déroulé il y a deux semaines.

Lock et Ty le savaient déjà, et il n'était nul besoin d'en discuter davantage.

— Marché conclu, dit Lock.

Elle se tourna vers Ty.

— M. Johnson ?

Ty eut un petit sourire amer.

— Bien sûr.

Lock poussa l'enveloppe sur la table dans sa direction. Elle arriva un peu vite et Liepowitz dut la plaquer sous sa main pour l'empêcher de tomber par terre. Elle l'ouvrit et passa quelques brèves minutes à en survoler le contenu.

Enfin, elle leva les yeux.

— Il n'existe aucune copie ? demanda-t-elle.

Lock secoua la tête.

— C'est tout. Nous avons vraiment envie que tout cela se termine.

— Très bien, dit-elle. Vous comprenez, bien sûr, qu'une signature permettra d'officialiser ce dont nous venons de convenir.

Lock soupira.

— Vous voulez dire que si quelqu'un ouvre sa bouche, nous aurons tous des ennuis ?

— En effet, dit Liepowitz.

Son sourire dévoilait décidément trop de dentition et de rouge à lèvres, songea Lock. Elle tendit la main et appuya sur le bouton d'un interphone.

— Lisa, pourriez-vous venir un moment ? J'ai quelques éléments à régler immédiatement.

Par « régler », Lock se figurait qu'elle allait demander à ce que les lettres entre Clayton Mills et Raven contenues dans l'enveloppe soient déchiquetées et réduites en cendres. Il se leva. L'odeur qui régnait dans la pièce, mélange d'argent et d'hypocrisie, l'écœurait. Il avait besoin de prendre l'air.

— Vous ne voulez pas une copie de l'accord signé par ma cliente ? lança-t-elle dans son dos.

Il s'arrêta dans l'embrasure de la porte, Ty sur ses talons.

— Envoyez-le-moi par courrier.

— Et à quelle adresse dois-je l'envoyer ? demanda l'avocate.

Lock n'avait pas vraiment réfléchi à cette question. Depuis deux semaines, il vivait dans un hôtel près du Sunset Strip avec Angel pour seule compagnie. L'appartement à New York appartenait à Carrie et l'idée d'y vivre sans elle lui était insupportable.

Il réalisa qu'il n'avait aucun foyer. Pas au sens commun du terme, en tout cas. Carrie avait été son seul foyer, et maintenant elle était partie.

— M. Lock ? insista Fay Liepowitz en haussant les épaules.

— Envoyez-le à Ty, dit enfin Lock. Il saura où me trouver.

Lorsqu'il emprunta la sortie South Pasadena de l'autoroute 10 conduisant vers l'extérieur de Los Angeles, la masse dense et étouffante des embouteillages commença à se dissiper. Devant lui, la route se dégageait. Il alluma la radio, puis l'éteignit dès les premières notes de musique. Quelle que soit la chanson, c'était la même chose : les chansons rythmées lui semblaient irrespectueuses, et les chansons d'amour, même les plus mièvres, le bouleversaient. Jamais auparavant ne s'était-il rendu compte du pouvoir de la musique. Il préféra opter pour un silence imparfait.

Il jeta un coup d'œil sur le siège passager, s'attendant à apercevoir Carrie. Il était vide ; encore un tour cruel de sa mémoire.

Au cours des dernières semaines, les gens qui l'avaient entouré lui

avaient dit qu'il ne devait pas ruminer ce qui s'était passé. Mais ne pas ruminer était une trahison à ses yeux. Et pourtant, il savait que tôt ou tard, il devrait lâcher prise. Ce fardeau était plus douloureux que jamais en cet instant.

Il avait déjà perdu des amis. Il avait perdu des proches. Il avait déjà tué et vu des gens qu'il aimait se faire tuer à leur tour. Il menait une existence peuplée des fantômes de ceux qui l'avaient traversée. Il savait qu'à cet égard, il n'était pas seul.

Il ralentit, les muscles de ses épaules et de son dos commençaient à tétaniser. Pendant une brève seconde, et pour la première fois depuis qu'il avait posé le pied à Los Angeles, l'autoroute sous ses yeux était complètement dégagée. Devant lui s'étendait maintenant la nation qu'il aimait et détestait à la fois ; qu'il aimait pour toutes les bonnes raisons — la vie, la liberté, la recherche du bonheur — et qu'il détestait parce qu'elle avait permis que des types comme Clayton Mills soient relâchés dans les rues pour dénier à d'autres ces mêmes droits.

Enfin, il cligna des yeux pour réveiller ses paupières lourdes et décida de prendre la seule option qui s'offrait à lui. Appuyant sur l'accélérateur, Ryan Lock continua tout droit. Il n'avait aucune destination précise. Il se disait que lorsqu'il serait arrivé, il le saurait.

Table of Contents

Prologue
Un
Deux
Trois
Quatre
Cinq
Six
Sept
Huit
Neuf
Dix
Onze
Douze
Treize
Quatorze
Quinze
Seize
Dix-sept
Dix-huit
Dix-neuf
Vingt
Vingt et un
Vingt-deux
Vingt-trois
Vingt-quatre
Vingt-cinq
Vingt-six
Vingt-sept
Vingt-huit
Vingt-neuf
Trente
Trente et un
Trente-deux
Trente-trois
Trente-quatre
Trente-cinq
Trente-six
Trente-sept
Trente-huit

Trente-neuf
Quarante
Quarante et un
Quarante-deux
Quarante-trois
Quarante-quatre
Quarante-cinq
Quarante-six
Quarante-sept
Quarante-huit
Quarante-neuf
Cinquante
Cinquante et un
Cinquante-deux
Cinquante-trois
Cinquante-quatre
Cinquante-cinq
Cinquante-six
Cinquante-sept
Cinquante-huit
Cinquante-neuf
Soixante
Soixante et un
Soixante-deux
Soixante-trois
Soixante-quatre
Soixante-cinq
Soixante-six
Soixante-sept
Soixante-huit
Soixante-neuf
Soixante-dix